HORS-SÉRIE janvier-février 2010

Marianne

Le Magazine Littéraire

By Jove, Blake ! les albums préférés de Gotlib, Pétillon, Mœbius, Bilal, Bretécher...

Et une version inédite de nos aventures par Émile Bravo et Joann Sfar...

Le meilleur de la BD

Michel Tournier, Luis Sepúlveda, JMG Le Clézio...

La littérature au secours de la planète

L 18248 - 6 H - F: 5.50 € - RD

www.histoire.presse.fr

actuellement en kiosque

Édito

Les lauriers de la BD

Par **Clara Dupont-Monod**

Cinquante-huit bandes dessinées, donc. Cinquante-huit morceaux d'imagination plastique, de graphisme créatif, qui patientent, sagement, sur la liste officielle du Festival d'Angoulême, dans l'attente du fameux Grand Prix. On ne versera pas dans les formules creuses, les expressions éculées, du type « le cru 2010 conforte un art dont le dynamisme n'est plus à démontrer », « trente-sept ans que ce festival installe un rendez-vous mondial de bande dessinée »... Bon, reconnaissons que ces propos ont un fond de vérité. Que la BD explose depuis trente ans, qu'elle propulse des villes de province au firmament des capitales et qu'elle offre une issue de secours à la sinistrose du marché éditorial. Ainsi, en pleine rentrée littéraire, le « top 20 » des meilleures ventes de livres ne comptait pas moins de... dix bandes dessinées ! Et cela, la veille de la proclamation des prix... Visiblement, les polémiques autour des subventions que la mairie rechignait à attribuer, ou des éditeurs dénonçant une dérive vers la foire commerciale, n'entament pas le crédit de la BD : c'est elle qu'on plébiscite. Il serait peut-être temps de disséquer un peu ce succès, et de savoir de quel bois ce triomphe se chauffe. Quelques pistes :

1. La BD est (pour combien de temps encore ?) intimement liée au papier. À l'heure où Internet assoit sa mainmise sur la production culturelle, il faut bien reconnaître que le 9e art, lui, échappe, pour l'essentiel, aux écrans. Jusqu'à présent, il a été absent des débats sur le téléchargement. On dira qu'il s'agit d'images, et non de musique ou de mots. C'est oublier que le cinéma, lui, est au cœur du débat... Non, personne n'a lié la loi Hadopi à la BD. Comme si la BD échappait à la question de la gratuité : elle est album, elle est payante. Comme si, à travers elle, s'exprimait encore un attachement au support traditionnel. On peut y voir un hommage à ce papier de qualité médiocre sur lequel furent imprimés les premiers *strips*. Plus tard, apparurent les publications en couleur sur papier glacé : le début d'une reconnaissance, l'avènement d'une lecture normalisée. En un mot, l'histoire de la BD recoupe celle du papier. Honorer cet art, c'est aussi honorer ses objets.

2. La BD est l'expérience langagière la plus inouïe, et la plus pérenne, du XXe siècle. L'interaction de la prose et du trait a ouvert quantité de pistes : peut-on lire un dessin ? Et dessiner une histoire ? L'interprétation visuelle et verbale peuvent-elles se rejoindre ? À ses débuts, la BD empilait les histoires courtes. Le croisement du mot et de l'image était tellement inédit que les artistes ne se risquaient pas très loin. L'apprentissage de la BD, par les auteurs et par le public, fut celui d'un nouveau langage... Donc, d'une nouvelle façon de lire. À sa façon, la BD fut révolutionnaire. Et nous avons, tous, assisté à cette révolution. De là, certainement, cette capacité à rassembler les générations. De là, cette incroyable palette de titres, des classiques aux avant-gardistes, des populaires aux pointus, des divertissants aux engagés.

3. La BD, enfin, fait la part belle au corps. Eh oui ! C'est un art de la gestuelle, de la mimique, du courbé, du rigide, de l'expressionnisme charnel. « L'image universelle avec laquelle le dessinateur doit composer est celle de la forme humaine », résume le maestro Will Eisner. Voilà pourquoi la BD érotique est toujours vivace, qu'elle frôle même l'académisme, alors que le cinéma porno, lui, a disparu : parce que la BD, immobile, doit montrer, alors que le cinéma, mouvant, peut suggérer et user de toutes sortes d'outils dont la bienséance s'est emparée pour contourner le coquin, le sale, et le rendre... invisible. Au risque d'édulcorer l'érotisme. Justement, la BD se moque de l'invisible. Elle n'a pas d'autre choix que la narration frontale, que de piocher dans un répertoire de gestes communs et compréhensibles pour les lecteurs. Par conséquent, elle ne cédera jamais à l'intellectualisme fumeux, à la théorisation hasardeuse. Elle n'est pas idéologique – en cela, elle est universelle. ■

PHOTO ÉDITO : OLIVIER ROLLER.

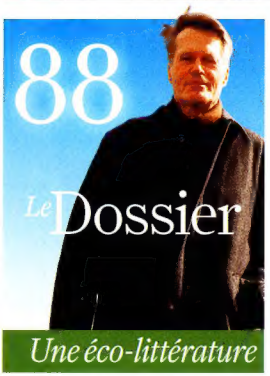
Actuellement en kiosque

Sommaire

6 Planches inédites

10 Leur BDthèque idéale

COUVERTURE ET INÉDITS : EMILIE BRAVO/JOANN SFAR/DARGAUD.



88 Le Dossier
Une éco-littérature

J.-N. DE SOYE/RAPHO/EYEDEA.

22 Héros de toujours
29 Aventure
33 Polar
38 Heroic fantasy
40 SF Anticipation
46 Drame
52 Humour
57 Histoire
62 Bio & autobiographie
71 Reportage
74 Critique sociale
78 Adaptation
83 Érotisme

21 Le Meilleur de la BD
Plus de 200 titres

Numéro coordonné par François Aubel, Virginie François et Christophe Quillien. ***Graphisme :*** Marc Deroin (design@marcderoin.com). ***Secrétariat de rédaction :*** Michel Théodon. ***Iconographie :*** Élisabeth Sourdillat. ***Révision :*** Catherine Minot, Juliette Einhorn, Valérie Cabridens. ***Ont collaboré à ce numéro :*** Alexis Brocas, Clara Dupont-Monod, Sarah Kallman, Allan Kaval, Leïla Pailhes, Myriam Perfetti, Victor Pouchet, Juliette Salin, Thomas Stélandre.

LE MEILLEUR DE LA BD
est une publication proposée par Sophia Publications
(Le Magazine Littéraire) et Marianne.

Le Magazine Littéraire
74, avenue du Maine, 75014 Paris.
Tél. : 0144101010 – Fax : 0144101394
Internet : www.magazine-litteraire.com

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Joseph Macé-Scaron (13 85)
jmace-scaron@magazine-litteraire.com

RÉDACTEUR EN CHEF
François Aubel (10 70)
faubel@magazine-litteraire.com

RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE
Minh Tran Huy (13 86)
minh@magazine-litteraire.com

RÉDACTEURS EN CHEF ADJOINTS
Alexis Lacroix (13 49)
Hervé Aubron (13 87)
haubron@magazine-litteraire.com

DIRECTRICE ARTISTIQUE
Blandine Perrois (13 89)
blandine@magazine-litteraire.com

RESPONSABLE PHOTO
Michel Bénichou (13 90)
mbenichou@magazine-litteraire.com

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION
Enrica Sartori (13 88)
enrica@magazine-litteraire.com

DIRECTRICE COMMERCIALE
Virginie Marliac (54 49)

FABRICATION
Christophe Perrusson (13 78)

MARKETING DIRECT
GESTION Isabelle Parez (13 60)
iparez@magazine-litteraire.com
PROMOTION
Anne Allouteau (54 50)

RESPONSABLE VENTE AU NUMÉRO ET PROMOTION Évelyne Miont (13 80)
diffusion@magazine-litteraire.com

VENTES MESSAGERIES
VIP Diffusion Presse
contact : Frédéric Vinot
(N° Vert : 08 00 51 49 74)

PUBLICITÉ
DIRECTEUR DE LA PUBLICITÉ
Raphaël Fitoussi (13 12)
rfitoussi@sophiapublications.fr

PUBLICITÉ LITTÉRAIRE
Mathilde Ganther-Bassetti (13 31)
mganther@magazine-litteraire.com

ASSISTANTE ET SECTEUR CULTURE
Françoise Hullot (13 13)
fhullot@sophiapublications.fr

SOPHIA PUBLICATIONS
Président directeur général
Philippe Clerget

Marianne
32, rue René Boulanger,
75484 Paris Cedex 10

PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION
Maurice Szafran

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Laurent Neumann

CONSEILLER ÉDITORIAL
Pierre Feydel

DIRECTRICE DE LA DIFFUSION
Catherine Cathala

MARIANNE ABONNEMENTS
Publicité
PM &18-24, quai de la Marne,
75164 Paris Cedex 19
01 44 84 85 20 (ou 85 22)
abonnements@journal-marianne.com

VENTES MESSAGERIES
VIP Diffusion Presse - Frédéric Vinot
N° vert : 08 00 51 49 74

PUBLICITÉ
PM & Co Régie publicitaire
6 ter, rue Rouget-de-Lisle,
92400 Courbevoie
01 49 97 07 06 (fax : 01 49 97 05 90)

COMMISSION PARITAIRE
n° 1012 C 89227
ISSN : 1275-7500

Édité par Marianne
Société anonyme au capital de 4319064 €
RCS : 97B04940

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :
Maurice Szafran

Imprimerie G. Canale & C., Via Liguria 24,
10071 Borgaro (TO), Italie
Imprimé en Italie/Printed in Italy

© DARGAUD

Edgar P. Jacobs (1904-1987), *créateur des légendaires Blake et Mortimer.*

INÉDITS
LeMagazine Littéraire

La double vie de Blake & Mortimer

Au début des années 2000, Joann Sfar et Émile Bravo ont esquissé une lecture « faustienne » des héros de Jacobs, finalement restée inédite. Nous publions les deux premières planches de cette aventure fantôme.

By Jove ! Voilà quelques années, Joann Sfar *(Le Chat du rabbin)* et Émile Bravo *(Les Épatantes Aventures de Jules)* avaient imaginé (le premier au scénario, le second au dessin) une version alternative des aventures de Blake et Mortimer. Un récit aux accents « hitchcockiens », sombre et faustien, que les deux auteurs voulaient ancrer dans la grande tradition des albums d'Edgar P. Jacobs. Ils avaient même réalisé deux planches, qui sont restées dans leurs cartons à dessin. Explications d'Émile Bravo.

Joann Sfar (à gauche) et Émile Bravo.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de reprendre Blake et Mortimer ?

Émile Bravo. C'est Joann Sfar qui a eu l'idée, au début des années 2000, de proposer à l'éditeur notre propre vision de *Blake et Mortimer.* Il estimait que les nouvelles versions de la série d'Edgar P. Jacobs n'étaient rien d'autre qu'un produit. J'étais lecteur de la série quand j'étais môme et je partageais entièrement son point de vue.

Dans quel esprit avez-vous travaillé ?

Nous voulions faire quelque chose de plus « jacobsien », en partant du constat que l'univers de Jacobs est assez sombre et « faustien. » En plus, son dessin n'est absolument pas stéréotypé, il n'a cessé d'évoluer et il n'y a pas deux albums de *Blake et Mortimer* qui se ressemblent sur le plan graphique.

À quoi ressemblait votre intrigue ?

Nous avions imaginé que Blake et Mortimer étaient plongés dans une aventure très « hitchcockienne » qui les dépassait. Ils étaient confrontés à un savant travaillant dans son coin sur la propagation des ondes et de la matière. Et nous avions l'intention de mettre Blake – le militaire – et Mortimer – le scientifique – en situation de conflit, le premier s'associant avec un autre scientifique, un ancien nazi sans scrupules, ce que Mortimer ne pouvait évidemment pas accepter.

Quelles étaient les différences avec les albums de Jacobs ?

Nous n'avions pas prévu de faire intervenir Olrik. Nous voulions nous affranchir du cahier des charges assez lourd imposé par l'éditeur, en évitant les cartouches bourrés de texte ou la redondance des récitatifs par rapport aux images.

Cela vous a fait quel effet de vous attaquer à vos héros de jeunesse ?

Je me suis beaucoup amusé à dessiner ces deux planches, de même que je me suis amusé quand j'ai repris, quelques années plus tard, les personnages de Spirou et Fantasio. J'avais l'impression de jouer avec ces deux sortes de poupées que sont les personnages de Jacobs et de retrouver le parfum de mon enfance. C'était aussi un défi passionnant à relever : nous voulions vraiment donner naissance à une œuvre, pas nous contenter de fabriquer un produit standardisé.

Qu'est devenu le projet ?

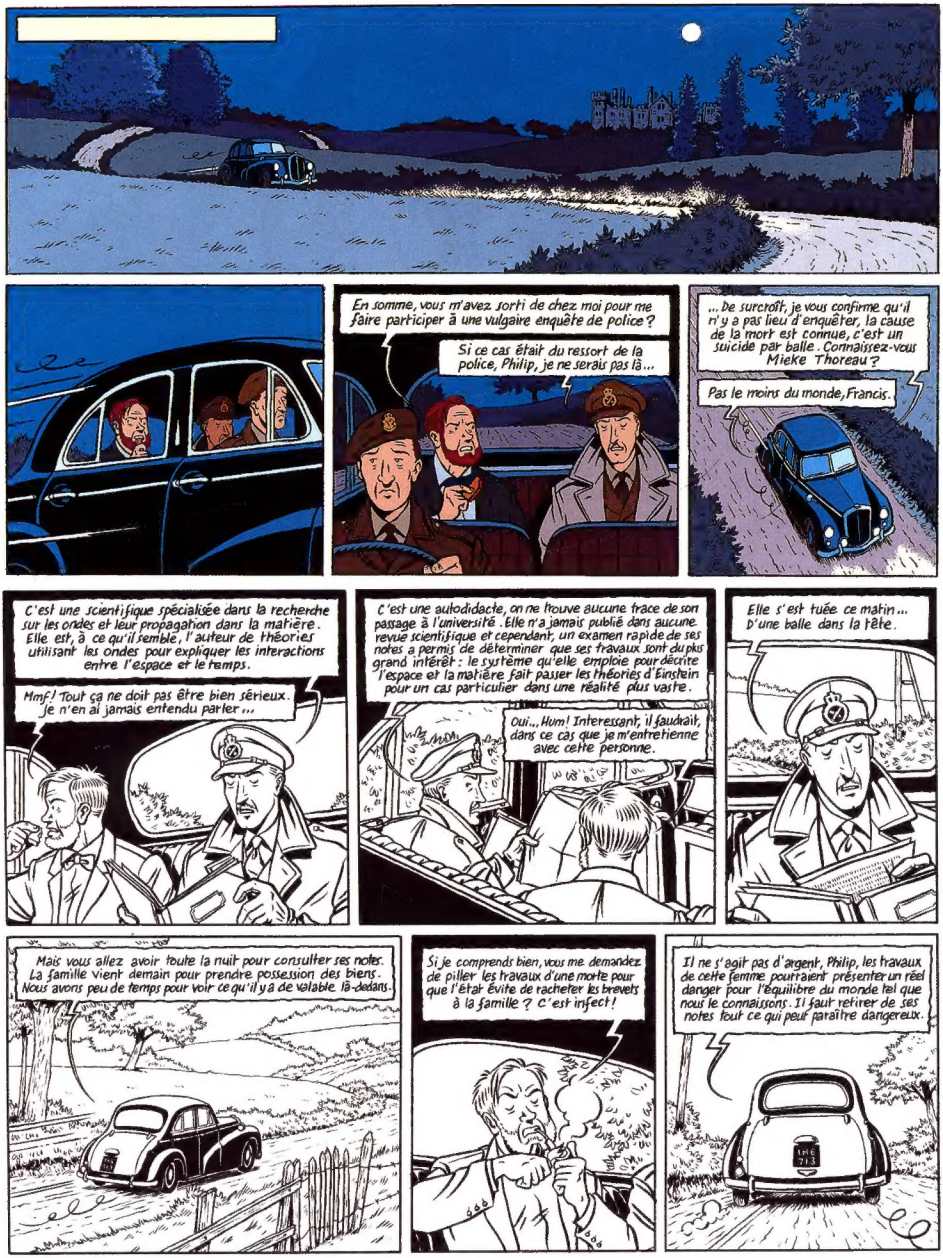
L'éditeur nous a proposé de ne le publier que cinq ou six ans plus tard, ce que nous avons interprété comme un manque d'intérêt de sa part. Je crois qu'il se méfiait : il pensait peut-être que nous allions tomber dans la parodie, ce qui n'était absolument pas notre but. D'ailleurs, l'album devait se terminer par une scène traditionnelle au Centaur Club où Blake et Mortimer sirotaient tranquillement leur whisky...

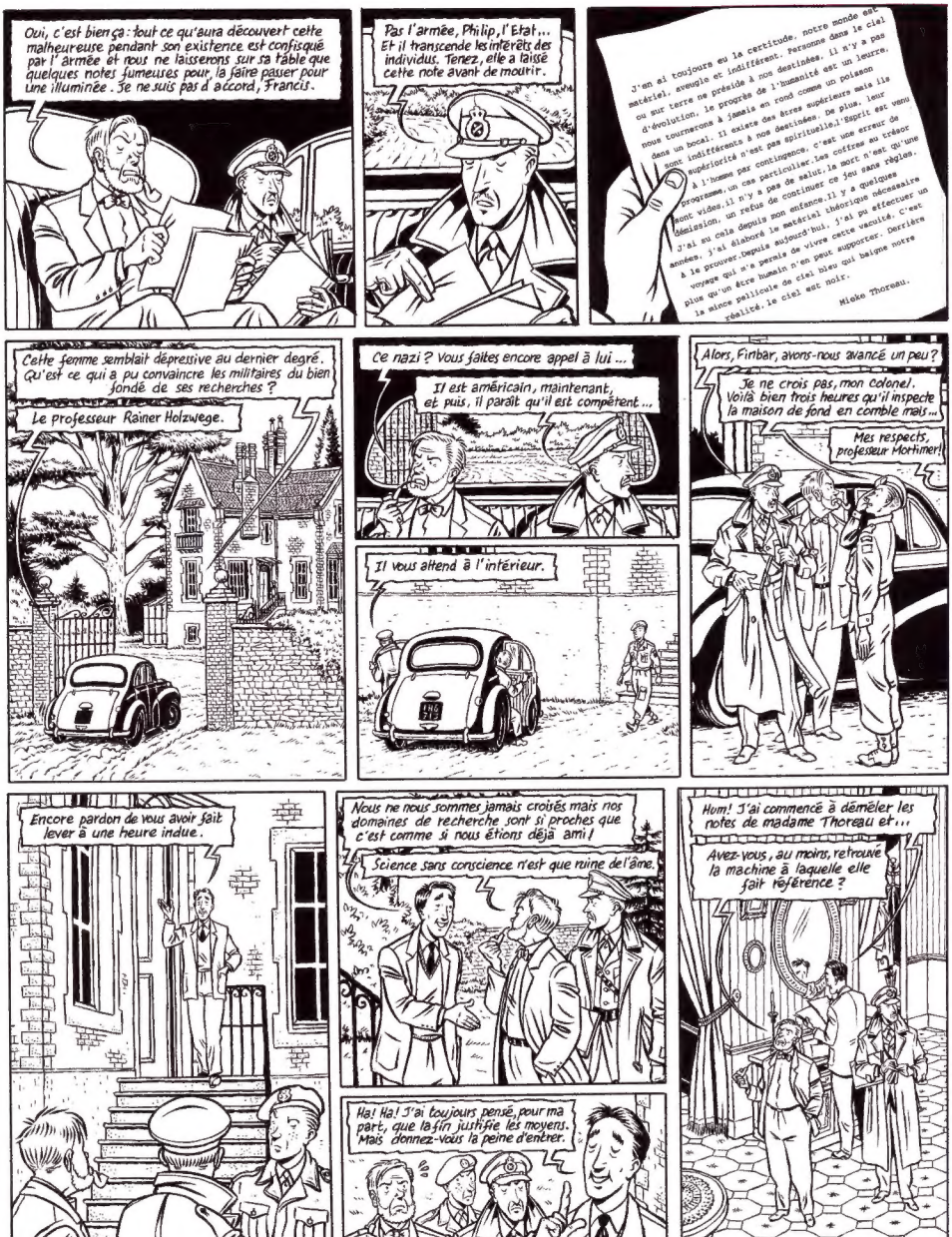
Quelle est la morale de cette histoire ?

Pour nous, une série appartient à son créateur, et nous avions envie de dire à l'éditeur comme à ceux qui l'avaient reprise : « Laissez Jacobs tranquille, à la fin ! » Blake et Mortimer représentent une époque, ils appartiennent à « l'opéra de papier » d'Edgar P. Jacobs et il ne faut pas y toucher. Pour nous, Jacobs est un véritable auteur, et un auteur ne se remplace pas. ■

Propos recueillis par **Christophe Quillien**

SCAGLIA/D'ARGAUD.


En somme, vous m'avez sorti de chez moi pour me faire participer à une vulgaire enquête de police ?
Si ce cas était du ressort de la police, Philip, je ne serais pas là...
... De surcroît, je vous confirme qu'il n'y a pas lieu d'enquêter, la cause de la mort est connue, c'est un suicide par balle. Connaissez-vous Mieke Thoreau ?
Pas le moins du monde, Francis.
C'est une scientifique spécialisée dans la recherche sur les ondes et leur propagation dans la matière. Elle est, à ce qu'il semble, l'auteur de théories utilisant les ondes pour expliquer les interactions entre l'espace et le temps.
Mmf ! Tout ça ne doit pas être bien sérieux. Je n'en ai jamais entendu parler...
C'est une autodidacte, on ne trouve aucune trace de son passage à l'université. Elle n'a jamais publié dans aucune revue scientifique et cependant, un examen rapide de ses notes a permis de déterminer que ses travaux sont du plus grand intérêt : le système qu'elle emploie pour décrire l'espace et la matière fait passer les théories d'Einstein pour un cas particulier dans une réalité plus vaste.
Oui... Hum ! Intéressant, il faudrait, dans ce cas que je m'entretienne avec cette personne.
Elle s'est tuée ce matin... D'une balle dans la tête.
Mais vous allez avoir toute la nuit pour consulter ses notes. La famille vient demain pour prendre possession des biens. Nous avons peu de temps pour voir ce qu'il y a de valable là-dedans.
Si je comprends bien, vous me demandez de piller les travaux d'une morte pour que l'état évite de racheter les brevets à la famille ? C'est infect !
Il ne s'agit pas d'argent, Philip, les travaux de cette femme pourraient présenter un réel danger pour l'équilibre du monde tel que nous le connaissons. Il faut retirer de ses notes tout ce qui peut paraître dangereux.


Oui, c'est bien ça : tout ce qu'aura découvert cette malheureuse pendant son existence est confisqué par l'armée et nous ne laisserons sur sa table que quelques notes fumeuses pour la faire passer pour une illuminée. Je ne suis pas d'accord, Francis.
Pas l'armée, Philip, l'Etat... Et il transcende les intérêts des individus. Tenez, elle a laissé cette note avant de mourir.
J'en ai toujours eu la certitude. notre monde est matériel, aveugle et indifférent. Personne dans le ciel ou sur terre ne préside à nos destinées. Il n'y a pas d'évolution. le progrès de l'humanité est un leurre, nous tournerons à jamais en rond comme un poisson dans un bocal. Il existe des êtres supérieurs mais ils sont indifférents à nos destinées. De plus, leur supériorité n'est pas spirituelle.L'Esprit est venu à l'homme par contingence, c'est une erreur de programme, un cas particulier.Les cotres ne jeu sans règles. sont vides.Il n'y a pas de salut.La mort n'est qu'une démission, un refus de continuer ce jeu sans règles. J'ai su cela depuis mon enfance.Il y a quelques années, j'ai élaboré le matériel théorique nécessaire à le prouver.Depuis aujourd'hui, j'ai pu effectuer un voyage qui m'a permis de vivre cette vacuité. C'est plus qu'un être humain n'en peut supporter. Derrière la mince pellicule de ciel bleu qui baigne notre réalité, le ciel est noir.
Mieko Thoreau.
Cette femme semblait dépressive au dernier degré. Qu'est ce qui a pu convaincre les militaires du bien fondé de ses recherches ?
Le professeur Rainer Holzwege.
Ce nazi ? Vous faites encore appel à lui ...
Il est américain, maintenant, et puis, il paraît qu'il est compétent ...
Il vous attend à l'intérieur.
Alors, Finbar, avons-nous avancé un peu ?
Je ne crois pas, mon colonel. Voilà bien trois heures qu'il inspecte la maison de fond en comble mais...
Mes respects, professeur Mortimer!
Encore pardon de vous avoir fait lever à une heure indue.
Nous ne nous sommes jamais croisés mais nos domaines de recherche sont si proches que c'est comme si nous étions déjà ami!
Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.
Ha! Ha! J'ai toujours pensé, pour ma part, que la fin justifie les moyens. Mais donnez-vous la peine d'entrer.
Hum! J'ai commencé à démêler les notes de madame Thoreau et...
Avez-vous, au moins, retrouvé la machine à laquelle elle fait référence ?

La BDthèque idéale

L'art de coincer la bulle

Si choisir dix de leurs BD fétiches leur a semblé délicat, élire parmi elles l'album de leur vie leur est apparu tout simplement cruel. Mais les vingt-deux auteurs que nous avons sollicités ont joué le jeu.

Propos recueillis par THOMAS STÉLANDRE

© LAURENT SEROUSSI/DELCOURT

La Mauvaise Tête
Franquin

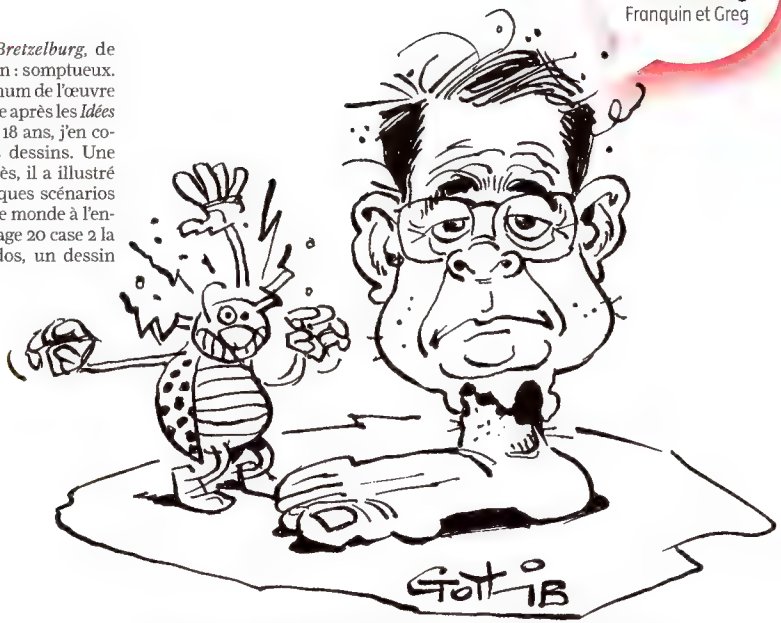
ZEP

« Une bibliothèque digne de ce nom devrait au moins contenir tous les livres de Franquin. Je choisis celui-ci pour transmettre ma passion parce qu'il est d'un réalisme troublant, une sorte de chaînon manquant entre le cinéma noir français et la bande dessinée familiale. Le dessin y est simplement magistral, notamment l'étape du Tour de France – tous ces vélos à dessiner, quel cauchemar ! – que Fantasio remporte à l'envers ! Ma grand-mère me l'avait offert un jour de grippe. Il y a encore, entre les pages de mon exemplaire, les miettes du sablé que j'avais trempé dans une tasse de thé, fiévreusement emporté dans ce récit captivant, totalement *fifties*. »

La Mauvaise Tête,
Franquin, éd. Dupuis.
La Guérison des Dalton,
Morris et Goscinny, éd. Lucky Comics.
Hamster Jovial,
Gotlib, éd. Fluide glacial.
Comment devenir le maître du monde,
Mandryka, éd. Dargaud.
Germain et nous,
Jannin, éd. du Lombard.
Bob Fish,
Yves Chaland, éd. Les Humanoïdes associés.
Big City,
Will Eisner, éd. Glénat.
Mes femmes,
Robert Crumb,
éd. Albin Michel-L'Écho des savanes.
Voyage en Italie,
Cosey, éd. Dupuis.
Approximativement,
Lewis Trondheim, éd. Cornelius.

GOTLIB

« *QRN sur Bretzelburg*, de Franquin : somptueux. Le summum de l'œuvre du maître après les *Idées noires*. À 18 ans, j'en copiais les dessins. Une vingtaine d'années après, il a illustré pour *Fluide glacial* quelques scénarios que je lui avais écrits. Le monde à l'envers. Dans *QRN*, voir page 20 case 2 la pose du militaire de dos, un dessin inhumain. » ■



QRN sur Bretzelburg, Franquin et Greg, **éd. Dupuis.** *(Lire ci-dessus.)*

Tarzan,
dessiné par Burne Hogarth, **éd. Soleil.**
Muscles en Blue-ray-HD-3D. Poses inimitables que j'ai essayé malgré tout d'imiter. Résultat : deux mois d'immobilisation.

Lieutenant Blueberry,
Giraud et Charlier,
éd. Dargaud.
Cycle *La Mine de l'Allemand perdu*, *Le Spectre aux balles d'or*, *Chihuahua Pearl*. Il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire dire que Giraud est probablement le plus grand auteur de BD du monde.

Lucky Luke,
Morris et Goscinny, **éd. Lucky Comics.**
Les Rivaux de Painful Gulch. Ciel ! Qu'on n'en fasse surtout pas un film !

L'Encyclopédie des bébés,
Daniel Goossens, **éd. Fluide glacial.**
Une honte pour les enfants : un jeune homme si propre, si gentil et si poli.

Titeuf, Zep, **éd. Glénat.**
Lâchez-moi le slip. Un album infâme.

Bienvenue aux Terriens,
René Pétillon, **éd. Dargaud.**
Je lui ai dit à l'époque combien je m'étais marré. Il m'avait alors répondu, avec son air sinistre habituel : « Arrête... Je mets neuf jours pour dessiner une page. Même pas de quoi me payer un jambon-beurre et un ballon de rouge... »

Astérix chez les Belges,
Uderzo et Goscinny, **éd. Hachette.**
Vers 1947-1948, juste après les grandes manœuvres, un petit journal de BD a commencé à paraître. Il s'appelait *OK*. J'y avais remarqué une histoire dont le héros s'appelait Arys Buck. C'était un balèze, taillé en V avec plein de tablettes de chocolat en lieu et place des abdominaux. Il était flanqué d'un petit Gaulois maigrichon coiffé d'un casque ailé. C'était signé « Al Uderzo ». Une vingtaine d'années plus tard, j'ai retrouvé Uderzo (mais sans « Al »). Il faisait encore une histoire de petit Gaulois accompagné d'un balèze. Ah, j'vous jure, y en a qui s'renouvellent pas tellement !

Little Annie Fanny,
Will Elder et Harvey Kurtzman,
éd. Hors Collection.
Harvey Kurtzman, mon autre maître, ex aequo avec André Franquin. Après *Mad*, *Humbug*, *Trump* et *Help*, pris d'une soudaine fatigue, il a écrit les mésaventures de cette belle enfant que Will Elder a illustrées. Chaque case est l'équivalent d'un tableau de Jérôme Bosch. Dans un gros plan, on distingue les pores de la peau des personnages. Kurtzman était un homme très sensé. Mais Will Elder avait tout de l'aliéné mental.

Cinemastock,
Alexis et Gotlib, **éd. Dargaud.**
Ben oui, quand même... Non pas pour la qualité de mes scénarios, mais pour l'élégance et la maestria du trait d'Alexis, qui était capable de dessiner d'un coup de pinceau un cercle d'un millimètre de diamètre. Même au compas, je ne saurais pas. Ce lâche nous a tous abandonnés en 1971. ■

Autorportrait de Blutch.

BLUTCH

« J'ai choisi *Barbarella* pour les coups de pinceau, les couleurs brutales et vives, le monde sans queue ni tête. Pour les silences qui, plus tard dans *Hypocrite*, se feront trop rares. Parce que Barbarella, c'est la reine mère. Et pour l'auteur, Forest, qui fit ce constat : "Mais, pour moi, si roublard qu'on soit dans l'exhibitionnisme, et pervers dans la métaphore, on n'arrive jamais à tout faire passer par la voix de ses personnages et la médiation de situations romanesques." » ■

Barbarella,
Les Colères du mange-minutes,
J.-C. Forest, **éd. Dargaud.**

Colombo,
Altan, **éd. Casterman.**

Parce que pendant longtemps j'ai entendu parler de BD historique. Ce que je sais, ou l'idée que je m'en fais, se rapprocherait de cette biographie de Christophe Colomb. Le dessin parle pour lui. Il ne cède rien, ne s'égare pas en chemin, ne fait jamais le joli cœur. La beauté, ça va se chercher. Ça se mérite.

Les Pieds nickelés ne veulent pas se faire rouler,
René Pellos, **éd. Vents d'Ouest.**

Pour la verve, l'énergie, le culot, la vitesse, la nervosité, le sans-chichis, le virevoltant du dessin. Pour le mouvement incessant, les trognes, parce qu'on dirait bien que pas une ligne n'a été tirée à la règle. Tout danse. Ici, tout est vivant.

Salades de saison,
Claire Bretécher, **éd. Dargaud.**

Pour la belle laitue sur la couverture, la manière de dessiner les lettres. Parce qu'on peut faire de la bande dessinée sans faire du feuilleton, on peut se passer du héros. Parce que l'auteur ne veut rien prouver et surtout pas à quel point (regarde-moi, lecteur !) elle est brillante. Elle n'est jamais péremptoire.

Chroniques de l'île grande,
Gérard Lauzier, **éd. Dargaud.**

Pour les couleurs invraisemblables. Parce que c'est écrit comme on aimerait : juste et fort. Parce que l'auteur laisse les bons sentiments au vestiaire, et que c'est ça, l'élégance.

Zil Zelub,
Guido Buzzelli, **éd. du Square.**

Parce que l'auteur n'a pas de limites ; on dirait qu'il ne s'interdit rien et que rien ne l'arrête. Chez lui, tout est possible, tout peut arriver. Pour l'imagination débridée et mortifère et le masochisme de l'autoportrait. L'autoportrait à barbe.

Les Vieilles Putes,
Copi, **éd. du Square.**

L'art subtil du dialogue à son plus haut degré. Les saillies sarcastiques et déchirantes. Parce qu'il est triste que les nouveaux auteurs de bande dessinée ne connaissent pas ses livres. Le métier l'a perdu de vue. On célèbre la grosse caisse. On confond effervescence et inspiration. Revenir sur le trait grisaille et ferme néanmoins, jamais démonstratif.

Paulette, Georges Pichard et Wolinski, **éd. du Square.**

Pour les ongles des pieds, les cheveux, les dents derrière les lèvres. Parce que c'est mal élevé. Le bon goût, les bonnes manières, on s'assoit dessus.

Time is money,
Alexis et Fred, **éd. Dargaud.**

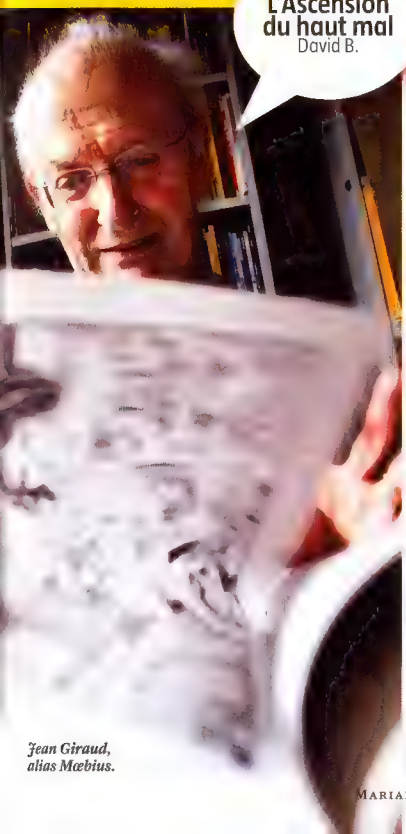
Parce que, avec *Bibi Fricotin en l'an 3000*, c'est ma bande dessinée d'anticipation favorite. Le futur est trivial et le Français, moyen. Les auteurs célèbrent les noces de l'humour et de la poésie (ah, le gros mot !).

Donald le Justicier,
auteurs inconnus, **éd. Edi-Monde.**

Tout de même, la bande dessinée, c'est l'enfance en embuscade.

MŒBIUS

L'Ascension du haut mal,
David B., éd. L'Association.
Le Sceptre d'Ottokar,
Hergé, éd. Casterman.
Trafic d'armes,
Jijé, éd. Dupuis.
Casa Howhard,
Baldazzini, éd. Dynamite.
La Nuit,
Druillet, éd. Albin Michel-L'Écho des savanes.
Akira,
Otomo, éd. Glénat.
Spirou et les Héritiers,
Franquin, éd. Dupuis.
Lucky Luke contre Pat Poker,
Morris, éd. Dupuis.
La Genèse,
Crumb, éd. Denoël Graphic.
Prince Vaillant,
Hal Foster, éd. Hachette.
Bienvenue au Gamurakan,
Yoji Fukuyama, éd. Casterman.



Jean Giraud, alias Mœbius.

© FRANCESCO AFERBIS/SIGNATURES

LEWIS TRONDHEIM

« Comme Mœbius, *L'Ascension du haut mal* est un de mes albums favoris, pour son introspection familiale et son graphisme tranché. »

Autoportrait de Lewis Trondheim.

L'Ascension du haut mal,
David B., éd. L'Association.
Le Petit Christian,
Blutch, éd. L'Association.
Pour son écriture dessinée et sa décontraction.
Bravo les brothers (in Panade à Champignac),
Franquin, éd. Dupuis.
Pour ses éclats de rire passés, présents et futurs.
Le Petit Cirque,
Fred, éd. Dargaud.
Pour sa pure magie.
Nicolas, Pascal Girard, éd. Mécanique générale.
Pour sa nécessité de jaillissement et d'existence.
Le Garage hermétique,
Mœbius, éd. Les Humanoïdes associés.
Pour son improvisation.
Route vers l'enfer, Daniel Goossens, éd. Fluide glacial.
Pour son non-sens irrésistible.
Le Jeune Albert,
Yves Chaland, éd. Les Humanoïdes associés.
Pour sa maîtrise technique, ses ruptures de ton, sa mise en couleurs.
Maus, Art Spiegelman, éd. Flammarion.
Pour son témoignage implacable.
L'homme qui marche,
Jirô Taniguchi, éd. Casterman.
Pour son faux rythme aérien.
Calvin et Hobbes, Bill Watterson, éd. Hors collection.
Pour son pétillement intelligemment fou.

© MIOSTEPHANE LAVOIE

L'Homme sans talent, Yoshiharu Tsuge, éd. Ego comme X.
Jimmy Corrigan, Chris Ware, éd. Delcourt.
Gus, Christophe Blain, éd. Dargaud.
Le Journal de la jungle, Mathieu Sapin, éd. L'Association.
Pascin, Joann Sfar, éd. L'Association.
Blotch, Blutch, éd. Fluide glacial.
Route vers l'enfer, Goossens, éd. Fluide glacial.
Tintin au pays de l'or noir, Hergé, éd. Casterman.
Livret de phamille, Jean-Christophe Menu, éd. L'Association.
Journal d'un album, Dupuy-Berberian, éd. L'Association.

RIAD SATTOUF

« *L'Homme sans talent* est un album très difficile à résumer, c'est le livre que j'ai le plus relu dans ma vie ! C'est extraordinaire, plein d'émotions et de sensations, d'une richesse incroyable, très triste, très drôle, très étrange... Il faut le lire. C'est la seule bande dessinée du Japonais Tsuge traduite en français. Rien que de savoir qu'il a fait plein de livres, qu'ils sont quelque part mais inaccessibles pour le public français, me rend fou. »

MARTIN VEYRON

« Cherchant le critère idéal permettant d'extraire dix œuvres de ma bédéthèque idéale qui en compte beaucoup plus, il m'a paru habile, pour éviter que les auteurs que j'aime envient le sort des dix élus, de les choisir morts, et par ordre vaguement chronologique. On commence donc par Christophe (le normalien, pas le chanteur). On poursuit avec George Herriman, cas unique de dessinateur détesté par les lecteurs et maintenu par le propriétaire du journal, Hearst, qui, lui, avait bon goût. Cette œuvre avait fait regretter à Picasso de ne pas avoir fait de BD. Impossible également de ne pas mentionner Calvo, en souvenir de l'effroi ressenti, enfant, à sa lecture. Puis Kurtzman, bien plus fendard que Rudyard. Et les autres, tous ceux que j'adore et que j'ai oubliés, ceux qui me feront la gueule quand je les rejoindrai. »

Le Sapeur Camember, Christophe, éd. Armand Colin.
Little Nemo, Winsor McKay, éd. Delcourt.
Krazy Kat, George Herriman, éd. Futuropolis.
Pim Pam Poum, Harold Knerr, éd. Vents d'Ouest.
Popeye, Segar, éd. Denoël Graphic.
La Bête est morte ! Calvo, éd. Gallimard.
Peanuts, Schulz, éd. Dargaud.
Le Livre de la jungle, Kurtzman, éd. Albin Michel.
Les Rivaux de Painful Gulch, Morris et Goscinny, éd. Dupuis.
Jeanine, Reiser, éd. Albin Michel.

Le Sapeur Camember
Christophe

ÉCOUTE, ÇA FAIT QUINZE ANS QUE JE DIGE POUR TON PUTAIN DE CANARD, EST-CE QUE JE T'AI DÉJÀ FAIT DES DESSINS DE CUL ? ALORS POURQUOI TU PRENDS DE TELLES PRÉCAUTIONS ?
O.K. ! O.K. ! SI TU VEUX PAS LE FAIRE, TU LE FAIS PAS !
15

© MARTIN VEYRON DARGAUD

ANDRÉ JUILLARD

© DARGAUD

« L'atmosphère de *Krazy Kat* ? Coconino County d'abord, étrange pays au ciel noir d'encre où paraissent des formations géologiques et végétales à géométrie variable. Et aussi Ignatz, petite souris perverse qui poursuit de sa vindicte Krazy Kat, chat plus masochiste que fou sous l'œil indigné du sergent Offissa Pupp, inefficace représentant de la loi comme il se doit. Sur un thème aussi mince, George Herriman développa trente ans durant des variations d'une inépuisable inventivité. On reste médusé devant cette extravagante série venue de nulle part et sans descendance, aussi génialement écrite que dessinée. Picasso, qui s'en faisait raconter les péripéties au téléphone par Gertrude Stein, ne s'y trompait pas. Quel regret de ne pas ajouter Spiegleman, Gotlib, Daniel Clowes, Crumb, Prado, Cosey, Druillet, J.-C. Denis, Martin Veyron, etc. Mais je suppose que les autres ne les oublieront pas. »

Krazy Kat,
George Herriman, **éd. Futuropolis.**
La Mauvaise Tête,
Franquin, **éd. Dupuis.**
Les 7 Boules de cristal,
Hergé, **éd. Casterman.**
C'était la guerre des tranchées,
Tardi, **éd. Casterman.**
Les Scorpions du désert,
Hugo Pratt, **éd. Casterman.**
Major Fatal,
Mœbius, **éd. Les Humanoïdes associés.**
Partie de chasse,
Pierre Christin et Enki Bilal, **éd. Casterman.**
Alack Sinner, José Muñoz
et Carlos Sampayo, **éd. Casterman.**
L'Autoroute du soleil,
Baru, **éd. Casterman.**
La Marque jaune,
Edgar P. Jacobs, **éd. Blake et Mortimer.**

© DARGAUD

JEAN-CLAUDE MÉZIÈRES

« Vu l'époque de ma jeunesse – les années 1940 et 1950 –, les BD qu'on appelait seulement les illustrés n'avaient rien d'idéal, surtout maintenant, pour des lecteurs de 2010. Or, c'est bien dans la jeunesse qu'un futur auteur sera inspiré par ses premières lectures, son évolution sera tributaire de ses capacités de travail et de ses goûts. Alors, on rembobine pour évoquer *OK magazine*, où un dessinateur du nom d'Al Uderzo faisait une histoire moyenâgeuse-fantastico-humoristique, *Arys Buck*, qui me plaisait et dont je recopiais les personnages. Puis il y a eu Kline, Hergé, Franquin... Et, plus tard, Jean Giraud et Pierre Christin. Mais, eux, ce sont des copains d'enfance. »

Arys Buck,
Al Uderzo, **dans le magazine *OK*.**
Kaza le Martien,
Kline, **dans le magazine *OK*.**
Les Aventures de Tintin,
Le Lotus bleu, Hergé, **éd. Casterman.**
Spirou et Fantasio,
Franquin, **éd. Dupuis.**
Lucky Luke,
La Mine d'or de Dick Digger,
Morris, **éd. Dupuis.**
Jerry Spring,
Jijé, **éd. Dupuis.**
Jo Zette et Jocko, Le Testament de Monsieur Pump,
Hergé, **éd. Casterman.**
Fripounet et Marisette, Le Repaire des grenouilles,
Herboné, **éd. Fleurus.**
La Jeunesse de Blueberry,
Giraud et Charlier, **éd. Dargaud.**
La Demoiselle de la Légion d'honneur, Pierre Christin et
Annie Goetzinger, **éd. Dargaud.**

© JEAN LUC VALLET/OPALE

MAX CABANES

« Forest combine texte et dessin pour obtenir un mode expressif qui ne peut pas être adapté dans un autre genre. À moins d'y perdre beaucoup. Pour fuir un quotidien devenu oppressant, Henri et Jules, un père et son fils, se retrouvent au terme d'une balade à Conflans-Sainte-Honorine sur la péniche d'un transfuge du « rideau de fer ». Un « original » qu'ils vont suivre les yeux fermés, comme dans un rêve. Il est difficile d'émouvoir ou seulement d'évoquer un authentique univers lorsqu'on ajoute du texte à du dessin (ce qui est en soi une gageure), et cet album me touche à pleurer. Force, profondeur et beauté. »

La Jonque fantôme, vue de l'orchestre,
Forest, **éd. Casterman.**
Ici même,
Forest et Tardi, **éd. Casterman.**
Le Démon des glaces,
Tardi, **éd. Casterman.**
Maus,
Art Spiegelman,
éd. Flammarion.
L'Encyclopédie des bébés,
Goossens, **éd. Fluide glacial.**
L'Enquête corse,
Pétillon,
éd. Glénat.
Le Génie des alpages,
F'Murr, **éd. Dargaud.**
Le Cœur et la Boue,
Martiny et Petit-Roulet, **éd. Casterman.**
Le Petit Cirque,
Fred, **éd. Dargaud.**
L'Ombre aux tableaux,
Jean-Claude Denis, **éd. Albin Michel.**
Le Garage hermétique,
Mœbius, **éd. Les Humanoïdes associés.**

© ENKI BILAL

ENKI BILAL

« Ayant une aversion profonde pour tout type de questionnaire du genre Proust (que celui-ci me pardonne) et après avoir tenté de dégager à plusieurs reprises un semblant de liste (toutes ont fini à la poubelle, même celle s'appuyant sur l'alphabet), un nom et un personnage ont fini par surgir dans mon esprit, apportant délivrance et apaisement. Il s'agit de Carl Barks et de Donald Duck : créateur et créature. L'un a disparu en l'an 2000, l'autre est immortel. »

Donald Duck,
Carl Barks, **éd. Gladstone Pub.**

WOLINSKI

« Il faut beaucoup imiter ceux qu'on admire avant de devenir soi-même. Dans les années 1960, j'étais fou de Kurtzman et Will Elder, qui furent les créateurs de *Mao magazine.* Ils parodiaient les bandes dessinés américaines *(Mandrake, Sherlock Holmes...)* mais aussi *King Kong,* les films d'horreur... Plus tard, lorsque je devins rédac' chef de *Charlie mensuel,* je fis venir à Paris Harvey Kurtzman, et j'ai publié son chef-d'œuvre : *Le Livre de la jungle.* Je suis allé le voir dans la banlieue de New York, peu avant sa mort. C'était un génie ! »

Le Livre de la jungle,
Harvey Kurtzman, **éd. Albin Michel.**
Goodman Beaver,
Bill Elder, **éd. Kitchen Sink Press.**
La Genèse,
Crumb, **éd. Denoël Graphic.**
L'Enquête corse,
Pétillon, **éd. Glénat.**
Le Déclic,
Milo Manara, **éd. Glénat.**
Corto Maltese, Fable de Venise,
Hugo Pratt, **éd. Casterman.**
Bianca,
Guido Crepax, **éd. Hors collection.**
Inside Mœbius,
Mœbius, **éd. Stardom.**
Animal'Z,
Enki Bilal, **éd. Casterman.**
L'an 01,
Gébé, **éd. Gallimard.**

DANIEL GOOSSENS

« La librairie Super-Héros m'a offert *L'Univers impitoyable* de Gary Larson après une dédicace. J'étais avec Édika dans le métro de retour et on a eu un choc. Cette BD semblait concentrer toute l'efficacité d'une forme d'humour très développée dans le monde anglo-saxon, mais négligée en Europe. Pour certains, c'est juste de l'absurde crétin, mais pour moi c'est une dérision magistrale de fonctionnements sociaux pénibles, très difficiles à repérer et à critiquer autrement. Mon analyse de ce qui m'intéresse le plus chez Gary Larson est que ses cibles sont des jugements de valeur, des lyrismes, des humanismes, des morales dont chacun se sert, avec le sentiment de la plus profonde sincérité, pour pourfendre l'ennemi. Il les renverse dans des cartoons raccourcis à l'essentiel. Il se sert souvent d'une tradition américaine qui consiste à transposer des scènes humaines chez des animaux, ce qui fournit le contraste comique. Pour le reste, cela m'est impossible d'isoler dix BD sans avoir le sentiment de faire une sélection arbitraire. »

L'Univers impitoyable,
Gary Larson, **éd. Presses de la cité.**

© CHRISTOPHE LEBEDINSKY

DUPUY-BERBERIAN

© CHRISTOPHE LEBEDINSKY

« Par souci d'équité, nous avons choisi de composer notre "bédéthèque" avec cinq albums classiques et cinq récents. Dans la première catégorie, une prédilection pour *La Nuit* de Philippe Druillet, éditée pour la première fois en 1976. Certains dessins sont des sons : un postulat qui nous plaît beaucoup et dont ce livre est le meilleur exemple. Cette bande dessinée, c'est du rock'n roll chauffé à blanc, gravé par un homme fou de douleur et de rage. »

La Nuit,
Philippe Druillet, **éd. Albin Michel.**
Maus,
Art Spiegelman, **éd. Flammarion.**
Ayako,
Osamu Tezuka, **éd. Delcourt.**
Jimmy Corrigan,
Chris Ware, **éd. Delcourt.**
Mitchum,
Blutch, **éd. Cornélius.**
L'Ascension du haut mal,
David B., **éd. L'Association.**
Le Goût du chlore,
Bastien Vivès, **éd. Casterman.**
Le Grand Autre,
Ludovic Debeurme, **éd. Cornélius.**
Pascal Brutal,
Riad Sattouf, **éd. Fluide glacial.**
Nouvelles du monde invisible,
Jean-Claude Denis, **éd. Futuropolis.**

FRED

« Hergé, c'est la base. Je me souviens que je lisais ses albums avec mon frère. Bien plus tard, le même Hergé fut le premier auteur réputé à me féliciter pour mon travail. J'ai toujours dans ma bibliothèque le tirage spécial de *Tintin au pays des Soviets* qu'il m'avait envoyé. *L'Oreille cassée* est peut-être mon titre favori, mais celui-ci date de 1930 – trente exemplaires écoulés par Hergé sur trente ans. Il reste l'idole de ma jeunesse. Vers 10 ans, je rêvais aussi beaucoup avec les dessinateurs américains. Sous l'Occupation, leurs albums n'étaient pas facilement accessibles, et la lecture de *Pim Pam Poum* de Knerr a été une vraie révélation. Je dessinais déjà un peu, mais en voyant ce dessin dynamique, j'ai compris : avec un album, on s'étend, on se rattrape. Dans des *comic strips*, c'est immédiat. Du reste, l'influence américaine dans le dessin d'humour est immense : de Saul Steinberg à Chas Addams... Jusqu'à Crumb aujourd'hui, qui est un complice. »

Pim Pam Poum,
Harold Knerr, **éd. Vents d'Ouest.**
Popeye,
Segar, **éd. Denoël Graphic.**
Prince Vaillant,
Hal Foster, **éd. Hachette.**
All in line (cartoons),
Saul Steinberg, **éd. Duell, Sloane and Pearce.**
The Addams Family,
Chas Addams, **éd. Gold Key Comics.**
Spirou et Fantasio, Z comme Zorglub,
Franquin, **éd. Dupuis.**
Catherine saute au paf !
Cabu, **éd. Dargaud.**
La Genèse,
Crumb, **éd. Denoël Graphic.**

© JEAN LUC VALLET/OPALE

JOSÉ MUÑOZ

Sergent Kirk,
Hugo Pratt
et Hector Œsterheld

«Sans les albums de cette liste, je ne suis pas moi. Il y a aussi des limites dans le mystère renouvelé de la BD – ou, si vous préférez, dans la littérature dessinée, dans l'art séquentiel, dans la figuration narrative et dans toutes ces illustrations verbales qui ont pour mission d'anoblir notre cher métier d'ouvrier d'art. Des limites qui, dans notre cas, sont des images et des mots mélangés, qu'il faut faire danser ensemble. Les albums choisis travaillent en moi, l'un avec/contre l'autre, antidotes croisés, pour me tenir émerveillé, dormant, éveillé, vivant.»

Sergent Kirk,
Hugo Pratt et Hector Œsterheld, **éd. Futuropolis.**
Mort Cinder,
Alberto Breccia et Hector Œsterheld, **éd. Vertige Graphic.**
La Marque jaune,
Edgar P. Jacobs,
éd. Blake et Mortimer.
Bucky Bug,
Al Taliaferro.
Boulevard of Broken Dreams,
Kim Deitch.
Griffu,
Tardi et Manchette,
éd. Casterman.
L'Éternaute,
Solano Lopez et Hector Œsterheld, **éd. Vertige Graphic.**
Buenos Aires en camiseta,
Calé (Alejandro Del Prado).
Manucho y Meneca,
Roberto Battaglia.
Fritz Melone,
Altan.

CLAIRE BRETÉCHER

Tranches de vie
Lauzier

«Dix titres, c'est draconien. J'ai oublié les pointures, c'est sûr. Et il faut aussi sucrer les séries cultes, trop prolifiques, ainsi que les icônes. Encore que je ne parvienne pas à passer sous silence *La Hyène* de Gotlib, mais c'est entre moi et ma conscience – c'est juste pour faire exemple, ça ne compte pas. Je ne mentionne pas mes amis chéris, Martin Veyron et René Pétillon, ça fait copinage. Ils savent à quoi s'en tenir et j'espère qu'ils me la joueront idem. Deux précisions, enfin : je choisis Mattotti pour le dessin au pastel gras, d'une bouleversante beauté. Concernant la série des *Carmen Cru*, j'opte pour le septième tome, parce que c'est quand elle va voir sa mère dans la maison de retraite du Midi.»

Tranches de vie,
Lauzier, **éd. Dargaud.**
Là où vont nos pères,
Shaun Tan, **éd. Dargaud.**
Je ne suis pas n'importe qui, Jules Feiffer,
éd. Futuropolis.
Le petit Sammy éternue,
Winsor McCay, **éd. Horay.**
Caboto,
Mattotti, **éd. Albin Michel.**
Vive les femmes !
Reiser, **éd. Glénat.**
Wallaye !
Jano, **éd. Les Humanoïdes associés.**
La France a peur de Nic Oumouk,
Manu Larcenet, **éd. Dargaud.**
Carmen Cru, Une cervelle de plomb dans un crâne de béton,
Lelong, **éd. Fluide glacial.**
De Gaulle à la plage,
Jean-Yves Ferri, **éd. Dargaud.**

© RITA SFAR/LILA DARGAUD 2008

NIKITA MANDRYKA

« Mon premier amour, c'est Spirou. C'est par lui que j'ai découvert la BD en 1947, à l'âge de 7 ans. Ce que j'aime en lui, à part son talent et son œil de dessinateur, c'est sa profonde humanité, sa chaleur humaine, sinon son amour de la vie. Il aime tout, des mouettes rieuses jusqu'au moindre brin d'herbe, au moindre ver de terre en passant par le maire de Champignac et sa langue de bois...

Spirou,
Franquin, **éd. Dupuis.**
Major Fatal,
Mœbius, **éd. Les Humanoïdes associés.**
C'est pour moi le plus grand dessinateur de tous et de tous les temps. J'adore en particulier *Major Fatal*, qui est à mes yeux une des plus grandes œuvres de BD – je ne plaisante pas. Quelle vision ! Toujours juste, c'est fabuleux !
Krazy Kat,
George Herriman, **éd. Futuropolis.**
Je dois avouer que c'est tellement fort que je n'arrive jamais à en lire plus d'une page à la fois. Peut-être aussi parce que c'est toujours la même chose de page en page, mais qu'importe : c'est tellement extraordinaire !
Little Nemo,
Winsor McKay, **éd. Delcourt.**
C'est le chef-d'œuvre absolu. La Perfection !
Pim Pam Poum,
Harold Knerr, **éd. Vents d'Ouest.**
Ça paraissait chaque semaine, à raison d'une page dans *Donald* : une histoire de famille qui décrivait de façon très réaliste des relations familiales et conflictuelles... réelles.
Placid et Muzo,
Arnal et Olivier, **éd. Le Coffre à BD.**
Ça me sidère de constater que les gens ne se rendent pas compte que : 1) Arnal est un très grand dessinateur – c'est l'équivalent de Mœbius en dessin dit « humoristique ». 2) Cette BD est ultrapoétique ! Un régal ! J'adore !
Le Fantôme du Bengale,
Lee Falk, **éd. Soleil.**
Que voulez-vous que je vous dise ? C'est romantique en diable : il y a tous les mythes de la BD d'aventures, le héros n'est pas un superhéros, et j'adore.
Les Marvel Comics,
Stan Lee et Jack Kirby, **éd. Panini Comics**
Kirby a tout inventé. C'est le plus grand ! Tiens, encore un ?

... Combien il m'en reste pour arriver à dix ? Deux ! Pas possible ! Alors, au lieu de pondre des commentaires oiseux, je préfère remplir une seule ligne : j'adore Édika, Robert Crumb, Joann Sfar, Manu Larcenet, Martin Veyron, René Pétillon, Riad Sattouf et Florence Cestac !
Heu... vous oubliez... Quoi ? Quoi ?
J'oublie qui ? Ah oui, Claire Bretécher et Gotlib ! Mais ça, c'est évident et cela va sans dire ! Et tous les autres ? AAARGH ! Bien, allez, je vais vous dire : je les aime tous ! »

PAUL GILLON

« Pour remplacer l'analyse d'un album, voici un commentaire sur une BD que je préfère imaginaire : la BD sauvage. La BD sauvage se reconnaît à ce qu'elle ne supporte pas le carcan des cases et impose l'effondrement anarchique de celles-ci en un méli-mélo tragique. Le lecteur ne doit pas se laisser déconcerter par un mutisme brutal des personnages qui pourrait faire accroire à une soudaine aphasie. La BD sauvage est muette. La BD sauvage se déguise aussi de couleurs glaireuses évoquant un crachat jeté sur le papier. Enfin, elle est aussi aveugle puisqu'elle affirme parfois faire référence à Ingres, Rembrandt, Fragonard et Klimt, pourquoi pas... Si vous êtes possesseur d'une ou plusieurs BD sauvages, prenez-en bien soin, les aléas du futur pourraient en faire un objet culte. »

© MADAME GILLON

L'Élégance de la légèreté,
René Giffey **(épuisé).**
Un traité de sociologie,
Schulz **(épuisé).**
Juliette de mon cœur,
Stan Drake, **éd. Futuropolis.**
La Quête de l'oiseau du temps,
Le Tendre et Loisel, **éd. Dargaud.**
Prince Vaillant (les premiers tomes),
Hal Foster, **éd. Glénat.**
La Bête est morte !
Calvo, **éd. Gallimard.**
Le Collectionneur,
Sergio Toppi, **éd. Mosquito.**
Connie,
Franck Goodwin, **éd. Futuropolis.**
Futuropolis,
René Pellos, **éd. Glénat.**
Peter Pan, Loisel, **éd. Dargaud.**
Philémon, Fred, **éd. Dargaud.**
Les Pionniers de l'aventure humaine,
François Boucq, **éd. Casterman.**

© FRANÇOIS SCHUITEN

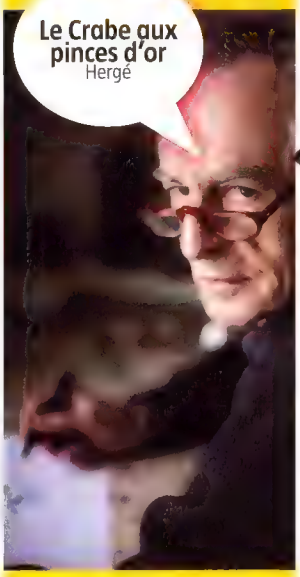
FRANÇOIS SCHUITEN

« C'est un livre de la série de *Spirou et Fantasio*, héros classique de la bande dessinée franco-belge, qui répond à toutes les contraintes du genre et de l'époque (humour, aventure, morale...). Franquin va, à travers cela, y insuffler des problématiques intimes. Il traverse une grave dépression qui va provoquer l'interruption du récit pendant plus d'un an. Cette crise se ressent dans tous les aspects du récit. Il réussit à rendre très personnel et presque autobiographique un album de facture classique. La collaboration avec le scénariste est aussi totalement atypique, Greg essayant de structurer un récit qui, par le tempérament de Franquin, se réinvente constamment. »

QRN sur Bretzelburg, Franquin et Greg, **éd. Dupuis.**
Little Nemo in Slumberland, Winsor McCay, **éd. Delcourt.**
Krazy Kat, Herriman, **éd. Futuropolis.**
Tintin au Tibet, Hergé, **éd. Casterman.**
Jimmy Corrigan, Chris Ware, **éd. Delcourt.**
Maus, Art Spiegelman, **éd. Flammarion.**
Le Major Fatal, Mœbius, **éd. Les Humanoïdes associés.**
La Ballade de la mer salée, Hugo Pratt, **éd. Casterman.**
Philémon, Fred, **éd. Dargaud.**
Ici même, Tardi et Forest, **éd. Casterman.**

RENÉ PÉTILLON

« *Le Crabe aux pinces d'or,* c'est la première apparition du capitaine Haddock, sans doute mon personnage de BD préféré. Je l'ai lu enfant et j'avais été fasciné par les soûleries, les colères et les bordées de jurons du capitaine. Et c'est aussi la première apparition d'un « méchant » magnifique : Allan. »



© EMMANUEL PAIN PEDEPHOTO

Le Crabe aux pinces d'or, Hergé, **éd. Casterman.**
L'Oreille cassée, Hergé, **éd. Casterman.**
Le Nid des marsupilamis, Franquin, **éd. Dupuis.**
Popaïne et vieux tableaux, Maurice Tillieux, **éd. Dupuis.**
Calamity Jane, Morris et Goscinny, **éd. Dupuis.**
Les Peanuts, Schulz, **éd. Dargaud.**
Calvin et Hobbes, Bill Watterson, **éd. Hors collection.**
Le Livre de la jungle, Harvey Kurtzman, **éd. Albin Michel.**
La Rubrique-à-brac, Gotlib, **éd. Dargaud.**
Les Frustrés, Claire Bretécher, **éd. Casterman.**

FRANÇOIS BOUCQ

© CHRISTOPHE BEAU-REGARD SIGNATURES

« Pour moi, *Rip Kirby* est l'une des plus belles BD réalistes. Alex Raymond est sans doute quelqu'un qui a fait école dans la BD contemporaine. Énormément de dessinateurs réalistes s'en sont inspirés : Breccia, Uderzo et Paul Gillon. Raymond est une source de la représentation du dessin réaliste, ses BD sont tellement bien comprises, ses personnages tellement investis qu'on a l'impression qu'ils bougent devant nous (on en oublie qu'il s'agit d'un dessin). Finalement, le dessin semble tellement au service de l'histoire qu'on finit par ne plus se rendre compte qu'il supporte l'histoire. L'aristocratie du dessin, c'est être capable de se faire oublier. Son art graphique est si noble que le dessin passe sans qu'on s'en aperçoive. »

Rip Kirby, Alex Raymond, **éd. Futuropolis.**
Blueberry, Le Spectre aux balles d'or, Giraud et Charlier, **éd. Dargaud.**
Bravo les brothers, Franquin, **éd. Dupuis.**
Les Loups du Wyoming, Hermann et Greg, **éd. Le Lombard.**
Steve Canyon, Milton Caniff, **éd. Glénat.**
Golden Creek, Jijé, **éd. Dupuis.**
Torpedo, Sanchez Abuli et Jordi Bernet, **éd. Vents d'Ouest.**
Mort Cinder, Alberto Breccia, **éd. Vertige Graphic.**
Gros dégueulasse, Reiser, **éd. Glénat.**
Prince Vaillant, Hal Foster, **éd. Glénat.**

D'Agrippine à Zorglub, de Hergé à Larcenet, notre anthologie sentimentale du neuvième art en deux cents albums.

LE MEILLEUR DE LA BD

Héros de toujours

L'aventure c'est l'aventure

Corto Maltese, Hugo Pratt,
éd. Casterman, 12 vol., de 100 p. à 168 p., 15 €.

« Corto n'est pas un vraiment un héros qui agit, c'est plus un spectateur, un témoin oculaire », déclarait Hugo Pratt en 1995 à propos de son personnage fétiche. Et il est vrai que, si l'on parle des « aventures de Corto Maltese », les pérégrinations du marin romantique relèvent davantage du voyage intérieur que des tribulations façon Tintin. Corto Maltese ne partage rien non plus avec des héros plus virils comme Bob Morane ou Blueberry. Loin des muscles et de la toute-puissance, Corto, qui se présente comme « un gentilhomme de fortune », est un personnage plutôt contemplatif. Créé en 1967 dans la revue italienne *Sergent Kirk*, Corto Maltese rompt radicalement avec le héros de BD traditionnel, mais aussi avec les codes habituels de l'aventure. Le monde de Corto est d'abord un monde de symboles, calendriers, cartes, jeux de tarot et livres de chevet. Ainsi, Corto ne se sépare jamais de l'*Utopie* de Thomas More, livre qui atteste de son aspiration à l'idéal. Un univers philosophique mais aussi fantastique : pour se rendre sur les lieux de ses aventures, Corto emprunte des portes magiques ou ingurgite des breuvages qui ont le pouvoir de transporter instantanément ailleurs. Mais, si le marin arpente le globe des Caraïbes à la Chine ou de l'Argentine à l'Afrique, il est, en fait, à la recherche de Mû, un continent mythique englouti. C'est cette quête qui sous-tend tous les albums de la série, de *La Ballade de la mer salée* à *Mû* en passant par *Les Éthiopiques* ou *Corto Maltese en Sibérie*, un des sommets du cycle. Corto marque aussi les débuts d'une bande dessinée qui ne s'adresse plus aux enfants, avec ses textes riches, poétiques et émaillés de références à Baudelaire ou à Gauguin. Une exigence que l'on retrouve dans le graphisme, affirmant un style unique : un noir et blanc pur, sans mélange de gris. Hugo Pratt, qui se considère comme un auteur de « littérature dessinée », utilise les contrastes de telle manière que de loin son dessin ressemble à une suite de signes, à une écriture. Au fil du temps, son style se fait d'ailleurs de plus en plus minimaliste, le personnage de Corto se réduisant à quelques traits et ombres caractéristiques qui dessinent une des silhouettes les plus inoubliables du 9e art.

Virginie François

CORTO MALTESE © CASTERMAN 1967, 1970, 1974, 1975, 1977, 1978, 1980, 1981, 1983, 1984, 1985, 1986, 1987, 1988, 1989, 1990, 1991, 1992, 1993, 1994, 1995, 1996, 1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025

Génération Hergé

Tintin, Hergé,
éd. Casterman, 24 vol., 62 p., 9,40 €.

Qu'est-ce que Tintin, finalement ? Une bande dessinée, d'accord. Un héros de papier, évidemment. Mais encore ? Une tête toute ronde et virtuelle, propice à toutes les identifications. Une figure abstraite, en somme. Une belle idée, dans laquelle chacun peut projeter ses fantasmes d'une autre vie et ses désirs d'ailleurs. Nous sommes tous Tintin. À chacun le sien, n'en déplaise à des héritiers qui voudraient bien confisquer le mythe pour eux seuls. Nul besoin d'une houppe ni d'un pantalon de golf pour décrocher le rôle. On ne compte plus les vocations que la création d'Hergé aura fait naître. Plus tard, ses lecteurs sont devenus journalistes (avant, on disait plutôt « reporters »), photographes, combattants de l'humanitaire, marins au long cours, scientifiques pas forcément durs d'oreille, explorateurs, ethnologues ou aventuriers pour de vrai (mais pas Rastapopoulos, espérons-le, ni Dawson, ni Carreidas, ces affreux). Tintin agit ainsi comme un révélateur. Grâce à lui, le lecteur se découvre lui-même. Généreux et altruiste, curieux et ouvert, altermondialiste et tiers-mondiste avant l'heure, courageux et désintéressé. Il est prêt à sauver la veuve, l'orphelin, le malheureux yéti et le petit marchand d'oranges en prime (relisez *Le Temple du Soleil*). Avec Tintin, on arpente la planète, et même bien plus que ça. On part pour la Syldavie, le Khemed ou le San Theodoros, et tant pis pour ceux qui ne sont pas fichus de situer ces destinations sur une carte. On embarque pour la Lune ou pour le pôle. Au pire, on fait un saut au vieux marché du quartier des Marolles, à Bruxelles, histoire de voir s'il ne resterait pas une maquette de bateau à s'offrir. Philosophe et grand ami d'Hergé, Michel Serres avait dit de lui qu'il a « dessiné la beauté du monde, le nombre des langues, des cultures, des habitudes ». Et tout cela sans quitter sa table à dessin, ou presque. Muni d'une solide documentation, armé de son obsession de la rigueur, Hergé n'avait pas besoin de sortir de Belgique. Sa mission, c'était de raconter le monde, et libre à lui de le faire en s'inspirant de la lecture du journal, de sa seule imagination ou de sa collection du *National Geographic*. Mais Tintin aura aussi agi comme un révélateur pour son auteur. C'est un cas sans doute unique dans l'histoire de la bande dessinée : celui d'un personnage de papier qui, loin de se contenter d'être le jouet de l'imaginaire de son inventeur, l'aura à son tour éduqué, inspiré et façonné pour l'aider à devenir quelqu'un d'autre. Le titre de la biographie de Benoît Peeters – *Hergé, fils de Tintin* – dit bien cet échange d'influences qui marque la relation entre le créateur et sa créature. Hergé est devenu quelqu'un d'autre, et sans doute aussi quelqu'un de meilleur. Quoi de commun entre le Georges Remi de 22 ans pétri d'idées conservatrices, soumis à la férule de l'abbé Wallez, le maître à penser du journal *Le XXe Siècle* fasciné par Mussolini et qui demande à l'auteur d'envoyer son héros dans la Russie des Soviets, et le Hergé de *Tintin et les Picaros* qui porte un regard désabusé sur la marche de la planète, la vanité révolutionnaire et les utopies fatiguées ? Le jeune Hergé un peu étroit d'esprit, aux idées politiques manichéennes et aux sympathies douteuses, aura, au fil des aventures de Tintin, cédé la place à un individu ouvert, curieux des autres, de son époque et de la diversité des cultures. Grâce à Tintin, Hergé sera devenu un homme libre, et ses lecteurs avec lui. ■

Christophe Quillien

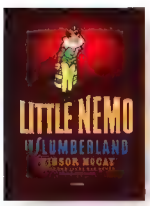
MILLE MILLIONS DE MILLE SABORDS

PHILIP REYNAERS PHOTONEWS/GAMMA/LYDIA PRESS

L'enfance rêvée

Little Nemo, Winsor McCay,
éd. Delcourt, 100 p., 99 €.

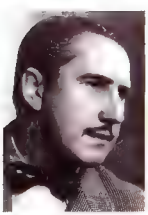
Ce petit garçon, Nemo, après s'être endormi, commence à rêver. Dans la dernière case de chaque planche, son rêve se termine toujours de la même manière : il se dresse en sursaut ou il tombe de son lit. Mais, entre les deux, le petit Nemo aura exploré le pays des songes pour vivre des aventures extraordinaires. *Little Nemo,* écrit et dessiné par Winsor McCay à partir de 1905, reste une œuvre d'une stupéfiante modernité. L'imagination de McCay, son dessin d'inspiration Art nouveau et son sens du merveilleux lui ont permis d'exercer une influence considérable sur la bande dessinée. Winsor McCay se joue des conventions de la BD, déstructurant les planches et brisant leur cadre habituel pour explorer les possibilités graphiques et narratives de ce mode d'expression encore balbutiant à l'aube du XXe siècle. Certaines scènes de *Little Nemo* appartiennent à la mythologie du 9e art, tel ce passage où les pieds du lit du héros commencent à s'animer comme s'ils étaient doués de vie, entraînant le jeune garçon, cramponné à ses draps, dans une balade nocturne au cœur de la ville. Longtemps partagé entre plusieurs éditions, dont certaines incomplètes, *Little Nemo* est, à présent, édité dans un grand format, identique à celui des planches originales. Il permet de plonger au cœur de ce monde onirique. En hommage à McCay, Giardino a signé une délicieuse parodie intitulée *Little Ego,* qui met en scène les rêves nocturnes, assez éloignés de ceux du petit Nemo, d'une jeune femme aussi naïve que séduisante. **C. Q.**



LITTLE NEMO S'ÉTAIT ENDORMI EN SUPPOSANT QUE

Élégant sur toute la ligne

Blake et Mortimer,
Edgar P. Jacobs, **éd. Blake et Mortimer,**
12 vol., de 64 p. à 70 p., 13,50 €.



Edgard P. Jacobs.

Avant de se lancer dans la bande dessinée à l'âge de 38 ans, Edgar P. Jacobs était un artiste lyrique. C'est sans doute la fréquentation des théâtres et des opéras qui lui a inspiré son style graphique. S'il est, comme Hergé ou Bob de Moor, un des maîtres de la « ligne claire », caractérisée par un trait linéaire et des couleurs claires posées en aplats uniformes, Jacobs n'hésite pas à faire entorse à la règle. Dans *Blake et Mortimer,* la ligne claire se fait parfois obscure, la couleur tolère le noir et les zones d'ombre. Un style également dicté par les histoires elles-mêmes, qui se déroulent souvent la nuit, dans les brumes londoniennes. Le passé lyrique du dessinateur et scénariste a également joué sur la dramatisation de l'action, qui est l'une des marques de fabrique des aventures des deux héros. Coups de théâtre suspense sont le lot quotidien du capitaine Francis Blake, membre du MI5, et de Philip Mortimer, professeur de physique nucléaire, qui arpentent le monde pour déjouer les complots internationaux des ennemis de la paix et autres grands méchants : l'empereur Basam Damdu et le colonel Olrik dans *Le Secret de l'Espadon,* premier volet de la série, ou Septimus dans *La Marque jaune.*

Outre sa crédibilité scientifique et policière, le charme de *Blake et Mortimer* réside dans son côté fantastique et ses improbables inventions, comme le « chronoscaphe », mais aussi dans ses codes *so British* : ici, tout se fait avec morale et courtoisie. Après la disparition d'Edgar P. Jacobs en 1987, les aventures du duo ont été reprises à partir de 1996 par Jean Van Hamme et Ted Benoit, auteurs de *L'Affaire Francis Blake* et de *L'Étrange Rendez-vous,* et par Yves Sente et André Juillard avec *La Machination Voronov* et *Les Sarcophages du sixième continent.* Tout en apportant leur touche personnelle à l'univers originel, les successeurs de Jacobs ont su perpétuer l'esprit *old school* de cette série culte. **V. F.**

© 2003 BLAKE ET MORTIMER

René Goscinny, Jacqueline Huet et Albert Uderzo lors de la première d'Astérix le Gaulois, 1967.

Irréductibles

Astérix, René Goscinny et Albert Uderzo, **éd. Hachette, 48 p., 9,20 €.**

Nous sommes à l'été 1959 après Jésus-Christ. Toute la Gaule est occupée à profiter de ses congés payés. Toute ? Non ! À Bobigny, une petite ville de la banlieue parisienne, deux irréductibles Gaulois résistent encore et toujours à la tentation de partir en vacances. Ils s'appellent René Goscinny et Albert Uderzo. Sur le balcon de l'appartement HLM habité par ce dernier, ils suent sang et eau pour trouver une bonne idée de bande dessinée qui doit paraître dans un nouveau magazine intitulé *Pilote*. Ils auraient volontiers adapté le *Roman de Renart*, mais quelqu'un d'autre y a pensé avant eux. Soudain, l'Idée avec un I majuscule les frappe : ils décident de choisir pour cadre l'histoire de France, et, plus précisément, la période de l'Antiquité gauloise. Leurs personnages, des Gaulois bon teint, porteront des noms qui se termineront en « ix » tandis que leurs ennemis jurés, les Romains, se verront affublés de patronymes en « us ». Uderzo imagine volontiers un héros grand et costaud, vision d'Épinal du guerrier gaulois bâti sur le modèle de Vercingétorix. Goscinny lui préfère un petit moustachu teigneux, archétype du Français râleur et volontiers cocardier, mais concède à son complice dessinateur un comparse balèze qu'il imagine livreur de menhirs. Pour le cadre historique, ce vieux Jules (César) et sa *Guerre des Gaules* se révéleront des atouts précieux, complétés par quelques savants ouvrages d'historiens de l'Antiquité. Astérix et Obélix viennent de naître. La suite appartient à l'histoire de la BD. Un premier album *(Astérix le Gaulois)* tiré à 6 000 exemplaires, un deuxième *(La Serpe d'or)* à 20 000, un troisième *(Astérix et les Goths)* à 40 000, et ainsi de suite. La barre du million d'unités sera franchie en 1967. Dès 1966, Astérix devient un phénomène de société : le Gaulois moustachu donne son nom au premier satellite français et trône en couverture de l'hebdomadaire *L'Express*. Raconter l'histoire d'Astérix, c'est aussi raconter l'émergence d'une nouvelle phase de la bande dessinée : désormais, celle-ci n'a plus besoin de se cacher. Les aventures du petit Gaulois marquent la reconnaissance d'un genre jusqu'alors regardé avec un certain mépris par les « grandes personnes ». Grâce à *Astérix*, la bande dessinée ne s'adressera plus seulement aux enfants, mais pourra aussi séduire les adultes, lesquels n'auront plus honte d'avouer leur prédilection pour le genre. Les références « sérieuses » d'Astérix à l'histoire de France, ses citations latines tirées des pages roses du Petit Larousse et ses jeux de mots subtils permettent aux parents des jeunes lecteurs de savourer une lecture à double sens qui lui confère une sorte de légitimité culturelle inédite. Goscinny aura joué un rôle double et décisif dans cette évolution : non seulement il est le scénariste d'une série plébiscitée par le public et adoubée par les historiens, mais il est aussi le chef de file d'une nouvelle génération de dessinateurs et de scénaristes. Car René Goscinny est le rédacteur en chef de *Pilote*, l'hebdomadaire lancé à la fin de l'année 1959 « qui s'amuse à réfléchir ». *Pilote* publie *Astérix*, mais aussi des auteurs – un terme nouveau pour désigner les créateurs de BD – qui vont emmener la bande dessinée au-delà de ses frontières traditionnelles. Et c'est grâce à Goscinny, rédacteur en chef éclairé qui reçoit chaque semaine, dans son bureau, cette nouvelle vague d'auteurs nommés Fred, Gotlib, Bretécher, Mandryka, Pétillon, Tardi, F'Murr, Christin, Gébé, Cabu, ou encore Reiser, que cette mutation va se produire. Sans l'avoir cherché, *Astérix* ne se sera pas contenté de réécrire l'histoire de France et de redonner une fierté à l'honneur national bafoué par les légions romaines. Il aura aussi contribué à écrire une nouvelle page de l'histoire de la bande dessinée, dorénavant considérée comme un art à part entière capable non seulement de distraire mais aussi de faire réfléchir, de cultiver son lecteur ou de lui proposer un autre regard sur le monde. ■

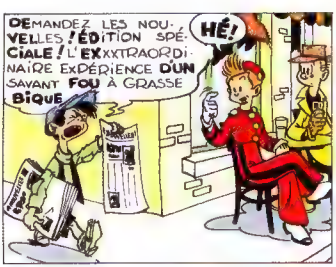
C. Q.

© KEYSTONE FRANCE KEYSTONE EXPLOSA PRESSE

Héros de tout le monde

Spirou et Fantasio, André Franquin et autres, éd. Dupuis, de 48 à 72 p., 8,50 €.

Le métier de groom mène à tout, à condition de sortir de l'hôtel où l'on exerce cette profession. Spirou – un mot wallon qui désigne un écureuil et, par extension, un gamin débrouillard – a vite cessé de jouer les garçons d'étage au Moustic Hôtel pour courir le monde. Né en 1938 sous le pinceau de Rob-Vel, un dessinateur français, Spirou connaîtra une carrière atypique dans le paysage de la bande dessinée francophone : alors que les héros restent attachés à leur créateur, celui-ci, propriété de l'éditeur Dupuis, passera de main en main et de crayon en crayon au fil des années. Mais c'est le nom d'André Franquin, successeur en 1948 de son mentor Joseph Gillain (alias Jijé), qui reste associé à ce personnage qu'il dessinera jusqu'en 1968. Franquin, c'est d'abord un style d'une vivacité inouïe et un sens de la fantaisie incarné par Fantasio, reporter improbable – inventé par Jijé – et faire-valoir du héros. Mais c'est aussi un rare talent pour donner naissance à des personnages inoubliables comme le comte de Champignac (Pacôme Hégésippe Adélard Ladislas, pour l'état civil), adepte de discours ampoulés et longs comme le bras qui les écrit à la sueur de son front. Ou encore l'infâme Zantafio, double inversé de son gentil cousin Fantasio, et la délicieuse Seccotine, journaliste intrépide et concurrente redoutable du même Fantasio. Sans oublier sa trouvaille la plus populaire et la plus réussie : le Marsupilami, créature animale géniale venue de Palombie que Franquin ne se résoudra jamais à abandonner, lui qui finit par se fatiguer de Spirou. Les successeurs de Franquin ne se hissèrent pas à la hauteur de son talent ; il avait laissé une telle empreinte sur la série qu'il était difficile de faire aussi bien. Après Fournier et différents autres repreneurs,



Tome et Janry eurent le mérite de s'approprier le personnage jusqu'à tenter des expériences qui heurtèrent certains lecteurs traditionnels. La dernière tentative de reprise et de « modernisation » de *Spirou* n'ayant pas séduit l'éditeur, celui-ci privilégie désormais des aventures uniques confiées à des auteurs différents. On ne saurait trop conseiller de dévorer la version d'Émile Bravo, qui a imaginé un Spirou avant Spirou à l'époque où, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, le jeune groom du Moustic Hôtel va rencontrer Fantasio et s'ouvrir au monde : une réussite qui prouve l'éternelle jeunesse du personnage. ■ **C. Q**

Morris, de son vrai nom Maurice de Bevere, a créé Lucky Luke en 1946.

Le tireur et son ombre

Lucky Luke, Morris et Goscinny, éd. Lucky Comics, 48 p., 9,45 €.

Lucky Luke est à la bande dessinée ce que John Wayne est au western : l'incarnation parfaite du cow-boy solitaire au cœur tendre et à la gâchette facile. Avec un peu plus d'humour et de décontraction, tout de même, et aussi un cheval capable de jouer aux échecs, ce qui n'est pas banal. Quand Maurice de Bevere – alias Morris – l'a créé, en 1946, il avait des rêves d'Amérique plein la tête. Il finira par s'installer aux États-Unis deux ans plus tard, où il rencontrera les joyeux drilles du magazine *Mad* et un Français exilé nommé René Goscinny. Ce qui ne sera pas sans conséquences sur l'avenir de son cow-boy : l'esprit délirant de *Mad* et l'humour subtil de Goscinny, qui écrira les scénarios de *Lucky Luke* dès 1955, se retrouveront dans ses albums. La saga de ses aventures peut se lire comme une encyclopédie en images de l'histoire du Far West. On y croise ses figures mythiques, des bandits romantiques à la Jesse James aux juges ripoux mais sympathiques à la Roy Bean. On peut y lire ses pages glorieuses, de la construction du cheval de fer aux épopées des diligences, et regarder vivre tout ce petit peuple pittoresque qui a construit la légende de l'Ouest : teinturiers chinois et croque-morts à la mine blafarde, sans oublier les Mexicains à sombreros qui pratiquent comme personne l'art de la sieste, de préférence sur les voies de chemin de fer au moment du passage du train express. Depuis sa naissance, Lucky Luke a gagné un doigt à chaque main – au début, il n'en avait que quatre, comme le Mickey de Disney – et perdu son éternelle cigarette, remplacée par une tristounette brindille d'herbe pour ne pas heurter la sensibilité *politically correct* des Américains. Il a surtout perdu son meilleur scénariste : à la mort de Goscinny, en 1977, ses remplaçants se sont succédé avec un bonheur inégal. Mais les Dalton sont toujours là, ce qui est l'essentiel. Ce qui nous amène à poser la seule question qui vaille : comme dirait Averell, « quand est-ce qu'on mange ? » ■ **C. Q.**

G comme génial

Gaston Lagaffe, André Franquin,
éd. Marsu Productions, 48 p., 8,50 €.

Attention, ce type est dangereux ! Mine de rien, il sape les fondements de l'économie, remet en cause l'idéologie de l'entreprise triomphante et foule aux pieds (chaussés d'espadrilles) le dogme de l'autorité policière. M'enfin, c'est vrai, quoi : ce Lagaffe, il faut s'en méfier. À cause de lui, le malheureux monsieur De Mesmaeker n'a jamais réussi à signer ses fameux contrats, et l'agent de police Longtarin a failli devenir fou. Pour tout arranger, il fume comme un pompier. Et sur son lieu de travail, en plus ! Là, on imagine déjà les lecteurs rigolant doucement à l'idée d'associer les mots « Gaston » et « travail ». Eh bien, ils ont tort : sous des dehors de fainéant tire-au-flanc, Gaston est en réalité un travailleur infatigable. Seulement, plutôt que d'utiliser son énergie à des tâches assommantes et répétitives, ce garçon de bureau préfère imaginer des inventions délirantes (ah, le gaffophone...), mitonner des petits plats auxquels personne n'a osé penser (ah, la morue aux fraises...) ou bricoler des appeaux capables d'attirer les animaux les plus inattendus dans un bureau. Gaston est né en 1957 dans les pages de *Spirou*. Le coupable est bien connu des lecteurs et de la direction de l'hebdomadaire : il s'agit d'André Franquin, dont le talent de dessinateur n'avait d'égal que le sens de la modestie. Celui-ci avait imaginé ce « héros sans emploi » – profil inédit dans la BD de l'époque – pour se reposer de la charge de travail qui était la sienne. Il ne s'en doutait sûrement pas, mais, à raison d'un gag par semaine, Lagaffe allait l'enchaîner plus que jamais à sa table à dessin. Le prénom Gaston commence par la lettre G. G comme « gaffe » et comme « gag », bien sûr, les deux piliers de cette saga peuplée de personnages mythiques comme Fantasio et Prunelle, les chefs irascibles, Monsieur Boulier, le comptable, ou Mademoiselle Jeanne, l'amoureuse transie. Précurseur, Gaston Lagaffe avait expérimenté les 35 heures avant tout le monde et choisi l'écologie quand elle n'était pas encore à la mode. Cinquante-deux ans après sa naissance, il n'a jamais été autant d'actualité. Pour un peu, on reprendrait presque une part de morue aux fraises. ■ **C. Q.**

Les mutations du lieutenant

Blueberry, Jean-Michel Charlier et Jean Giraud,
éd. Dargaud, 28 vol., 48 p., 13,50 €.

Créé en 1963 dans le magazine *Pilote* par Jean-Michel Charlier au scénario et Jean Giraud au dessin, *Blueberry* était, à l'origine, une série à l'ambition fédératrice pouvant, comme *Astérix*, être lue par les enfants mais aussi par un lectorat plus âgé. De fait, de *Fort Navajo* en 1963 à *Ballade pour un cercueil* en 1974, le lieutenant yankee aux airs de Jean-Paul Belmondo s'est contenté de faire « cataclop cataclop » dans le Far West ; il a affronté les Indiens en veillant à la structuration du territoire américain. Mais, à partir du *Hors-la-loi*, lui aussi sorti en 1974, c'en fut fini du justicier à qui rien ne résiste. Blueberry rate une mission et subit jusqu'à *Arizona Love*, en 1989, toutes sorte d'épreuves. Après le décès de Jean-Michel Charlier, survenu la même année, Jean Giraud, qui poursuit seul la série à partir de 1995, va pousser encore plus loin la dimension sacrificielle du cow-boy autrefois si solaire. Dans le cycle *Mister Blueberry*, on retrouve le lieutenant retraité à Tombstone où, après avoir été plaqué et ruiné par Chihuahua Pearl, la femme de sa vie, son existence se résume à deux activités : jouer au poker et boire du whisky. Au fil des nouveaux albums, Jean Giraud transmue le cow-boy le plus flamboyant de la BD en héros dépressif et crépusculaire, dans un scénario qui mêle introspection et intrigues à tiroirs. Dans le même temps, il s'éloigne du style graphique réaliste des débuts de *Blueberry* pour celui plus symbolique de Moebius, pseudo sous lequel il signe ses œuvres plus expérimentales comme *Arzach* ou *Major Fatal*. Dans *Dust*, dernier volet paru de la série, Blueberry revient néanmoins à l'action. Cet album marque l'achèvement d'un processus psychanalytique symbolisé par les confessions que Blueberry livre à Campbell, un écrivain venu recueillir ses mémoires. ■ **V. F.**

Toile de maître

Spider-Man, Stan Lee et Steve Ditko, **éd. Panini Comics, env. 300 p., 25 €.**

Passer du jour au lendemain du statut de gringalet snobé par les filles à celui de terreur des criminels, tel fut le destin extraordinaire de Peter Parker. Et pourtant, sa vie est un enfer : il ne peut révéler son identité à personne et se débat dans d'insolubles problèmes existentiels... C'est justement l'idée de génie de son scénariste, Stan Lee, qui a su renouveler la figure du superhéros pour en faire un individu complexé et névrosé, en dépit de ses aptitudes et de ses exploits. Pauvre Peter Parker... ■ **C. Q.**

Central Dark

The Spirit, Will Eisner, **éd. Soleil, de 96 p. à 164 p., de 25,50 € à 28,50 €.**

Dans les bas-fonds humides de Central City, métaphore à peine déguisée de New York, un justicier pas comme les autres traque les criminels. Il s'appelle The Spirit. Ce personnage créé par Will Eisner en 1940 fascine toujours autant. Les ambiances noires à souhait, les cadrages audacieux, la maîtrise des jeux d'ombre font de cette légende de la BD un véritable bijou graphique où se mêlent série noire, humour, poésie urbaine et bouffées d'humanisme. Un chef-d'œuvre indémodable. ■ **C. Q.**

Joies antiques

Alix, Jacques Martin, **éd. Casterman, 48 p., 10 €.**

Voilà une série qui aura sans doute contribué à intéresser plusieurs générations d'écoliers à l'Antiquité gréco-romaine et aux joies du latin... Créé en 1948 dans l'hebdomadaire *Tintin*, *Alix* est emblématique de l'âge d'or de la BD franco-belge. Dessin lisible et précis, rigueur documentaire attestée par les historiens, sens du récit et de l'action, galerie de personnages inoubliables comme Enak, le compagnon d'aventures, ou le méchant Arbacès : à plus de 60 ans, *Alix* reste un classique éternel. ■ **C. Q.**

Nés sous X

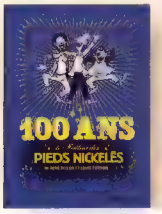
X-Men, Stan Lee et Jack Kirby, éd. intégrale 16 vol., Marvel Panini France, env. 200 p., 25 € chacun.

Avec Spider-Man, les X-Men inaugurent, après les tout-puissants et adulés Superman et Captain America, une vague de superhéros ambigus, torturés, vulnérables. S'ils sont dessinés selon les codes du genre, silhouettes de statues grecques et couleurs explosives, les X-Men se considèrent comme monstrueux. Ces mutants forment une minorité rejetée qui, symboliquement, renvoie aux problématiques de la société américaine des années 1960. Derrière les superpouvoirs et les missions héroïques, les *X-Men* peuvent se lire comme une critique du rejet dont furent victimes certains groupes ethniques ou la communauté homosexuelle. **V. F.**

Gentils escrocs

Le Meilleur des Pieds Nickelés
René Pellos, Spécial 100 ans, éd. Vents d'Ouest, 600 p., 28 €.

« Il en faut un qui soit intelligent, un peu mariolle, c'est Croquignol. Vous avez ensuite Riboudingue, le bon gros qui joue le rôle du couillon, et enfin Filochard, qui est la petite vache bénie. » Voilà comment René Pellos décrivait les Pieds Nickelés en 1976. Créé en 1908 par Forton, repris par Pellos de 1948 à 1981, ce trio gouailleur est un des symboles de la culture populaire française.
Le seul crime de ces gentils voyous, bagarreurs, frondeurs et roublards, est de rouler les puissants de ce monde. Après être tombée dans l'oubli, la série connaît aujourd'hui une seconde jeunesse aux éditions Delcourt sur un scénario de Stéphane Oiry et des dessins de Trap. **V. F.**



Unique en son genre

Thorgal, Rosinski et Van Hamme, éd. Le Lombard, 48 p., 10,40 €.

Il est beau comme un dieu avec ses grands yeux bleus, il est costaud et fragile à la fois, il est marié et père de famille, il vient des étoiles et a été adopté par des Vikings... Voilà en quelques mots le portrait-robot de Thorgal, figure-phare de la bande dessinée depuis sa création, en 1977, par le dessinateur Grzegorz Rosinski et le scénariste Jean Van Hamme, lequel a le chic pour transformer ses créatures de papier en machines à succès, de *XIII* à *Largo Winch*. Pour aller vite, on pourrait dire que *Thorgal* est une série d'*heroic fantasy*. Un genre mâtiné de *Seigneur des anneaux* et de *Conan le barbare*, un mixte de jeux de rôles peuplés de dragons et de donjons et de légendes nordiques aux créatures fantastiques. Mais ce serait un peu court : *Thorgal* – c'est là tout son intérêt – va bien au-delà de la seule *fantasy*. Son univers emprunte à la science-fiction, à la mythologie, au *space opera* et à la pure aventure comme aux grandes sagas familiales. Le personnage vieillit au fur et à mesure des albums, pratique le doute existentiel, s'affiche en pacifiste convaincu et prône des valeurs humanistes, quand tout n'est que violence autour de lui. Bref, il est humain, terriblement humain. Nul besoin d'être un amateur d'*heroic-fantasy* pour l'apprécier : il suffit de se laisser porter par l'imagination de Van Hamme et le dessin de Rosinski, doué d'une force d'évocation et d'une puissance graphique impressionnantes. *Thorgal* est une série tous publics, qui peut plaire bien au-delà du seul lectorat masculin qui compose habituellement la clientèle de la BD dite de genre. Bref, ce Thorgal est un type rare. Il n'a qu'un seul défaut, amies lectrices : il est marié, et, de surcroît, fidèle. **C. Q.**

La mémoire dans la peau

XIII, Vance et Van Hamme, éd. Dargaud, 19 vol., 48 p., 10,40 €.

En matière de BD d'espionnage, *XIII* est sans doute la référence. Au centre de l'intrigue, l'archétype du héros viril : un beau brun athlétique au cœur d'un complot d'État dont il ignore les rouages tout autant que sa propre identité. Car XIII est amnésique. S'il ne connaît pas son nom, il porte deux signes distinctifs : le fameux chiffre tatoué sur sa peau et une mèche blanche dans ses cheveux. Au fil de son enquête, XIII découvre qu'il a été un agent secret et qu'il est traqué par des militaires et des espions. La série, qui vient de fêter ses 25 ans, s'est surtout distinguée par son mode de narration très dynamique, mais aussi par la capacité de Jean Van Hamme à raconter de manière simple une histoire assez complexe. L'autre atout de *XIII*, ce sont les scènes d'action cinématographiques et les personnages féminins sexy à l'image de la tueuse Irina, de l'agent Jessica Martin ou du lieutenant Jones, avantageusement dessinées par William Vance. En 2007, l'aventure a pris fin, et les lecteurs ont découvert l'identité de XIII à travers un diptyque signé par l'habituel duo Van Hamme et Vance, mais aussi, et c'était une surprise, par Jean Giraud, qui a illustré l'avant-dernier épisode. Aujourd'hui, la saga se poursuit d'une autre manière avec *XIII Mystery*, un *spin off* associant un scénariste et un dessinateur différents à chaque volume qui s'intéresse aux personnages secondaires de la série. **V. F.**

Les Passagers refont surface

Les Passagers du vent, François Bourgeon, éd. 12 bis, 6 vol., 48 p., 13 €.

En 1980, à six mois d'intervalle, sortent les deux premiers tomes des *Passagers du vent,* épisodes d'abord publiés dans feu la revue *Vécu* dont l'ambition était de mêler, à la manière d'Alexandre Dumas, histoire, action et aventure. En y ajoutant un zeste d'érotisme. Avec leur auteur, François Bourgeon, on découvre de surcroît un formidable conteur. Succès garanti : le public dévore les aventures d'Isa et d'Agnès, les deux ravissantes héroïnes qui, enfants, ont interverti leur identité. Dans cette saga du grand large, Isa occupe une place centrale. Libre et libérée, elle se bat contre sa condition de femme noble du XVIIIe siècle. Une classe nobiliaire sur laquelle Bourgeon a rassemblé une documentation phénoménale, notamment sur la traite des Noirs, la colonisation de l'Afrique et les révoltes populaires. À l'issue du cinquième tome, *Le Bois d'ébène,* publié en 1984, le dessinateur avait laissé ses *Passagers* du côté de Saint-Domingue. Isa a 18 ans et « toute la vie devant elle ». Mais l'on n'avait plus de nouvelles d'elle et de ses compagnons... Jusqu'à ce que Bourgeon annonce, à la stupéfaction générale, une ultime aventure d'Isa, intitulée *La Petite Fille du Bois-Caïman* (en deux volumes, sortie prévue début 2010). Comment expliquer ces vingt-cinq ans d'interruption ? « Pendant que je dessinais *Les Compagnons du crépuscule* et *Le Cycle de Cyann,* Isa voyageait toujours dans ma tête. Je savais par exemple qu'elle avait rejoint la Louisiane », expliquait-il à un journaliste de *Ouest France.* Dans cette nouvelle aventure, *La Petite Fille Bois-Caïman,* il a donc imaginé les aventures de Zabo, l'arrière-petite-fille d'Isa, une très séduisante brunette aux yeux bleus. Grâce à l'artifice du *flash-back,* il fait des allers-retours entre la fin du XVIIIe siècle à Saint-Domingue où l'on retrouve l'aïeule malmenée par la vie et rejetée par sa famille, et les années 1860 en Louisiane où Zabo erre en pleine guerre de Sécession. Bourgeon réussira-t-il à convertir autant de fidèles et à drainer dans son sillage autant de lecteurs – il avait vendu plus d'un million d'exemplaires de ses premiers albums ? Le vent de surprise est retombé, mais la recette du succès de ces *Passagers* n'a pas bougé. **Juliette Salin**

« BOURGEON-CASTERMAN « Ash. LE TRAITE DE LA BOUE LE BOIS D'EBENE

Le rouge et le noir

Sambre, Yslaire et Balac,
éd. Glénat, 5 vol., 52 p., 13 €.

Le titre d'une série suffit parfois à en donner le ton et l'ambiance. *Sambre* serait, selon ses auteurs, la contraction des mots « sang » et « sombre ». Sorti en 1986, *Plus ne m'est rien...*, premier volume du cycle, avait justement apporté du sang neuf – quoique fort trouble – à la bande dessinée d'aventures. Loin des univers médiévaux et des récits chevaleresques qui dominaient alors le genre, Yslaire et Balac racontaient l'histoire d'une famille incestueuse et obsessionnelle, entre la révolution de 1848 et la Commune de Paris. Au centre de l'intrigue, Bernard Sambre, jeune aristocrate provincial et désargenté, et Julie Saintange, une sauvageonne aux yeux rouges qui hante le domaine. Les deux jeunes gens deviennent amants et se retrouvent chaque soir dans le caveau où le père de Bernard vient tout juste d'être inhumé. Ce qu'ignorent les amoureux rebelles et sacrilèges, c'est que leurs familles sont liées par une malédiction dont le père de Bernard cherchait à percer les secrets dans un manuscrit resté inachevé qu'il avait intitulé *La Guerre de yeux*. Accusée par Sarah, la sœur de Bernard, d'être responsable de la mort du père Sambre, Julie part pour Paris. Bernard la rejoint, mais trouve la mort sur une barricade pendant la révolution de 1848 tandis que sa bien-aimée est exilée à Cayenne. Entre-temps, le couple a eu un enfant, Bernard-Marie, que Sarah voudrait, à sa manière, sauver du tragique destin de la lignée. Teinté d'un érotisme aussi puissant que morbide, le scénario, qui mêle drame familial et aventures historiques, a fait entrer la BD dans l'ère d'un romantisme noir et poétique. Une saga illustrée par un graphisme tout aussi sombre, mélange de noir et de gris, ponctué çà et là de quelques touches d'un rouge incandescent. Après la parution du dernier volume en 2002, Yslaire a lancé *La Guerre des Sambre* (Glénat/Futuropolis) qui revient à la source de la légende et lève le voile sur le conflit entre les Sambre et les Saintange, dont les origines remontent à la préhistoire. ■ **Virginie François**

YSLAIRE, BALAC/GLÉNAT CASE EXTRAITE DU VOL. 1

Quand l'anticipation devient un humanisme

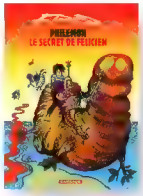
Les Pionniers de l'espérance,
Roger Lécureux et Raymond Poïvet,
éd. Glénat, 76 p., 20 €.

En 1945, à la Libération, un monde nouveau était sur le point de naître et la bande dessinée avait son mot à dire. Dans les pages de *Vaillant*, cet hebdomadaire imprégné des idéaux de la Résistance et qui s'appellerait quelques années plus tard *Pif gadget*, une équipe de scientifiques venus de pays différents – esprit internationaliste révolutionnaire oblige –, baptisés les Pionniers, sillonnaient l'espace à bord de leur vaisseau, *L'Espérance*. Ils prônaient l'amitié entre les peuples, professaient l'ouverture à l'autre, luttaient contre le racisme et rêvaient de paix universelle. Aux commandes, un scénariste à l'imagination foisonnante, Roger Lécureux, et un dessinateur passé maître dans l'art du noir et blanc, Raymond Poïvet. Quelques-uns des épisodes de cette série resteront de véritables moments d'anthologie, à l'image du *Jardin fantastique* qui voit les Pionniers, réduits à la taille de minuscules poupées, délaisser les immensités sidérales pour explorer un simple jardin. Grâce au talent de narrateur de Lécureux et à l'élégance sensuelle du trait de Poïvet, cette saga d'anticipation originale et humaniste, pionnière justement dans la BD francophone, marquera plusieurs générations de lecteurs. ■ **Christophe Quillien**

Le voyageur immobile

Philémon, Fred,
éd. Dargaud, 15 vol., 60 p., 13,50 €.

Les arbres à violons, c'est comme les fourmis de dix-huit mètres dans la poésie de Robert Desnos : ça n'existe pas. Ou alors seulement dans les belles histoires de Fred, cet authentique poète de la bande dessinée, reconnaissable à sa moustache et à ses univers enchanteurs. De son véritable nom, Fred s'appelle Othon Aristidès, ce qui ne manque pas de charme. En 1960, il fut l'un des fondateurs de *Hara-Kiri* où il imagina *Le Petit Cirque*, dans lequel il mettait en scène un couple de forains et leur fils qui tirent leur roulotte dans un paysage étrange traité au lavis. Une bien belle histoire, un peu cruelle, dont le charme onirique ne s'épuise toujours pas malgré les multiples relectures. En 1965, Fred entra à *Pilote* pour proposer à René Goscinny son personnage de Philémon. Avec son pull à rayures, ses cheveux en bataille et cet air vaguement ahuri qui lui donnent l'allure d'être toujours en partance pour ailleurs, Philémon se promène sur les lettres de l'océan Atlantique dont chacune forme une île. Ce que se refuse à croire son papa, individu bien trop raisonnable et rationnel, mais ce que croit volontiers le lecteur, toujours prêt à suivre Fred sur les routes de son imagination jamais prise en défaut. Dans *Philémon*, Fred n'a cessé d'entraîner ce lecteur émerveillé au-delà de la réalité et de s'amuser à chambouler la traditionnelle planche de bande dessinée. *Simbabbad de Batbad* en offre un bel exemple, avec ses cases qui s'élancent sur la page comme un tapis volant ou se déploient tel un soufflet d'accordéon. Chacun des albums de Fred est une invitation au rêve, à la fantaisie et au voyage immobile. À ses débuts, *Philémon* déconcerta bon nombre de lecteurs de *Pilote* qui n'y comprenaient rien et se demandaient d'où sortait cet hurluberlu – ils parlaient de l'auteur, mais aussi de son personnage. Depuis, *Philémon* est toujours là, Fred aussi, et les lecteurs déroutés d'hier sont sans doute devenus ses plus farouches défenseurs... ■ **C. Q.**



Pirate de fortune

Isaac le pirate, Christophe Blain,
éd. Dargaud, 5 vol., 48 p., 10,40 €.

Issu comme Joann Sfar ou David B. du courant plutôt introspectif et expérimental de la « nouvelle bande dessinée », Christophe Blain a pourtant réussi avec son pirate à se réapproprier un des genres les plus traditionnels de la BD : l'aventure. Paru entre 2001 et 2005, *Isaac le pirate* est un délice de créativité et de fraîcheur, l'auteur ayant réussi l'amalgame parfait entre un type de narration très contemporain – dialogues et textes très parlés, échevelés, voire anachroniques – et les exigences d'un genre gourmand de péripéties et de rebondissements. Au XVIIIe siècle, Isaac Sofer, peintre sans le sou se retrouve un peu par hasard embarqué sur le navire d'un pirate bien décidé à découvrir le pôle Sud et à prouver son exploit grâce aux dessins d'Isaac. Mais très vite, le peintre en a assez d'écumer les océans et s'ennuie. Quand il retrouve la terre ferme, il vit de rapines diverses et variées avec son ami, Jacques, lui aussi ancien pirate. Bientôt – et c'est le sujet du dernier volume –, Paris, tel un puissant aimant, les rappelle à la vraie vie et surtout à l'amour. Car Jacques est fou d'une belle aristocrate avec qui il révise chaque soir le *Kama Sutra* tandis qu'Isaac s'amourache de la sœur d'Alice, la fiancée qu'il avait abandonnée pour partir à l'aventure. L'ensemble du récit est ainsi mené au gré du hasard et des désirs les plus immédiats des personnages. Une liberté que l'on retrouve dans son graphisme. Délaissant le style académique, réaliste ou néo-réaliste et les canons du « beau dessin », Christophe Blain privilégie un trait instinctif, rude et simple mais très expressif et une palette de couleurs sourdes qui ajoutent encore à l'atmosphère mystérieuse de l'univers d'*Isaac le pirate.* ■ **V. F.**

La marque du démon

Le Scorpion, Desberg et Marini,
éd. Dargaud, 8 vol., 48 p., 10,40 €.

Le dessinateur italien Enrico Marini a plus d'une plume dans son carton à esquisses. Après *Rapaces* avec Dufaux, il nous en met plein les pupilles avec *Le Scorpion*, cet homme sans nom venu au monde avec, pour signe distinctif, un tatouage du redoutable arthropode sur l'épaule. Scénarisé par Desberg, avec qui Marini avait déjà signé *L'Étoile du désert*, *Le Scorpion* déroule, grâce à un trait de crayon somptueux et des décors dignes de toiles classiques, une histoire de malédiction et de vengeance dans la Rome du XVIIIe siècle où le héros, aventurier voleur de saintes reliques, est confronté à la vindicte d'un cardinal sanglant et au sulfureux secret de sa naissance. Ajoutez à cela une gitane experte dans l'art des poisons et un Saint-Père progressiste rêvant de liberté pour le peuple et vous tenez là une des meilleures BD d'aventures. ■ **Myriam Perfeti**

Le nouveau Spirou

Les Épatantes Aventures de Jules, Émile Bravo,
éd. Dargaud, 56 p., 9,25 € à 10,40 €.

Jules ? Les ados l'adorent, leurs parents aussi ! Il y a de quoi : ce gamin ressemble au grand frère qu'on aurait aimé avoir et au fiston idéal. Émile Bravo aborde des sujets très sérieux comme le clonage, la paternité ou la mort sans jamais être ennuyeux ni donneur de leçons. Dans les aventures de Jules, il répond aux questions qu'il se posait enfant avec humour, tendresse et fantaisie. Le tout servi par un dessin d'une grande fraîcheur et des dialogues impeccables. Une authentique BD « tout public ». ■ **C. Q.**

Nouveau western

Lincoln, Olivier, Jérôme et Anne-Claire Jouvray, éd. Paquet, 6 vol., 48 p., 11 €.

La création en famille a parfois du bon. En faisant appel à son frère, le scénariste Olivier Jouvray, et à son épouse, la coloriste Anne-Claire Jouvray, le dessinateur Jérôme Jouvray, dont le trait se fait ici faussement naïf, a donné naissance au western le plus drôle et le plus décalé de ces dernières années. Né dans un bled du Far West, Lincoln, rejeton d'un alcoolique et d'une prostituée, est un jeune cow-boy. Exclu de son village, il sillonne l'Amérique, insultant et pillant ses prochains jusqu'à sa rencontre avec Dieu... ■ V. F.

Drôle d'oiseau

Les 7 Vies de l'Épervier, Cothias et Juillard, éd. Glénat, 48 p., 9,40 € à 13 €.

Dans les années 1980, la bande dessinée historique connaissait son heure de gloire, et ces *7 Vies de l'Épervier* sont l'une de ses plus belles réussites. Située à l'époque du roi Henri IV, la série raconte les aventures de la dynastie de Troïl que les auteurs mettront à nouveau en scène dans la saga *Plume aux vents*. Un classique de la BD historique, servi à merveille par une imagination et un trait d'une rare élégance. ■ C. Q.

Sauveur des âmes en peine

Le Marquis d'Anaon, Vehlmann et Bonhomme, éd. Dargaud, 5 vol., 52 p., 13,50 €.

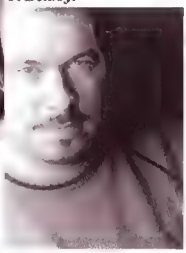
Au XVIIIe siècle, Jean-Baptiste Poulain s'embarque pour une île bretonne où il a été engagé comme précepteur. Il découvre alors que les habitants sont terrorisés par une étrange série de meurtres. Par hasard, il va mener l'enquête et résoudre le mystère. Depuis, surnommé « marquis d'Anaon » ou « marquis des âmes en peine », Jean-Baptiste s'emploie à faire triompher la raison contre l'obscurantisme. Dialogues ciselés, intrigues haletantes et audace de composition : tout pour devenir une référence. ■ V. F.

Le faux sage

Freddy Lombard, Yves Chaland, éd. Les Humanoïdes associés, l'intégrale (2 vol.), 136 p., 24,95 €.

Yves Chaland était à la fois le plus respectueux et le plus iconoclaste des auteurs de bande dessinée. Le plus respectueux car personne n'avait aussi bien que lui, dessinateur virtuose au trait étourdissant d'élégance et de facilité, assimilé les leçons des grands maîtres de la BD franco-belge, de Jijé à Franquin ou Maurice Tillieux. Mais aussi le plus iconoclaste, car il prenait un malin plaisir à dynamiter la bonne conscience un brin boy-scout des « belgeries » qui avaient fait la bonne fortune des illustrés de l'après-guerre. Les personnages de Chaland n'étaient pas toujours très recommandables, et c'est sans doute ce qui faisait leur charme. Bob Fish, détective privé qui n'avait rien à voir avec un Gil Jourdan, savait se montrer violent, cupide et même raciste, comme si tout le non-dit de certaines séries des années 1950 remontait tout d'un coup à la surface. Albert Memory, dit le Jeune Albert, était un morveux d'une méchanceté réjouissante, sorte de double inversé des héros pour enfants traditionnels, aux antipodes des Quick et Flupke d'Hergé et de leur chahut bon enfant. Pour découvrir Chaland, on peut lire et relire les aventures de Freddy Lombard et de ses amis, trio de héros ou d'antihéros mis en scène dans des albums comme *Le Testament de Godefroid de Bouillon* ou *La Comète de Carthage*. Disponibles dans une superbe édition intégrale, ces récits devenus à leur tour des classiques, tout comme sa version de *Spirou et Fantasio*, font de Chaland le plus « belge » des dessinateurs français. ■ C. Q.

P. Delaby.



J. Dufaux.

C. LAMBERMONT/DARGAUD

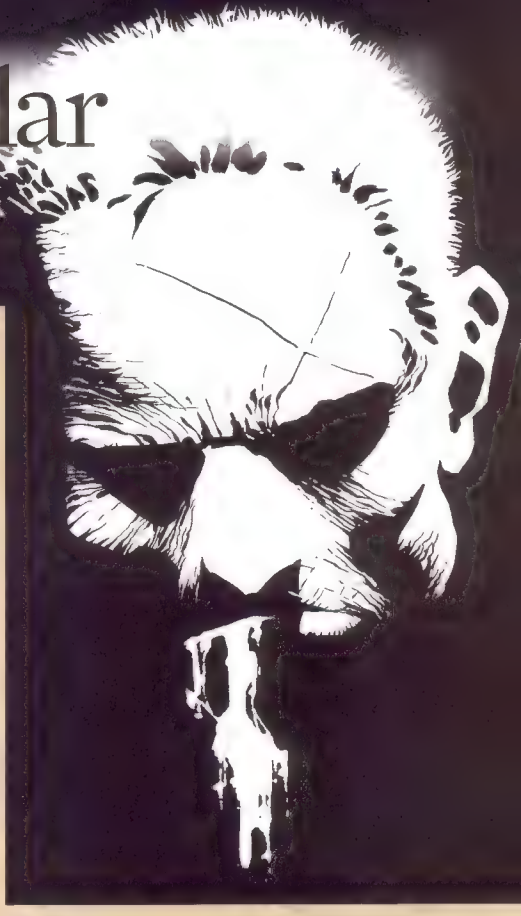
Maximum péplum

Murena, Philippe Delaby et Jean Dufaux, éd. Dargaud, 7 vol., 52 p., 11,50 €.

Rome, 54 après Jésus-Christ. L'empereur Claude affirme son pouvoir sur la Ville éternelle. Décidé à répudier sa seconde femme, Agrippine, il va devoir compter avec l'ambition dévorante de celle-ci, déterminée à voir son fils Néron monter sur le trône. Mais il mourra bientôt sous ses coups avant qu'une terrible guerre oppose Agrippine à Néron... Mêlant les figures historiques et les personnages de fiction, cette saga, servie par un dessin d'un réalisme puissant et des couleurs qui lui donnent toute sa force tragique, entremêle aventure et histoire dans la grande tradition des péplums. Le scénario de Dufaux s'appuie sur un travail de recherche approfondi qui apporte une véritable dimension pédagogique sans jamais négliger le suspense. Car *Murena*, saluée par les spécialistes de l'Antiquité pour sa rigueur documentaire et sa crédibilité, demeure avant tout une saga d'aventures réussie, capable de séduire l'honnête homme amateur d'histoire de Rome tout comme le pur amateur de bande dessinée. Et, pour preuve de sa légitimité, *Murena* vient d'être traduit en latin par deux éminents historiens... ■ Sarah Kallmann

© DUFAUX, DELABY/DARGAUD POING. DÉTAIL EXTRAIT DE LA COUV. DU VOL 4

Polar



Infiniment noir

Sin City, Frank Miller,
7 vol., éd. Rackham, de 128 p. à 320 p., de 15 € à 23,50 €.

C'est une ville sale, moite, brûlante et impitoyable, peuplée d'êtres humains qui ne le sont plus tout à fait. La légende veut même que cette cité imaginaire ait été créée par quelques entrepreneurs qui y ont fait venir les plus belles prostituées du monde afin d'en faire une sorte de Las Vegas du sexe. Avec *Sin City,* Frank Miller faisait définitivement basculer le monde des *comics* du côté sombre. Ici, plus de héros aux superpouvoirs ni de missions pour sauver le monde. Mais des antihéros aux vies démolies et des histoires d'honneur perdu ou de vengeance. Avant de plonger dans la ville du péché, Miller a longtemps tâté du héros classique tout en muscles et combinaison moulante. Comme beaucoup d'auteurs américains débutants, il fait ses premières armes, au début des années 1980, dans les usines à superhéros que sont les studios de Marvel et de DC Comics. Il s'affûte sur Daredevil, l'aveugle au sixième sens digne d'un radar créé par Stan Lee. Mais son goût de l'obscur va rapidement s'éveiller et, quand le dessinateur et scénariste se colle à Batman, c'est pour en proposer une version sacrément iconoclaste. En 1986, il signe *The Dark Knight Returns,* qui met en scène un Batman vieillissant et bourré de doutes. En 1991, il entreprend *Sin City,* un *comics* dont le personnage central est une ville plus ténébreuse que les abîmes qui, au fil des pages, émerge dans un noir et blanc totalement spectaculaire. Inversant l'usage traditionnel, Miller trace sur fond noir des lignes blanches qui définissent les contours, soulignent les détails et zèbrent les surfaces. D'où de sublimes contrastes et un saisissant effet de clair-obscur pour des planches qui ressemblent à un théâtre d'ombres. Parti pris que le dessinateur ponctue parfois d'éclats rouges, jaunes ou bleus pour mettre en valeur les éléments clés d'une histoire. Car *Sin City,* c'est aussi une histoire, ou plutôt des histoires bâties autour de personnages aussi répugnants qu'attachants, comme Marv' le looser au physique de brute et à la gueule cassée, Dwight, le tombeur obsessionnel, ou Hartigan, le flic paumé. Et puis, il y a les femmes. Belles, fortes et menaçantes. On est loin ici des donzelles s'accrochant, tremblantes, au bras de Superman, après avoir été sauvées d'un danger. Dans *Sin City,* les femmes sont le danger imminent, et aucun homme ne s'aviserait de les réduire à des objets sexuels, si peu vêtues soient-elles. Et c'est particulièrement vrai pour celles qui tiennent la vieille ville, comme Miho ou Gail, créatures de rêve et tueuses implacables. Prenez Marv', le héros du premier volume de la série. C'est un sauvage et un macho qui ne pense pourtant qu'à venger Goldie, une blonde incendiaire qui, avant d'être assassinée, a offert au looser « la nuit de sa vie ». Quant à Hartigan, il veille de près sur Nancy, la sculpturale danseuse vedette du Kadie's, une des boîtes de la ville. Des personnages dont les destins se croisent au fil d'un scénario remarquablement écrit, dans une langue parlée mais toujours juste, et qui, surtout, parvient à mêler action et profondeur psychologique. Avec cette série, Frank Miller opère aussi la bascule entre *comics* et roman graphique avec une narration qui s'inscrit dans la longueur, mais aussi dans la simultanéité : Il n'est pas rare en effet que plusieurs histoires de *Sin City* se déroulent de manière concomitante. On retrouve donc souvent les mêmes scènes, personnages ou actions vus sous des angles différents en fonction du narrateur de chaque récit. Des points d'intersection qui rendent le scénario encore plus excitant. Entre corruption, meurtres et amours contrariées, *Sin City,* qui, en 2005, a fait l'objet d'une adaptation cinématographique de Frank Miller et de Robert Rodriguez, est un polar où la violence le dispute à l'érotisme le plus troublant, avec la sensation constante d'être toujours au bord du gouffre et de marcher du côté sauvage de la vie.

Virginie François

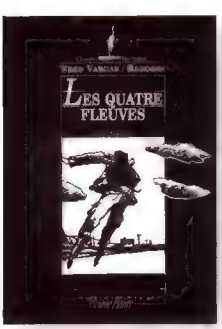
FRANK MILLER RACKHAM - PLANCHE EXTRAITE DU 4e VOL. DE L'ENFER EST SAUVÉ.

Duel au barreau

L'Ordre de Cicéron,
Paul Gillon et Richard Malka,
éd. Glénat, 3 vol., 48 p., 13 €.

2002. Le bureau new-yorkais Steiner tente ardemment de racheter le cabinet français Veyrac-Richemont. Mais, en réalité, le conflit qui oppose ces deux familles remonte à 1938, quand deux jeunes avocats se sont affrontés lors d'un procès qui déterminera leurs perspectives de carrière. Malgré ses 83 ans, Paul Gillon surprend encore. Son style classique et réaliste illustre parfaitement le récit, rythmé par les scènes d'audience. Quant à l'avocat et scénariste Richard Malka, il nous offre ici une passionnante saga familiale. ■ SARAH KALLMANN

T'EN AS PAS PLEIN LE DOS, DES FOIS, DE RAMASSER DES CAPSULES ?
C'EST POUR MON PÈRE, JE TE DIS, QU'EST-CE QUE TU ÉCOUTAIS ? ÇA FAIT UNE HEURE QUE JE T'ATTENDS.
T'ES PAS SON ESCLAVE, À TON VIEUX.
T'EN AS PAS PLEIN LE DOS, DES FOIS ? TU SAIS DE QUOI T'AS L'AIR ?
L'AIR QUE J'AI, J'EN AI RIEN À FOUTRE.
JE VAIS TE DIRE UN TRUC GRÉGOIRE, QUE T'AS PEUT-ÊTRE PAS PENSÉ. TON PÈRE OU PAS TON PÈRE, TU RAMASSES PAS LES CAPSULES QUAND ON A RENCARD. TU TE RETIENS.
T'AS HONTE ?



Confluence

Les Quatre Fleuves, Baudoin et Vargas,
éd. Viviane Hamy, 224 p., 24 €.

C'est un mariage d'amour. En associant leurs talents dans *Les Quatre Fleuves,* l'auteur de polars Fred Vargas et le dessinateur de BD Edmond Baudoin mêlent deux genres qui se sont souvent côtoyés sans jamais fusionner. On est loin ici des rencontres parfois artificielles entre stars du 9e art et romanciers à succès dont usent et abusent actuellement les éditeurs. Car Vargas et Baudoin ont tenté, dans l'histoire de Grégoire, un petit braqueur dont la route croise celle d'un tueur en série, de redéfinir les rapports entre la bande dessinée et la littérature. « Je ne voulais pas que *Les Quatre Fleuves* ressemblent à un collage texte-image, explique Fred Vargas. Toutes proportions gardées, je voyais notre collaboration à la manière d'un opéra. Le texte et l'image devaient être complètement mélangés. » Pour la romancière, il était donc hors de question de proposer à Edmond Baudoin d'illustrer un roman déjà paru : « J'ai écrit un scénario original de 130 pages en pensant constamment à l'histoire en images et en mouvement, et en gardant toujours à l'esprit que je ne pourrais jamais décrire certaines choses, comme par exemple le glissement d'une paire de rollers aussi bien que le pinceau de Baudoin. » Un travail à quatre mains qui s'est nourri des apports successifs de l'un et de l'autre. « Fred a d'abord écrit le texte. Elle a fait quelques changements après avoir vu mes dessins : des bouts de phrases en plus, en moins. Je lui envoyais des photocopies de mon travail, et elle me les retournait avec quelques corrections », ajoute Baudoin. Le résultat de cette expérience est tout simplement époustouflant : le scénario dense et haletant de Fred Vargas et le « dessin-écriture » de Baudoin se fondent à merveille dans une mise en scène originale qui démultiplie avec brio les possibilités littéraires et picturales des deux genres. Ni BD ni roman, mais plutôt « roman en BD », voilà comment Fred Vargas définit *Les Quatres Fleuves.* Pour Baudoin, il faut dépasser les clivages : « Une bande dessinée, c'est un livre, explique-t-il, que le roman soit illustré n'y change rien. Il est bon ou mauvais, c'est tout. » ■ V. F.

©VARGAS BAUDOIN VIVIANE HAMY

IL FAUDRAIT M'ASSOMMER À COUPS DE POÊLE AVANT QUE JE BOSSE SUR UN PERSONNAGE AUSSI COMMERCIAL.
JE VAIS ME GÊNER.
QU'EST-CE QUE T'AS DIT ?
J'AI DIT OK ON SORT ET JE TE BOTTE LE CUL.
SORTIR ? MIKE, JE PÈSE 35 KG DE PLUS QUE TOI.
T'AS TON COSTUME À LA NOIX, L'OUR À CUIRE ?
C'EST PAS LA VIANDE QUI COMPTE, LE GROS, C'EST LE MOUVEMENT !
JE VEUX !
ALLEZ, MIKEY, T'AS TROP PICOLÉ
METS TA TÊTE ET BATS-TOI, "SIÈCE DE GROS DÉBILE
BAR

Le diable n'est pas si mauvais

Hellboy, Mike Mignola,
9 vol., éd. Delcourt, de 47 p. à 176 p., de 9,95 € à 17,50 €.

A mi-chemin de la Chose, des Quatre Fantastiques, pour son aspect minéral, et du diable pour sa couleur rouge, sa queue acérée et ses cornes effilées, Hellboy compte parmi les superhéros contemporains qui égratignent le panthéon traditionnel. Né en 1994 de l'imagination de l'Américain Mike Mignola, il est laid et ne porte pas de cape. Juste une vieille veste militaire déchirée et une ceinture bourrée de flingues et de grenades. Et pour cause : Hellboy est né pendant la Seconde Guerre mondiale. Il a été arraché à l'enfer par une équipe d'officiers nazis, de voyants et autres savants fous travaillant pour Hitler aux dernières heures de son règne. La légende veut qu'en 1944 toutes les solutions aient été étudiées pour provoquer l'apocalypse et tenter de sauver un Reich qui n'allait plus tarder à s'effondrer. Par chance, à la suite d'une erreur d'incantation ou de téléportation, Hellboy atterrit entre les mains de scientifiques britanniques chargés de contrecarrer les plans de l'adversaire. Cinquante ans plus tard, Hellboy travaille comme détective pour les services secrets anglo-saxons qui enquêtent sur les phénomènes paranormaux. Il est épaulé par deux autres « aberrations de la nature », Liz, une femme aux pouvoirs pyrotechniques, et Abe, un homme-poisson. Comme beaucoup d'auteurs de sa génération, Mike Mignola a travaillé pour les studios de *comics*, avant d'en claquer la porte pour interpréter cet univers dans une création plus personnelle. Voilà donc un superhéros cabossé, connaissant mal les circonstances de sa naissance, et l'on retrouve dans le scénario, cosigné de John Byrne, l'obsession américaine pour la Seconde Guerre mondiale, qui transparaît aussi bien dans la BD populaire que dans l'*underground*. Car *Hellboy* commence comme une uchronie, qui laisse entrevoir les conséquences d'une victoire nazie, avant que l'équilibre et le cours normal de l'histoire ne soient de justesse rétablis. L'album est mis en images par le trait dur et anguleux de Mike Mignola et son talent pour le style clair-obscur, passé ici au pinceau de couleurs éclatantes. ■ **V. F.**

Tueur en puissance

Monster, Naoki Urasawa,
Kana, 18 vol., 208 p., 7,35 €.

Ceux qui croient encore que le manga est un genre à réserver aux ados boutonneux devraient dévorer cette série. L'histoire débute en 1986 à l'hôpital de Düsseldorf. Un jeune neurochirurgien japonais, Kenzô Tenma, y mène un beau début de carrière. Mais, un jour, il préfère remplir ses fonctions de médecin en soignant un enfant très mal en point au détriment du maire de la ville, lequel décède peu après. Pour cela, il est frappé d'ostracisme par ses collègues, et sa fiancée s'en débarrasse. Des années plus tard, il découvre que le garçon qu'il a sauvé est devenu tueur en série. Il décide alors de se lancer à sa poursuite. Entretemps, le mur de Berlin s'est écroulé. Très bien documenté, le mangaka dresse un portrait sans concession de l'Allemagne en voie de réunification, où les fantômes de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre froide rôdent encore. En jouant sans cesse sur les flash-backs, la multiplicité des points de vue et le découpage de l'action, Urasawa met les nerfs de son lecteur à rude épreuve et réussit un thriller machiavélique. ■ **J. S.**

C'est Jérôme

Jérôme K. Jérôme Bloche, Alain Dodier, Serge Le Tendre et Pierre Makyo,
éd. Dupuis, 21 vol., 50 p., 10,40 €.

C'est à n'y rien comprendre : comment la passion d'Alain Dodier pour Raymond Chandler l'a-t-il poussé à imaginer cet enquêteur, qui ressemble à Bogart comme une grenouille à un bénitier ? Pour les références vestimentaires, on cherchera plutôt du côté de Monsieur Hulot. D'autant plus que notre (anti) héros piste les criminels sur un Solex poitrinaire ! Et pourtant, on adore Jérôme K. Jérôme Bloche pour sa propension à fourrer son chapeau mou et ses lunettes rondes dans les histoires les plus tordues et les plus sordides. Mais surtout parce que, avec son air ahuri et sa vue basse, il a su dénouer les intrigues de 21 albums en vingt-quatre ans. Bien aidé en cela par sa petite amie, la charmante hôtesse de l'air Babette. Ah oui, c'est aussi pour Babette que les garçons aiment le cas Jérôme. ■ **J. S.**

Canard futé

Canardo, Sokal,
éd. Casterman, 18 vol., 46 p., 10, 40 €.

Depuis plus de trente ans que paraissent les aventures de Canardo, on pourrait être lassé par les enquêtes du célèbre canard-inspecteur, et ce d'autant plus que le genre de la BD animalière s'est beaucoup banalisé. Mais Sokal n'a pas son pareil pour relancer l'intérêt de sa série en s'attaquant à des sujets inattendus comme le cyclisme, la bande dessinée ou la pornographie. C'est aussi un plaisir de retrouver son trait rond, expressif et virtuose, qui en fait un des héritiers incontestés de la BD franco-belge traditionnelle. ■ **V. F.**

Le bagou du détective

Le Choucas, Lax,
éd. Dupuis, 48 p., 10,40 €.

Costume noir et chemise jaune : attention, voilà le Choucas ! Derrière ce nom d'oiseau se cache un grand échalas exerçant le beau métier de détective privé. Un de plus dans une famille de papier déjà bien élargie ? Oui, mais pas n'importe lequel. Car ce Choucas offre un profil original : ancien ouvrier d'usine sacrifié sur l'autel de la rentabilité à l'aube de la cinquantaine, il décide de changer de vie et de se reconvertir en « privé ». Muni de la collection complète des polars de la Série Noire en guise de viatique, il va croiser de drôles d'oiseaux et risquer de laisser quelques plumes en route. Mais sa conscience humaniste et sa bonne humeur vont lui permettre de s'en sortir sans trop de difficultés, pour le plus grand bonheur du lecteur séduit par cet homme qui pourrait être son voisin d'en face. Avec le Choucas, Lax donne vie à un personnage attachant, bon vivant et engagé qui ne supporte pas l'injustice ni la morale économico-financière de son époque. Une sorte de Poulpe en version BD. L'écriture se fait nerveuse, les références aux classiques du polar abondent et les bonnes répliques claquent comme un dialogue d'Audiard revisité par les écrivains de la « Noire ». Les planches de Lax sont truffées d'astuces graphiques tandis que son trait tremblé, associé à ses cadrages à hauteur des « vraies gens », renforce le réalisme et la crédibilité de cette série au ton littéraire, aux phrases très travaillées et aux dialogues savoureux. On peut découvrir *Le Choucas* dans sa version couleur, avec sa bichromie qui évoque la Série Noire de Gallimard, mais mieux vaut s'attaquer à l'intégrale en noir et blanc. Histoire de mieux coller à l'ambiance de Lax. Et, depuis *Brouillard au pont de Tolbiac* de Léo Malet adapté par Tardi, personne n'avait aussi bien dessiné la rue Watt... ■

CHRISTOPHE QUILLIEN

Un homme en or

Largo Winch, Philippe Francq et Jean Van Hamme,
éd. Dupuis, 48 p., 10,40 €.

En ces temps de finance triomphante, de frénésie boursière et d'actionnaires suceurs de sang, *Largo Winch* tombe à pic. Avec sa belle gueule, son sourire enjôleur et sa décontraction érigée en art de vivre, il nous ferait presque oublier les affres du CAC 40, nos angoisses de mondialisation et la grande fatigue du capitalisme. *Largo Winch* campe un milliardaire, ce qui est assez gonflé pour un héros de BD et pour un héros tout court. Mais, attention ! il n'a rien à voir avec le patron voyou prêt à tout pour faire du cash sur le dos de ses malheureux salariés. Non, Largo, c'est plutôt le type altruiste et sympathique, tombé dans le coffre-fort comme Obélix a chu un jour dans le chaudron de potion magique : sans le faire exprès, juste en héritant de la fortune de son père adoptif, patron d'un conglomérat de grandes entreprises. Au départ, Largo Winch était un héros de romans écrits par Jean Van Hamme. Les livres se vendaient tranquillement, mais sans permettre à leur auteur de vivre de sa plume. Devenu scénariste de BD, il s'est dit qu'une adaptation de ses œuvres pourrait être « la » bonne idée. Jackpot : Largo Winch s'est mué en un héros de saga à succès, au même titre que *XIII* et *Thorgal*, les deux autres séries phares de Van Hamme. On pourra ne pas se montrer emballé par le graphisme de Philippe Francq, mais il a le mérite de l'efficacité et sert parfaitement les scénarios de Van Hamme, qui se déroulent dans l'univers faussement policé des conseils d'administration et des multinationales. Aujourd'hui, le scénariste a laissé tomber *XIII* et *Thorgal* pour se concentrer sur le seul *Largo*. Il continue de mettre en pratique son sens de l'intrigue et son goût de l'action bien ficelée. Les lecteurs adorent, les lectrices aussi – ce qui n'avait rien d'évident au départ compte tenu de la retenue féminine à l'égard de cette catégorie de bande dessinée d'aventures. Mais Largo a tout pour lui : il est beau, riche, altruiste. Que voulez-vous, amis lecteurs, la vie est injuste... ■

C. Q.

FRANCQ-VAN HAMME/DUPUIS

NOUS AVONS CHERCHÉ DANS LE BOTTIN ET DÉCOUVERT QUE VOUS PORTIEZ LES MÊMES NOM ET PRÉNOM QUE NOTRE PERSONNAGE. CURIEUX... NON ?
BZZZ...

Un privé à Babylone

Alack Sinner, Muñoz et Sampayo,
éd. Casterman, édition intégrale (2 vol.), 390 p., 20 €.

Alack Sinner est un « privé », mais pas n'importe lequel. Alack est un ancien flic new-yorkais qui a préféré démissionner, dégoûté par les méthodes employées par ses ex-collègues. Depuis, il traîne sa carcasse désabusée dans une ville en noir et blanc où la pourriture des âmes semble tout envahir. C'est un fils d'exilés : ses deux créateurs, José Muñoz et Carlos Sampayo, ont fui l'Argentine et ses coups d'État pour s'installer en Europe, où ils se sont rencontrés dans les années 1970. Révélé aux lecteurs français dans les pages de *Charlie Mensuel* en 1975, *Alack Sinner* est une bande dessinée politique comme on n'en lit plus guère aujourd'hui. Le tandem avait pour ambition, en créant ce personnage qu'ils imaginaient comme une sorte de Don Quichotte moderne et solitaire en quête de vérité, de faire entrer la réalité extérieure dans leurs histoires. Ils pensaient peut-être que la bande dessinée, tout comme la politique, pouvait changer le monde. Ils ont sans doute changé d'avis, et Alack Sinner aussi. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas se plonger dans cet univers sombre dont le dessin aux accents expressionnistes frôle par instants l'abstraction et aura influencé toute une génération de dessinateurs. Il y a du romantisme dans les histoires d'Alack Sinner, et aussi une fascination pour New York, une ville que que les deux auteurs ne connaissaient qu'en imagination et n'avaient vue qu'au cinéma. Mais ils ont su recréer l'ambiance déliquescente et vaguement déprimante qui était celle de la Grosse Pomme dans les *seventies*. Alack Sinner a vieilli avec ses auteurs et avec ses lecteurs, ce qui le rend encore plus attachant et encore plus proche de nous. Face au pourrissement de la ville et des hommes, il oppose son sens de l'amitié et sa générosité. Alack Sinner a franchi le cap de la cinquantaine, laissant quelques illusions en route. Mais il reste un type bien qui ressemble à ses auteurs et que l'on a envie de connaître pour de vrai à force de lire ses aventures de papier... **C. Q.**

MUÑOZ &AMPAYO CASTERMAN

Mystères des loges

Le Triangle secret, Didier Convard et collectif de dessinateurs, **éd. Glénat, 7 vol., 48 p., 13 €.**

D'ordinaire suiviste sur les thématiques littéraires, la bande dessinée a, pour une fois, fait exception avec *Le Triangle secret*, dont le premier tome est paru en 2000, soit quatre ans avant le *Da Vinci Code*, anticipant la vague du polar ésotérique qui allait s'emparer de l'Hexagone après le best-seller de Dan Brown. Déclinée en sept volumes, cette série, imaginée par Didier Convard, met en scène deux amis initiés à la franc-maçonnerie dans la loge Éliah. Tous deux chercheurs, ils travaillent à l'élucidation des manuscrits de la mer Morte, en restaurant un parchemin sur les origines du christianisme. Mais Francis disparaît après avoir laissé à son ami un étrange message. Didier part alors à sa recherche, aidé par Martin, un des plus anciens frères de la loge qui lui remet un document : *Le Testament du fou*, un manuscrit qui reprend le cinquième Évangile, jamais reconnu par l'Église. S'ensuit une quête à travers deux mille ans d'histoire. Comme chez Dan Brown, aucun ingrédient ne manque à ce suspense qui opère de nombreux sauts dans le temps. C'est d'ailleurs en partie pour cette raison, mais aussi pour accélérer le rythme de parution des épisodes, que Didier Convard a fait le choix d'un dessinateur différent – Christian Gine, André Juillard ou Éric Stalner, entre autres – pour chaque période abordée, de l'ère du Christ à la période contemporaine. **S. K.**

Édith piaffe

Agence Hardy, Pierre Christin et Annie Goetzinger,
éd. Dargaud, 6 vol., 48 p., 10,40 €.

Paris, années 1950. Édith est une détective privée, aussi futée que bien carrossée. Souvent accompagnée de son assistant Victor, elle mène l'enquête avec autant de soin qu'elle choisit ses tenues ou sa coiffure, c'est-à-dire en ne négligeant aucun détail. Qu'elle soit contactée par un riche industriel pour retrouver un employé disparu ou qu'elle déjoue un complot visant à éliminer le général de Gaulle, Édith se révèle fine limière. De savoureuses enquêtes à l'atmosphère délicieusement nostalgique, illustrées par un graphique néoclassique très maîtrisé. **V. F.**

Faune interlope

Blacksad, Juanjo Guarnido et Juan Díaz Canales,
éd. Dargaud, 3 vol., 56 p., 13,50 €.

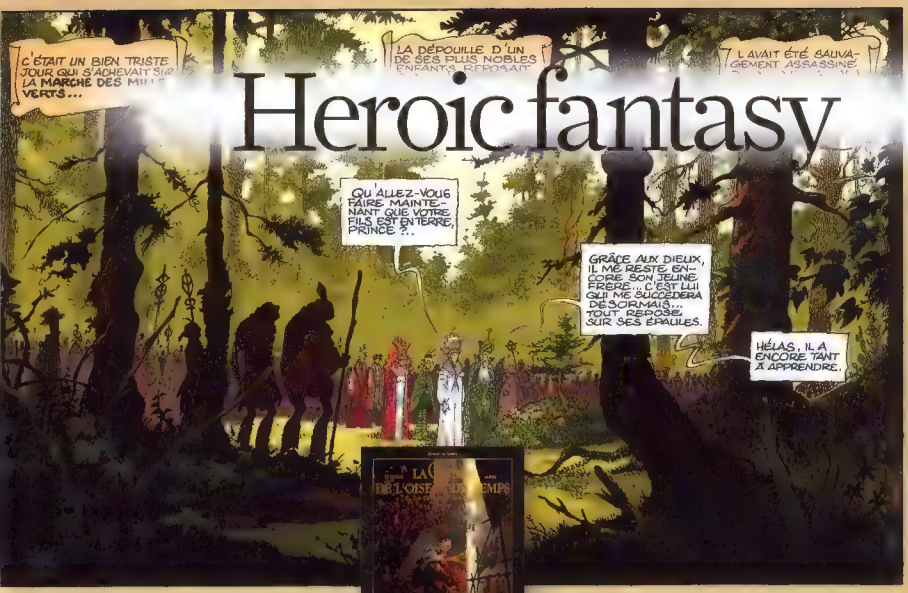
Avec le premier tome de *Blacksad*, paru en 2000, les Espagnols Diaz Canales et Guarnido signaient un polar qui renouvelait le genre de la BD animalière. Animateur aux studios Disney, Guarnido a usé de la perfection graphique acquise au sein de la firme d'animation pour créer un chat détective sexy et ombrageux, enquêtant sur des affaires mafieuses ou politiques. Histoire et dialogues emmènent le lecteur dans les bas-fonds des villes américaines. Ambiances film noir garanties. **V. F.**

Rédemption

Kabuki, David Mack,
éd. Marvel, 9 vol., 50 p., 10 €.

Avec la série *Kabuki*, David Mack tente de faire coïncider le fond et la forme. Son style graphique évolue ainsi en fonction de l'état psychologique de son personnage principal, l'agent secret japonaise Kabuki. Il alterne donc collages, calligraphie, scans de manga, aquarelle, peinture à l'huile, croquis et même origami. Au fil de son récit, on suit la lente reconstruction de l'ex-tueuse qui doit se recomposer une personnalité et réapprendre le goût de vivre. Rarement exploration psychologique a été si belle à voir ! **J. S.**

Heroic fantasy


C'ÉTAIT UN BIEN TRISTE JOUR QUI S'ACHEVAIT SUR LA MARCHE DES MI... VERTS...
LA DÉPOUILLE D'UN DE SES PLUS NOBLES ENFANTS DÉPOSAIT
L'AVAIT ÉTÉ SAUVAGEMENT ASSASSINÉ
QU'ALLEZ-VOUS FAIRE MAINTENANT QUE VOTRE FILS EST ENTERRÉ, PRINCE ?..
GRÂCE AUX DIEUX, IL ME RESTE ENCORE SON JEUNE FRÈRE... C'EST LUI QUI ME SUCCÉDERA DÉSORMAIS... TOUT REPOSE SUR SES ÉPAULES.
HÉLAS, IL A ENCORE TANT À APPRENDRE.

Royaume de l'imaginaire

La Quête de l'oiseau du temps,
Loisel et Le Tendre, **éd. Dargaud, 4 vol., de 40 p. à 64 p., 13,50 €.**

Cette série porte bien son titre. Car *La Quête de l'oiseau du temps* aura d'abord été une quête pour ses auteurs, qui ont mis plus de dix ans à lui trouver un éditeur. L'univers et les personnages existaient en effet depuis 1973. Une première version de *La Quête* avait même été publiée en noir et blanc en 1975 dans la revue *Imagine*. En 1980, le scénariste Serge Le Tendre et le dessinateur Régis Loisel reprennent le récit avec l'idée d'en faire un cycle en quatre albums. Mais, même remanié, le projet est rejeté par tous les éditeurs. C'est que l'époque est encore à la science-fiction, aux histoires urbaines et aux planches expérimentales à la façon du magazine *Métal hurlant*, mais pas aux aventures médiévales et au dessin classique. Ce qui n'empêche pas les auteurs d'y croire. En 1982, *La Quête* est enfin éditée dans *Charlie mensuel*, puis reprise en album chez Dargaud en 1983, à la faveur d'une lassitude de l'*underground*. Avec *La Quête*, Le Tendre et Loisel remettent au goût du jour une certaine forme de tradition narrative – une histoire, avec un début, un milieu et une fin – et avec un univers graphique lisible et cohérent là où les années 1970 privilégiaient des récits plutôt ésotériques et une approche picturale conceptuelle. Ce qui ne signifie pas que les auteurs n'ont pas apporté un renouveau au genre éprouvé de l'aventure. *La Quête* est, en effet, la BD qui popularise en France l'*heroic fantasy*, un genre littéraire mêlant médiéval et fantastique. Très en vogue dans les années 1960 dans les pays anglo-saxons avec, entre autres, *Le Seigneur des anneaux*, l'*heroic fantasy* repose sur des codes précis : un groupe d'aventuriers mène une quête afin de rétablir l'équilibre d'un univers menacé. Mais, là où le genre met souvent en scène des héros jeunes et forts, Loisel et Le Tendre jouent avec les codes et préfèrent miser sur les faiblesses de leurs personnages. Ainsi, le chevalier Bragon est vieux, l'inconnu masqué maigre et peureux, tandis que Pelisse est une femme inconstante et capricieuse. Même chose pour les dialogues. *La Quête de l'oiseau du temps* mise sur l'humour et le décalage, loin de la grandiloquence qui émaille les textes du genre. Seule la trame est conforme aux règles de l'*heroic fantasy*, puisque les trois aventuriers doivent retrouver l'oiseau du temps pour empêcher le retour d'un dieu maléfique. Côté dessin, le virtuose Régis Loisel revendique un certain artisanat de la BD, rempart contre la démarche des dessinateurs des années 1970 – Mœbius, Druillet, Caza – qui était proche, dans l'ambition et dans le geste, de celle des peintres. Pour autant, il ne s'agit pas d'un retour au classicisme pur. Ainsi, Loisel mêle les savoir-faire graphiques européens et américains ; avec son trait rond et dynamique, il rappelle à la fois *Astérix* et les dessins animés Disney, surtout concernant la mise en couleur. Délaissant les tons criards caractéristiques de la BD d'aventures franco-belge, Loisel réalise à la gouache des dégradés subtils et lumineux. De même, il imagine une mise en pages audacieuse qui contredit parfois les canons hérités d'Hergé, selon lesquels les attitudes ou les déplacements des personnages doivent suivre le sens de lecture. Dans *La Quête*, le regard ne se porte pas sur les extrémités des planches mais plutôt en leur centre, surtout que Loisel y condense l'action en de grandes bandes horizontales qui donnent un peu plus d'intensité encore aux scènes clés. Mais *La Quête*, qui se poursuit aujourd'hui sous forme d'un *prequel*, (*Avant la quête*), c'est surtout un final grandiose – que l'on ne révélera pas ici – qui oblige à regarder autrement les histoires en apparence épiques et merveilleuses.

Virginie François

LE TENDE LOISEL DARGAUD.

TAWNUS VELUS SANS CERVELLE NI JUGEMENT, DONT LA FORCE LOCALEMENT ÉTAIT DRESSÉE À TUER...
LE GRAND POUVOIR DU CHNINKEL
ROSINSKI
VAN HAMME

Froideval et Pontet.

Sur la planète Daar

Le Grand Pouvoir du Chninkel, Rosinski et Van Hamme, **éd. Casterman, 166 p.,14 €.**

Scénariste prolifique, Jean Van Hamme a connu la gloire grâce à des séries comme *XIII*, *Largo Winch*, *Les Maîtres de l'Orge* ou *Thorgal*, qui ont su séduire un large lectorat, captivé par l'art du rebondissement, la maîtrise de la narration et la capacité à camper des archétypes. Mais on lui doit aussi quelques histoires plus personnelles, à l'image de *SOS bonheur* ou de ce *Grand Pouvoir du Chninkel*, dans lesquelles il s'est risqué hors des sentiers battus de la saga à succès. Publié en 1986 dans *(À Suivre)* – où l'on n'imagine pas forcément la signature de Van Hamme –, le *Chninkel* est une longue épopée en noir et blanc qui raconte la destinée de J'On, malheureuse créature vouée à l'insignifiance avec son regard perdu et ses oreilles décollées. Esclave parmi les esclaves, faible parmi les faibles, J'On survit misérablement sur la planète Daar en proie à une guerre éternelle, quand il entend un jour une voix venue de nulle part lui confier une mission : désormais, il détiendra le Grand Pouvoir et sera chargé de ramener la paix sur Daar... Le *Chninkel* puise son inspiration du côté de Tolkien et de son *Bilbo le Hobbit*, et de *2001 : l'Odyssée de l'espace*, le film de Kubrick, avec ce monolithe noir qui dresse sa masse sombre au-dessus du corps chétif de J'On.

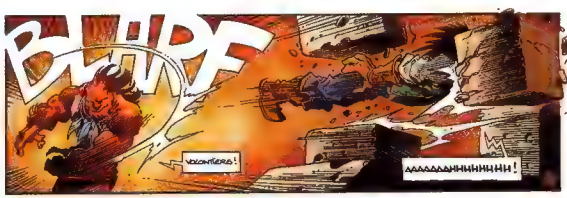
Saga philosophique, œuvre métaphysique, histoire d'aventure fantastique, ou encore récit initiatique : *Le Grand Pouvoir du Chninkel* est tout cela à la fois, traversé par cette figure admirable du petit J'On qui s'impose comme un personnage inoubliable. Et puis, il y a ce dessin merveilleux de Rosinski... Il importe de lire le *Chninkel* dans sa version d'origine en noir et blanc, et non dans sa réédition en couleurs, si l'on veut en apprécier pleinement la force de persuasion, la capacité d'enchantement et la puissance du trait. Tant il est vrai que ce dessinateur qui donne vie au scénario de Van Hamme inscrit ce *Chninkel* parmi les grands classiques de la BD contemporaine. ■ **CHRISTOPHE QUILLIEN**

© RITA SCAGLIA 2009 DARGAUD

Troll d'histoires

Lanfeust de Troy, Arleston et Tarquin, **éd. Soleil, 8 vwol., 54 p., 12,90 €.**

Ce Lanfeust, sacré gaillard ! D'un seul coup d'œil, il est capable de faire fondre le métal. Mais ce joyeux compagnon qui n'hésite pas à tailler en pièces un dragon mal embouché perd illico de sa superbe devant les filles... Car même dans le petit monde de Troy, où chacun possède un pouvoir extraordinaire, la perfection n'existe pas. Lanfeust s'est imposé comme l'une des figures majeures de l'*heroic fantasy* version BD. Un genre qui explosa dans les années 1980 avant d'être exploité jusqu'à plus soif dans la décennie suivante par des éditeurs qui tiraient sur la corde aussi facilement que Conan dégainait son épée. D'où une multitude de sagas d'un intérêt inégal, parmi lesquelles *Lanfeust* se distingue justement par sa... fantaisie, grâce à l'imagination et à l'humour de son scénariste, l'infatigable Arleston, qui sut décliner cet univers à travers des séries parallèles comme *Trolls de Troy* ou *Gnomes de Troy*. Lisible par les amateurs mais aussi par tous ceux qui, *a priori*, restent imperméables à ses conventions et à ses clichés, Lanfeust, qui sort des ateliers toulonnais de Soleil Productions, prouve que la fantasy recèle plus de variété que certains tenants d'une BD trop « sérieuse » ne l'imaginent. ■ **C. Q.**



CASE TIRÉE DE LANFEUST ODYSSEY.

Sombre épopée

Les Chroniques de la lune noire, Froideval Ledroit et Pontet, **éd. Dargaud, 14 vol., 48 p., 13,50 €.**

Paru en 1989, le premier volume des *Chroniques de la lune noire* allait ouvrir la voie à la déferlante de l'*heroic fantasy*. Mais, contrairement à *La Quête de l'oiseau du temps* ou à *Lanfeust*, cette série applique à la lettre les codes du genre, et en particulier ceux des jeux de rôles inspirés par Tolkien, dont le célébrissime Donjons et dragons. Ici, il est question d'un duel ancestral entre Wismerhill, héros protégé des vents, et son ennemi Hagendorf, sur fond de prophétie. Un récit qui plonge dans l'épopée lyrique, illustré par un dessin spectaculaire. ■ **V. F**

Héroïne sans visage

Marlysa, Danard et Gaudin, **éd. Soleil, 9 vol., 48 p., 12,90 €.**

Malgré ses formes de pin-up largement dévoilées et mises en valeur par le trait rond de Danard, Marlysa, une des rares héroïnes féminines d'*heroic fantasy*, séduit parce qu'elle a quelque chose à cacher : son visage. Perpétuellement masqué, on devine qu'il recèle les stigmates de quelque monstruosité. Avec ses compagnons, Tatrin, Cilia et Ossian, Marlysa cherche tout au long de ces cinq premiers tomes de la série à percer le secret de son visage, avec, pour toile de fond, une paternité maudite. Si le mystère est désormais résolu, les aventures de la belle, toujours aussi bien troussées, se poursuivent aujourd'hui dans d'autres univers comme au service d'autres quêtes. ■ **V. F.**

SF Anticipation

DE SUICIDE-ALLÉE, C'EST LA CHUTE DIRECTE ET SANS ESCALE JUSQU'AU GRAND LAC D'ACIDE QUI DISSOUT TOUT.
LÀ L... UN SUICIDE
IL Y AVAIT LONGTEMPS !
42
KOSKOSH ! VA ME CHERCHER MON ARME... CETTE FOIS, IL MEN FAUT UN !
SORTEZ LES FUSILS !
Alexandro Jodorowsky.

Vertige graphique

L'Incal, Jodorowsky et Mœbius,
éd. Les Humanoïdes associés, 6 vol., 48 p., 12,90 €.

En 1976, le romancier, poète, essayiste et scénariste de bande dessinée d'origine chilienne Alexandro Jodorowsky et le dessinateur Jean Giraud (alias Mœbius) commencent à travailler d'arrache-pied sur un projet monumental : porter à l'écran le roman de Frank Herbert, *Dune*. Malgré ce travail acharné, leur projet tourne court. Le cinéaste américain David Lynch aura plus de chance qu'eux : sa version filmée de la sablonneuse aventure sort sur grand écran en 1984. Quatre ans plus tard, Jodorowsky, revigoré, se lance dans la réalisation de sa propre saga de science-fiction, sur papier cette fois-ci. Il rappelle Mœbius pour que celui-ci donne forme à son histoire. Assez vite, les premières planches de *L'Incal* paraissent dans le magazine de BD *Métal hurlant*. Le premier tome de la série, *L'Incal noir*, est publié en 1981. Le sixième et dernier, *La Cinquième Essence*, deuxième partie : *La Planète Difool*, voit le jour en 1988. Dans un futur éloigné, le « minable détective privé de classe R » (pour raté) John Difool reçoit l'Incal lumière des mains d'un extraterrestre mourant. L'impétrant se retrouve alors entraîné malgré lui dans une aventure qui le dépasse totalement. Jodorowsky trouve là une excellente idée : faire d'un total antihéros, qui incarne les pires défauts de l'homme, le sauveur de deux galaxies. Sous l'emprise de l'Incal, ce teigneux bête et méchant se métamorphose. Il était peureux, il acquiert un courage rare. Avide et gagné par des obsessions sexuelles, il s'éprend d'Animah, avec laquelle il a un fils. Même ses défauts physiques (son interminable nez et ses cheveux filasses) mutent, et JDF, comme l'appellent ses amis, a gagné un peu de charme. Mais ses anciennes tares n'ont pas entièrement disparu. Grâce à ce looser magnifique, la série ne sombre jamais dans l'épopée grandiloquente et ennuyeuse : à chaque fois, les actions héroïques sont désamorcées par la couardise, la fainéantise et le manque de personnalité de JDF. Avec lui, Jodorowsky a trouvé un moyen très efficace de ne jamais se prendre au sérieux. Ce qui ne l'empêche pas de peaufiner son scénario. Difool est certes un pauvre type, mais ses traits de caractère apparaissent très travaillés. La précision et la richesse de l'univers dans lequel il évolue, la diversité des personnages qu'il côtoie, l'ampleur de la quête qu'il doit accomplir et la cohérence de l'ensemble font de *L'Incal* une série monumentale. La modernité des thèmes abordés en impose également : pollution, criminalité, clonage, manipulation de masse et discrimination sociale dominent le scénario qui ne fait pas ses trente ans ! La caste des Aristos, caractérisés par leur auréole et leurs trafics en tout genre, pourra aisément évoquer les us et coutumes de dirigeants politiques actuels, toujours prompts à afficher des signes extérieurs de pouvoir. Avec *L'Incal*, le dessinateur Mœbius (qui s'est aussi fait appeler Gir et surtout connaître avec le célèbre cow-boy Blueberry) a ouvert des voies quasi inexplorées par la science-fiction. Même si les couleurs criardes des dessins accusent un coup de vieux, ses partis pris graphiques demeurent aussi audacieux qu'admirables. Le découpage de l'action et le cadrage de ses dessins apportent un fort dynamisme à l'histoire. Ses illustrations créent le mouvement, le donnent à voir. Cette série à peine terminée, Jodorowsky se replonge dans une suite qui raconte la jeunesse de Difool. Puisque Mœbius est pris par d'autres projets, c'est Zoran Janjetov qui dessine *Avant l'Incal* (1988), dont le sixième tome s'achève sur la première case de *L'Incal noir*. En 1992, avec Juan Gimenez au dessin, le scénariste imagine une nouvelle série centrée sur un des personnages secondaires de *L'Incal*, *La Caste des Méta-Barons* *(voir p. 45)*. Depuis 1998, il narre les aventures des Technopères, eux aussi rencontrés dans la série initiale et de nouveau dessinés par Janjetov. En 2001, il retrouve Mœbius le temps d'un seul *Après l'Incal* (dans lequel ils avancent la théorie selon laquelle Difool aurait « rêvé » l'Incal). Enfin, avec Fred Beltran, il a réalisé la trilogie *Megalex* (close en 2008), où des résistants écologistes sévissent dans le monde de *L'Incal*. De 1980 à nos jours, JDF n'a donc pas arrêté de faire des émules. Pas si mal pour un looser !

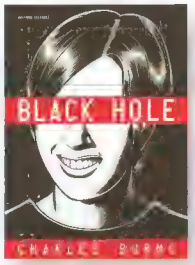
Juliette Salin

PORTRAIT DE JODOROWSKY : © OLIVIER ROLLER/FEDE/PHOTO – CASE EXTRAITE DU VOL. 1 © JODOROWSKY-MŒBIUS/HUMANOÏDES

Bêtes humaines

Black Hole, Charles Burns,
éd. Delcourt, 300 p., 29,90 €.

« Et vous trouviez que votre adolescence était flippante. » L'édition française de *Black Hole* s'ouvre sur ces mots. Et pour cause. Au milieu des années 1970, dans la banlieue de Seattle, des lycéens se transmettent par contact sexuel une bien étrange maladie. Certains n'ont à souffrir que de quelques boutons, mais d'autres se voient pousser d'horribles appendices, queue de lézard, deuxième bouche ou antennes d'insecte. Au fil du temps, le malaise s'amplifie. Plutôt que combattre l'épidémie, les adolescents préfèrent utiliser leur énergie à paraître normaux aux yeux des autres. Les plus touchés en viennent ainsi à s'isoler et à vivre comme des parias dans la forêt. Les autres perdent le peu d'inhibition qui leur reste. En utilisant la métaphore de la maladie contagieuse, Charles Burns évoque indirectement le sida (la série commence en feuilleton dans un magazine en 1995) et critique la société américaine des années 1970 dans laquelle il a grandi. En introduisant de la science-fiction dans ces endroits prétendument sans histoire, Charles Burns questionne cette notion d'« ordinaire ». Ici, les adultes, et *a fortiori* les parents, sont absents. À part les virées au *fast-food,* les beuveries entre amis, l'ennui règne. Et, forcément, ça dérape. La transformation de leur corps accélère alors le glissement vers la folie. Avant *Black Hole,* jamais la description du malaise physique et psychologique provoqué par le passage à l'âge adulte n'avait été aussi inquiétante. D'autant mieux qu'elle se double d'une réflexion fine sur la transformation du rêve américain en cauchemar. ■ **J. S.**



Pierre Christin (ci-dessous), et Mézières (à droite).

Un temps d'avance

Valérian, Mézières et Christin,
éd. Dargaud, de 48 à 64 p., 20 €.

Depuis leur naissance dans les pages de *Pilote,* un jour de 1967, Valérian et sa compagne Laureline ont toujours été en avance. À cette époque, l'anticipation et la science-fiction étaient encore des idées neuves dans la bande dessinée. Le scénariste Pierre Christin et le dessinateur Jean-Claude Mézières ont eu la bonne idée d'imaginer ce couple de voyageurs spatio-temporels qui se baladent à travers le temps et l'espace, croisant la route de bestioles improbables comme les délicieux Shingouz. La fantaisie réjouissante du dessin de Mézières – qui inspira malgré lui George Lucas pour *Star Wars* avant d'être recruté par Luc Besson pour travailler sur *Le Cinquième Élément* – ne doit pas dissimuler le sérieux, jamais ennuyeux, du propos de son scénariste. Avec Valérian, Christin s'est toujours débrouillé pour annoncer en précurseur quelques-uns des bouleversements que la civilisation terrienne a connus, des catastrophes nucléaires (plus de quinze ans avant Tchernobyl) aux enjeux écologiques, de l'arrogance des multinationales aux conflits ethniques ou à la fin des utopies. Dès 1977, *Sur les terres truquées* mettait en scène les usages possibles du clonage et du virtuel, avec ces disparitions-réapparitions particulièrement savoureuses de Valérian. Journaliste, enseignant, romancier, fin connaisseur des dessous de la géopolitique – on lui doit notamment le scénario de *Partie de chasse,* dessiné par Bilal, qui propose une vision crépusculaire des hauts dignitaires des pays de l'Est –, mais aussi grand bourlingueur avec deux tours du monde à son actif, Pierre Christin n'a jamais cessé d'ausculter la marche du monde pour nourrir ses scénarios. En outre, une série qui a instauré la parité avant l'heure – la délicieuse Laureline n'est-elle pas la véritable héroïne ? – mérite forcément toute notre sympathie. ■ **Christophe Quillien**

© RITA SCAGLIA DARGAUD 2015

Tout est sous contrôle

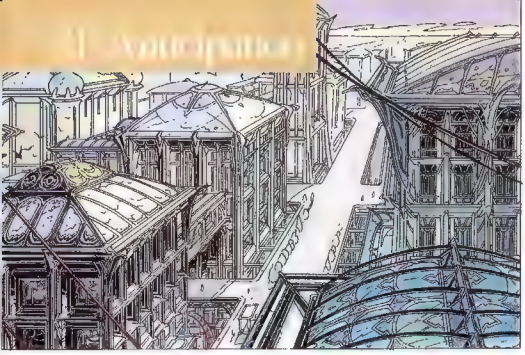
SOS bonheur, Van Hamme et Griffo, **éd. Dupuis, « Aire libre », 176 p., 28 €.**

Dans la veine de *1984* de George Orwell, Van Hamme nous décrit une société où l'État-providence règne en maître, prétendument au nom du bonheur de tous. Cette main invisible détermine tout : les vacances, le nombre d'enfants par couple, l'accès aux soins, les perspectives de carrière. Ces différents thèmes sont abordés à travers plusieurs histoires courtes. Chacune met en scène des personnages en rébellion contre ce système liberticide. Un récit qui expose des situations poussées à l'extrême afin de susciter une réflexion sociale et politique. Bien que paru il y a déjà plusieurs années, *SOS bonheur* est d'une lecture toujours d'actualité et fait écho au contexte de crise contemporaine. ■ **S. K.**

Chaos

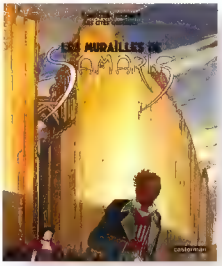
Spirit of the Sun, Tonkam, Kaiji Kawaguchi,
17 vol., 200 p., 7,50 €.

En août 2002, de gigantesques séismes provoquent la scission de l'île principale de Shokoku en deux parties. Les secours chinois et américains annexent le territoire et contraignent la population nippone à l'exil. Ce manga au scénario catastrophe mise sur l'intrigue géopolitique et pose des questions d'actualité : que faire de hordes de réfugiés ? Le Japon peut-il être envahi ? À une autre échelle, l'auteur s'attarde sur la description psychologique de quelques personnages, dépeignant les rapports des réfugiés entre eux. Dans ce mouvement du général au particulier, il brosse le portrait convaincant d'un pays en plein chaos. ■ **J. S.**



Utopie urbaine

Les Cités obscures, Schuiten et Peeters,
éd. Casterman, 84 p.,17 €.



Les Murailles de Samaris posent la première pierre des *Cités obscures*, vaste entrelacs de villes fantasmées, de mondes parallèles et de visions architecturales sortis de l'imagination de Benoît Peeters et François Schuiten. L'album met en scène un homme, Franz, envoyé en mission dans la ville de Samaris et qui se sent peu à peu gagné par une sorte d'engourdissement. Jusqu'à ce qu'il découvre que les habitations ne sont qu'un gigantesque trompe-l'œil et que la réalité se dérobe sous ses pas... *Les Murailles de Samaris* constituent une bonne introduction aux travaux de Peeters et Schuiten, adeptes des fausses pistes, des mondes virtuels et des faux-semblants en tout genre. Ils réfutent le terme de « série » pour désigner leurs univers, dont les protagonistes et les lieux se croisent et se retrouvent d'un album à l'autre pour donner naissance à un projet global et cohérent. Leurs cités rêvées se nomment Urbicande, Pâhry, Brüsel ou Armilia. Il paraît, à en croire *Le Guide des cités* concocté par les deux auteurs, que certains points de passage et d'accès se dissimulent dans les recoins de ces véritables villes que sont Paris et Bruxelles... Au-delà de la fiction, Peeters et Schuiten se posent parfois en militants d'une autre architecture urbaine. Dans l'album *Brüsel*, ils prennent ainsi parti contre les aménagements subis lors de la rénovation de Bruxelles, leur ville de prédilection : autant de remaniements architecturaux qui entraînèrent la disparition de quartiers entiers au nom d'une modernité qu'ils jugent pour le moins discutable. Leur imaginaire sort parfois du cadre de la bande dessinée pour se décliner à travers des expositions, des scénographies ou l'aménagement de lieux comme la station Arts et Métiers, dans le métro parisien. Avec *Les Cités obscures*, Peeters et Schuiten ont donné naissance à une utopie de papier, qui rend hommage à l'architecture de Victor Horta comme à la littérature de Jules Verne, et en fait une œuvre singulière de la bande dessinée contemporaine. **C. Q.**

CASE EXTRAITE DE LA MURAILLE DE SAMARIS © SCHUITEN PEETERS/CASTERMAN.

L'union fait la force

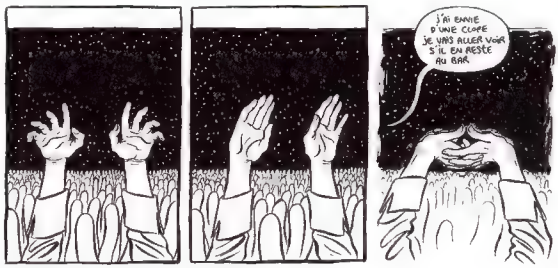
Les Naufragés du temps, Gillon et Forest,
éd. Glénat, 8 vol. parus, 54 p., 13 €.

A la base, le génie de Jean-Claude Forest. Ce précurseur de la bande dessinée pour adulte – auteur du cultissime *Barbarella* – demanda un jour à son compère Paul Gillon d'illustrer un projet de science-fiction. Les deux hommes mettent alors sur pied *Les Naufragés du temps*, une formidable bande dessinée. Même si la série a été créée en 1964, le thème reste actuel et singulier. Il s'appuie sur deux êtres humains, un homme et une femme, plongés dans un coma artificiel. Le couple est envoyé au fin fond du système solaire dans une petite station spatiale mise en orbite. Avant de revenir sur Terre, en 2990. Ainsi les habitants recueillent ces survivants du passé, les seuls peut-être capables de sauver la planète menacée. Sauf que, entre-temps, le couple a été séparé. L'union faisant la force, Chris n'a donc plus qu'une idée en tête, retrouver Valérie, la jeune Terrienne qui a été plongée en hibernation avec lui cent vingt-cinq ans auparavant. Cette saga futuriste est éditée aujourd'hui chez Glénat. Publiée successivement dans le magazine *Chouchou*, puis dans *France Soir*, elle signera la rupture entre Jean-Claude Forest et Paul Gillon. Séparation qui n'a, cette fois, rien de fictionnelle. **S. K.**

Errance cosmique

Lupus, Peeters,
éd. Atrabile, 4 vol., 90 p., 13 €.

Quand il sort le premier volume de sa nouvelle série, *Lupus*, le Genevois Frederik Peeters jouit déjà de l'énorme succès de *Pilules bleues (lire p. 49)*. Il est donc libéré de toute pression. Il choisit alors le futur comme nouveau terrain de jeu, pour « jongler avec les codes de la science-fiction », explique-t-il. C'est aussi le meilleur moyen d'offrir à ses deux personnages, Tony et Lupus, le cosmos, « en écho infini à leurs propres errances intimes ». Car les héros de Peeters sont perdus. À trop se gaver de champignons hallucinogènes et d'amphétamines pour conduire leur vaisseau spatial, les deux compères dérivent vers le n'importe quoi... Jamais, d'ailleurs, ils n'auraient dû prendre en stop la très (trop ?) jolie Sanaa. Même si cette série en noir et blanc utilise la science-fiction comme décor, les sujets qu'elle aborde restent en phase avec l'âge de Peeters au moment de sa réalisation (30 ans) : la peur de vieillir, la rencontre amoureuse, la paternité... En quatre albums, il réussit ainsi l'exploit de donner sa vision de la vie, de l'amour et de la mort. À noter, les belles couvertures qui reprennent toutes les quatre la même composition et le même principe de monochromie. **J. S.**



CASE EXTRAITE DU VOL. 3

Manga explosif

Akira, Katsuhiro Otomo,
éd. Glénat, 14 vol., de 94 p. à 187 p., 14,99 €.

En 1990, avec la publication d'*Akira*, la France découvrait enfin ce qu'était réellement un manga. Et le choc fut à la mesure de ce que le public considérait jusqu'alors comme tel : quelques dessins animés japonais qui, depuis la fin des années 1970, faisaient les belles heures d'une émission enfantine diffusée sur Antenne 2 puis sur TF1. *Akira* révéla un type de narration singulier, mariant découpage cinématographique et absence d'ellipse, cette dernière étant une des principales règles scénaristiques de la BD franco-belge. D'où l'impression, pour le lecteur, d'être capté de manière quasi hypnotique par le récit. L'œuvre d'Otomo démontra également que le manga, qui signifie « image dérisoire » et désigne la BD, mais aussi l'animation ou le dessin d'humour, ne pouvait être réduit à la production graphique pauvre et standardisée qui était celle de *Candy* ou de *Goldorak*. Au fil des quatorze volumes de la série, on découvrait en effet une façon de dessiner sophistiquée, sous-tendue par une maîtrise exceptionnelle du mouvement et un sens aigu du détail.

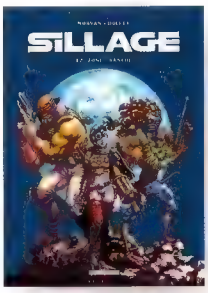
Ce style allait influencer par la suite de nombreux auteurs européens. Mais que raconte cette série, parue au Japon à partir de 1984, qui, en France, sortit le manga de son ghetto ? La vie à Néo-Tokyo, trois décennies après une guerre atomique mondiale. Une jungle urbaine sombre et menaçante de laquelle Kaneda et Tetsuo, deux adolescents difficiles, cherchent à s'évader chaque soir à travers de suicidaires courses de moto ou en fréquentant des bars glauques. Ils vont pourtant se trouver mêlés à un conflit entre l'armée et un mouvement révolutionnaire : l'une et l'autre se disputent une mystérieuse arme absolue, Akira, un jeune garçon aux immenses pouvoirs, né à la suite d'expérimentations scientifiques. Au-delà des affrontements et des courses contre la montre pour empêcher un désastre inévitable, *Akira* dépeint un monde ultraviolent et désespéré et met en scène une humanité qui s'interroge sur sa propre nature. On reste saisi par cette parabole à peine voilée de l'état du monde après la Seconde Guerre mondiale et le bombardement atomique du Japon. **V. F.**

© OTOMO GLÉNAT - EXTRAIT DU VOL. 6

Sillage new age

Sillage, Morvan et Buchet,
éd. Delcourt, 12 vol., 48 p., 12,90 €.

À l'origine, Morvand et Buchet avaient envie de croquer un héros masculin et... vampire. À l'arrivée, ils inventent une héroïne féminine tout ce qu'il y a de plus normale. Son nom ? Nävis. Terrienne, sauvage, elle vit sur une planète recouverte de jungle et d'eau. En parfaite harmonie avec la nature, cette cousine de Robinson passe son temps à chasser ou à se reposer, toujours accompagnée d'Houvo, sa « tigrourse », son animal de compagnie. Jusqu'au jour où ce paisible emploi du temps à la Pocahontas est bouleversé par l'arrivée d'un vaisseau de reconnaissance. Il annonce Sillage, un gigantesque convoi spatial dirigé par un peuple affreux, les Hottards, lesquels ont un souci : ils souhaitent trouver une planète viable, sans aucune espèce d'intelligence, histoire de s'implanter. Et, forcément, Nävis les navre. Pas évident d'être l'unique représentante de la race humaine... Au delà du récit de science-fiction, cette série est truffée de messages. Les tomes déclinent les thèmes du racisme, des dérives du pouvoir ou encore de l'uniformisation des cultures. Chapeau bas pour le dessin : Buchet maîtrise son mouvement, appuyé par des couleurs vives. Mais le vrai tour de force vient de l'évolution de Nävis qui, au fil des albums, gagne en perspicacité et en maturité et à laquelle on s'attache immanquablement. Le lecteur accompagne l'histoire : la définition d'une œuvre réussie. **S. K.**



Contre la montre

The Watchmen, Moore et Gibbons, Marvel Panini France, 500 p., 15 €.

Voici ce que l'on considère comme l'apogée du genre superhéros, même si *The Watchmen* est plus proche du roman graphique que du *comics book*. Créée en 1986 par le scénariste Alan Moore et le dessinateur Dave Gibbons, la série met en scène des justiciers à côté desquels Spider-man ou les X-Men ne sont que des hommes ordinaires. La preuve : les Watchmen n'ont que douze minutes pour sauver le monde, chaque minute constituant un épisode. Une prouesse scénaristique. **V. F.**

Liberté absolue

Major Fatal, Mœbius,
éd. Les Humanoïdes associés, 72 p., 15,50 €.

« Major Fatal, c'est un poème », écrivait le critique de science-fiction Jacques Goimard. Véritable explorateur de la bande dessinée, Mœbius laisse libre cours à son sens de l'improvisation. Il se joue des codes narratifs de la BD, change de style au cours du récit, explore les limites de son dessin et les frontières de son inconscient. Ce livre marquera en profondeur toute une génération d'auteurs, séduits par cette sensation de liberté absolue que l'on éprouve à la lecture des pérégrinations du Major. **C. Q.**

Space cow-boy

Lone Sloane, Druillet, éd. Albin Michel, 4 vol., de 72 p. à 80 p., 13,90 €.

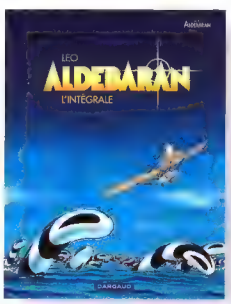
Avec *Lone Sloane,* dont le premier volume est paru en 1972, Philippe Druillet contribua à faire passer la BD à l'âge adulte. Faisant table rase de toute règle, l'auteur fait exploser la planche avec des images monumentales et des cases éclatées dans lesquelles même le positionnement des textes contribue à l'effet architectural de l'ensemble. Graphisme géométrique et baroque et couleurs violentes servent d'écrin à un *space opera* épique et poétique dans lequel un Néoterrien défie monstres, dieux et démons. Impressionnant. **V. F.**

Éclats totalitaires

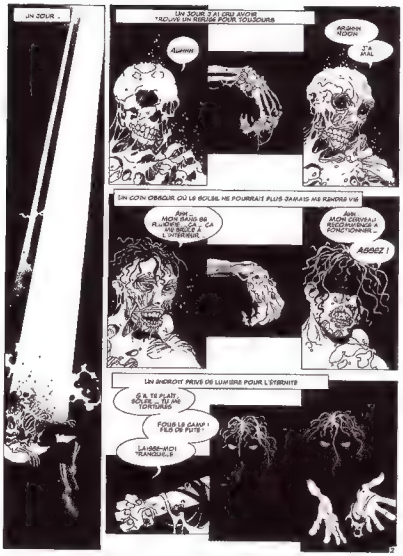
Aldébaran, Léo,
éd. Dargaud, l'intégrale, de 48 p. à 52 p., 10,40 €.

Sur la planète Aldébaran s'est établie, en 2079, la première colonie terrienne au-delà du système solaire. Une centaine d'années plus tard, alors que le contact radio avec la Terre est rompu, d'étranges phénomènes bouleversent la vie paisible de la colonie... *Aldébaran*, c'est encore Mœbius qui en parle le mieux dans sa préface à l'édition intégrale de cette série d'anticipation : « Dès la page 10, toutes nos conventions sur ce que doit être une histoire de science-fiction en cases dessinées volent en éclats... [...] Pas de délire postatomique, pas de combats au rayon laser dans le vide glacé, pas de mutants dotés de superpouvoirs. [...] Aucun effet déclamatoire, une absence totale de prêchi-prêcha graphique, une sorte d'indifférence malicieuse à la virtuosité. » Si *Aldébaran* joue la carte de la sobriété, privilégiant un réalisme qui pourrait laisser croire que le récit se déroule à notre époque, c'est pour mieux se concentrer sur l'essentiel : parler de politique, d'écologie, d'enjeux de pouvoir et de religion, comme en écho aux préoccupations qui agitent le monde d'aujourd'hui. La série porte la trace du parcours de son auteur, militant politique au Brésil contraint de fuir son pays pour échapper à la dictature, puis dessinateur venu s'installer en France au début des années 1980 pour tenter sa chance dans la BD. Léo met en scène des personnages qui nous ressemblent. Si *Aldébaran* fascine, c'est par son bestiaire merveilleux et la puissance de son imaginaire. Mais sa grande force tient aussi à sa capacité à susciter la réflexion chez le lecteur. À travers la description de cet univers d'où émane une sourde inquiétude, Léo nous adresse une mise en garde : les dangers sans cesse renouvelés de la tentation totalitaire, alerte-t-il, ne sont jamais très éloignés. ■

C. Q.



© RITA SCAGLIA 2022. DARGAUD


UN JOUR...
UN SOIR J'AI CRU AVOIR TROUVÉ UN REPAIRE POUR TOUJOURS
ARGHHH MOCHE !
GLOUPS
ÇA VA MAL
UN COIN OBSCUR OÙ LE SOLEIL NE POURRAIT PLUS JAMAIS ME RENTRER VIE
AHH MON DIEU LA PLUIE !!! ÇA FAIT MAL SUR LA PEAU ! L'INTÉRIEUR
AHH MON CERVEAU A RECOMMENCÉ À FONCTIONNER !
AGGEZ !
UN ENDROIT PRIVÉ DE LUMIÈRE POUR L'ÉTERNITÉ
ÇA TE PLAÎT, SOLEIL... TU AS TORTURÉ !
FOUS LE CAMP ! FILS DE PUTE !
LAISSE-MOI TRANQUILLE !

Le sang de pharaon

Je suis un vampire, Trillo et Risso,
éd. Drugstore, l'intégrale (première partie), 224 p., 15 €.

Alors que le phénomène « vampires » envahit la sphère de la culture, de la littérature au cinéma en passant par la BD ou la télévision, il est parfois bénéfique de se replonger dans quelques classiques du genre. *Je suis un vampire*, fabuleuse série des Argentins Carlos Trillo et Eduardo Risso, en fait partie. Paru entre 2000 et 2002, ce cycle en quatre tomes opère un retour aux sources du mythe tout en apportant une vision singulière du vampire qui, ici, ne craint ni l'ail, ni le soleil et, pire encore, aime à se goinfrer de hamburgers. Car le spécimen de l'histoire n'est autre qu'un enfant vampire qui se réveille dans une ville américaine actuelle après un sommeil de cinquante ans. Un vampire de 12 ans, à la fois usé par sa très longue vie, mais aussi immature, car sa transformation l'a empêché de grandir. Sa métamorphose, le gamin pense la devoir à ses origines – il est le fils d'un pharaon égyptien – et à une mystérieuse malédiction. Loin de la vision glamour traditionnellement véhiculée par la littérature du genre, les auteurs sondent les méandres de cette petite âme damnée qui traîne son corps crasseux, sa douleur et sa soif de sang dans les mégapoles occidentales. Une frêle silhouette et un visage aux grands yeux de bête affolée, dessinés dans un superbe noir et blanc tout en contrastes de lumière. ■

V. F.

La guerre des trois

La Trilogie Nikopol : La Foire aux immortels, La Femme piège, Froid équateur,
Bilal, éd. Casterman, 3 vol., 50 p., 14 €.

S'il y a bien un auteur de bande dessinée français vivant que le grand public connaît, c'est Bilal. Mieux, les gens reconnaissent son trait et son style. Cette patte, il l'a travaillée au fil des années et des albums. Elle prend toute son ampleur avec *La Trilogie Nikopol*, dont le premier tome, *La Foire aux immortels*, sort en 1980. En se chargeant lui-même du scénario, Enki Bilal semble trouver sa voie. Il invente des personnages absolument inoubliables aux noms tout aussi mémorables : Alcide Nikopol, le antihéros qui a été cryogénisé pendant trente ans ; Horus, le dieu condamné pour trahison par les siens ; ou encore Jill Bioskop, *La Femme piège* du deuxième volume, magnifique journaliste aux cheveux bleus... Et il orchestre de main de maître les chassés-croisés de ces trois énergumènes : leur chute individuelle (Horus est chassé, Nikopol perd la raison et Jill tente de faire le deuil de son amant), puis leur inéluctable rencontre dans la fuite (Horus fuit les autres dieux, Nikopol, la réalité qui ne l'intéresse plus, et Jill, ses souvenirs) et leur séparation finale après la découverte du *Froid équateur*. L'enfant de l'ex-Yougoslavie et de la guerre froide déroule ainsi les thèmes qui lui sont chers : totalitarisme, terrorisme, manipulations politiques et pollution. Ses personnages vivent et se débattent dans un univers froid où les menaces sont multiples et protéiformes. Du premier au troisième volume, son style graphique évolue aussi beaucoup. Il passe d'un dessin très chargé et assez « sale », inspiré par Mœbius, à quelque chose de plus crayonné et sensible, proche de la peinture. En bon perfectionniste, Bilal a décidé d'adapter lui-même au cinéma son œuvre fondatrice. Le film *Immortel (ad vitam)* est sorti en 2004 (soit dix ans après la publication du troisième volume). Le dessinateur explique ce choix : « J'ai voulu revisiter un univers qui est fondateur de mon travail graphique. C'est en effet dans cette trilogie qu'est né mon graphisme actuel, avec l'utilisation de la couleur directe, la texture et la matière prenant le pas sur le trait. » **J. S.**

Écomanga

Nausicaä de la vallée du vent,
Hayao Miyazaki, éd. Glénat, 7 vol., 134 p., 10,55 €.

Voici une œuvre indispensable à la compréhension de l'univers de Miyazaki, qui a offert ses lettres de noblesse au dessin animé japonais. Cofondateur des studios Ghibli et réalisateur en 1999 et 2001 des films d'animation *Princesse Mononoké* et *Le Voyage de Chihiro*, énormes succès publics et critiques, Miyazaki est d'abord un auteur de mangas. À ce titre, *Nausicaä*, qui est une de ses toutes premières séries, est encore plus intéressante, car elle pose les bases de l'œuvre du mangaka : on y retrouve déjà son goût pour les univers postapocalyptiques, mais aussi son obsession du respect de la nature toute-puissante et son souci de l'écologie. Un récit que le Miyazaki cinéaste a d'ailleurs adapté sur grand écran en 1984. *Nausicaä*, c'est d'abord la vallée du vent, royaume dont l'écosystème, dominé par une immense forêt toxique, interdit toute vie humaine depuis la guerre des sept jours de Feu. C'est pourquoi les habitants, dont Nausicaä, qui ont choisi d'y rester, vivent en reclus, respirant grâce à l'envoi d'air marin. Mais la jeune fille possède un don qui pourrait bien venir à bout du désastre final : une empathie avec l'environnement qui lui permet de communiquer avec les éléments. Cette héroïne écolo a marqué son temps et, au Japon, elle a longtemps été considérée comme le meilleur personnage de manga. Le dessin de Miyazaki, précis et aérien, est à l'égal de son talent de raconteur d'histoires. **S. K.**

Mutilations dynastiques

La Caste des Méta-Barons,
Jodorowsky et Gimenez, éd. Les Humanoïdes associés, 8 vol., 64 p., 13,95 €.

Les univers dérivés d'une série mère sont rarement à la hauteur de l'original. *La Caste des Méta-Barons* fait justement exception. Centrée sur le Méta-Baron, personnage secondaire de *L'Incal*, cette série créée en 1992 est une merveille de récit dynastique. Sous la plume à la fois alerte, référencée et baroque de Jodorowsky et le pinceau quasi raphaélite de Juan Gimenez, on découvre, dans un futur alliant technologie et barbarie, la saga de la famille Castaka, lignée aristocratique dont la particularité est, à chaque génération, de mutiler son fils aîné. Mais le hasard ou le destin ne tardent pas à enrayer la mécanique. En donnant à l'histoire les accents des plus noires tragédies grecques. **V. F.**

Drame

Le judaïsme donne sa langue au chat

Le Chat du rabbin, Joann Sfar,
éd. Dargaud, 5 vol., de 48 p. à 84 p., 12,50 €.

Le regard d'un animal vaut souvent la parole d'un sage. Les contes pour enfants l'ont compris depuis belle lurette. La bande dessinée aussi. Et *Le Chat du rabbin* tire son épingle de ces jeux anthropomorphiques. Comment ? En donnant à un chat, animal de compagnie d'un rabbin algérois dans la première moitié du XX^e^ siècle, l'opportunité de vivre, mais surtout de commenter la culture séfarade. Lancée en 2002, la série, qui devrait bientôt s'enrichir d'un sixième tome, fait vivre au lecteur toutes les péripéties de ce félin doté d'un savoir encyclopédique. Aussi didactique qu'inattendue, cette bande dessinée met en lumière les caractères singuliers du judaïsme sans ignorer ses contradictions. Les personnages, à commencer par la fille du rabbin qui doit bientôt se marier, servent d'incarnations à cette dialectique dans la chaleur du paysage algérien, où se côtoient musulmans et juifs avant les conflits contemporains. Et pour cause : l'histoire prend place dans l'entre-deux-guerres. Un contexte qui inspire bien des commentaires à notre matou qui possède la parole depuis qu'il a dévoré le perroquet de la maison... Des réflexions dont son maître se dispenserait volontiers. Il craint en effet que son animal n'ait une influence néfaste sur sa fille qui s'avère bien moins sage qu'il n'y paraît. Il les sépare donc et décide d'enseigner la Torah au chat pour qu'il devienne un « bon juif qui ne ment pas » ! Évidemment, cette décision ne sera pas sans conséquence sur la destinée des uns et des autres. L'insouciance des deux premiers volumes laisse d'ailleurs place à une atmosphère plus sombre, sur fond de montée de l'antisémitisme. Mais, plus qu'une fresque familiale, *Le Chat du rabbin*, c'est d'abord et surtout un ton faussement léger avec une tendre ironie qui permet une saine remise en question des dogmes. De l'art de transformer un « cours de judaïsme » en une histoire drôle... L'exploit n'est pas une coïncidence, car il faut se souvenir que Joann Sfar, avant de devenir le chef de file de la nouvelle bande dessinée française, a suivi des études de philosophie. Concernant le graphisme, et même si Sfar a fréquenté les Beaux-Arts, on retrouve cette volonté d'éviter le « beau dessin », d'allier la rapidité du trait à la profondeur du propos, bref, de sortir la BD du carcan juvénile. Reste que c'est bien la réflexion menée par le biais d'un animal et de la fable, c'est-à-dire par le biais d'éléments enfantins, qui fait le charme et toute la singularité de cette série. Car ce chat, armé d'un esprit critique plus acéré que ses griffes, soulève de nombreuses interrogations, provoquant de sempiternels débats avec son maître. Ces joutes oratoires ne rythment pas seulement l'intrigue : elles sont surtout prétexte à aborder différents thèmes, de l'exode à la bar-mitsva, chacun étant l'occasion d'ébranler les fondamentaux d'une religion pour mieux l'épouser, en évitant ainsi la tentation de l'exposé pontifiant. On attend donc avec impatience la suite des aventures du spirituel félin. Et, mieux encore, on a hâte de retrouver ses fines analyses sur grand écran. Une adaptation de la BD est en effet à l'étude. Joann Sfar dirigerait le projet en personne. Déception interdite...

Sarah Kallmann

CASE EXTRAITE DU VOL. 2 © SFAR/DARGAUD

Cauchemars à Beausonge

Silence, Comès, **éd. Casterman, 153 p., 17 €.**

Il s'appelle Silence et il est muet. Il vit à Beausonge, un hameau perdu au cœur des Ardennes et dont le nom est joliment trompeur. Parce qu'à Beausonge, les vieilles haines et les rancœurs tenaces ne sont jamais tout à fait éteintes. Et le malheureux Silence, victime de son innocence et de la méchanceté des hommes, va en faire la cruelle expérience. Quand il est apparu dans les pages du magazine *(À suivre)*, en 1979, *Silence* a fortement impressionné les lecteurs. Ce long récit en noir et blanc, magnifié par un trait sinueux et des perspectives tordues propres à faire naître l'inquiétude, est l'œuvre de Didier Comès. Celui-ci a grandi dans ces Ardennes où les légendes, les histoires de sorcellerie et le fantastique font partie du quotidien. Derrière ces paysages paisibles d'une campagne éternelle se cachent des beaucoup de personnages inquiétants, détenteurs de sombres pouvoirs et de formules magiques qui ne demandent qu'à révéler toute leur puissance malfaisante...

Silence ne pouvait naître ailleurs que dans le magazine *À suivre*. Lancé en 1978 par les très respectables éditions Casterman, ce mensuel allait permettre à toute une génération d'auteurs de s'affranchir des contraintes habituelles de la bande dessinée, jusqu'alors cantonnée dans des histoires en couleurs racontées en 48 pages. *À suivre* privilégiait le récit au long cours en noir et blanc, affirmant ainsi sa volonté de donner une tonalité romanesque à la bande dessinée afin de séduire un lectorat plus adulte. *Silence* s'inscrivait pleinement dans cette nouvelle vision de la BD, et cette terrible histoire de vengeance, d'amour et de mort fut l'un de ses grands succès, marquant de son empreinte un magazine où s'exprimèrent des auteurs aussi importants que Tardi, Pratt, Forest et bien d'autres encore, qui furent parmi les premiers à repousser les limites de la bande dessinée. Plus de trente ans après sa naissance, Silence, le personnage du gentil muet, n'a rien perdu de sa force ni de sa séduction envoûtante...

Christophe Quillien

Fugue en Italie

Lucille, Ludovic Debeurme, **éd. Futuropolis, 512 p., 29,50 €.**

Lucille, petite fille rondouillarde délaissée par les garçons, est devenue une grande et fine jeune fille. Malheureusement toujours mise à l'écart, elle en vient à détester son reflet et à haïr sa mère. Isolée, souffrant du divorce de ses parents, elle rêve de faire disparaître son corps, de se sentir légère. Elle refuse de s'alimenter et devient anorexique. Depuis son enfance, Arthur voit son père, marin pêcheur de métier, boire et devenir violent. Mais il l'aime. À la suite d'un drame, celui-ci devient chômeur. Quelques jours plus tard, Arthur le retrouve mort. C'est un suicide. Conformément à une tradition familiale, Arthur s'appelle désormais Vladimir, comme son père. Isolé, à demi orphelin, il compte ses pas, ses battements de cœur, les rafales de vent... Pour se rassurer. Entre ces deux adolescents en perdition et manquant de repères, un lien inexplicable se tisse dès leur première rencontre. Ils ne sont encore que des inconnus quand Arthur vient chercher Lucille pour s'enfuir ensemble, afin de quitter cette vie devenue insupportable. La solution leur apparaît de l'autre côté de la mer. Commence alors leur voyage vers l'Italie. Ce roman graphique offre une mise en page inhabituelle : le texte s'articule autour du dessin avec une étonnante spontanéité. Le style noir et blanc, pourtant expressif, épuré au point d'en être minimaliste, atténue la gravité et l'intensité du récit. Le réalisme de ce dernier nous déstabilise, mais sans jamais nous mettre mal à l'aise. Le scénario est bien mené. Entrecoupé par de fines analepses (retours en arrière), le « pourquoi » des personnages nous est livré naturellement, afin de mieux les accompagner, faisant de *Lucille* un récit bouleversant.

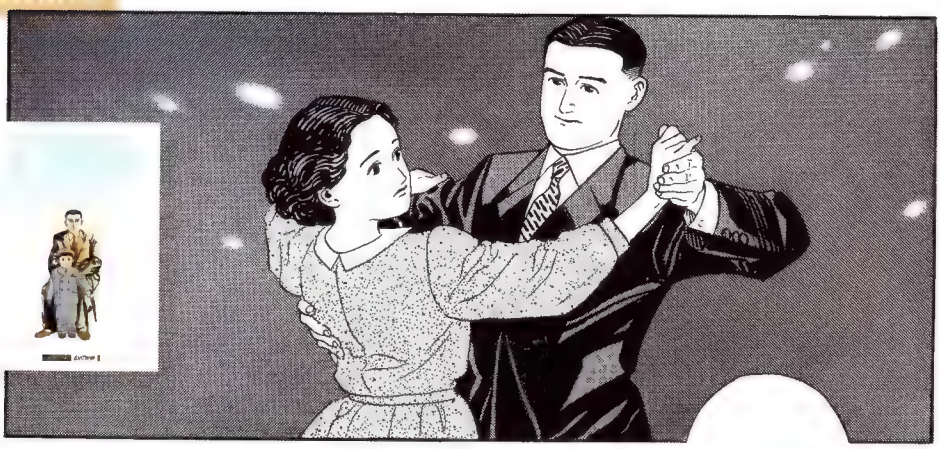
S. K.

Haute sensibilité

L'Autre Laideur, l'Autre Folie, Marc Malès, **éd. Les Humanoïdes associés, 128 p., 12,90 €.**

Comment se retrouver dans l'autre et sortir de sa souffrance ? Telle est la question qui sous-tend cet album du très prolifique Marc Malès (il a collaboré notamment aux séries *Mille visages* ou encore *Miss*, aux Humanoïdes associés). L'histoire ? Dans l'Amérique des années 1930, une jeune femme splendide mais fragile rencontre un homme affreusement laid, mais d'une solidité mentale à toute épreuve. Tout cela semble d'une banalité confondante. Erreur : Malès produit là ce qui se fait sans doute aujourd'hui de plus sensible en BD. Son dessin fortement encré, ainsi que ses contrastes du noir et du blanc soulignent un peu plus encore la dualité des personnages. Et si l'on ajoute à cela le rythme parfait de la narration, on comprend pourquoi ce couple totalement métamorphosé par cette rencontre est devenu pour nous inoubliable.

S. K.



Les mystères d'un père

Le Journal de mon père, Jirô Taniguchi,
éd. Casterman, 264 p., 17 €.

Jirô Taniguchi est l'auteur idéal pour quiconque aimerait se lancer à la découverte des mangas. Très influencé par la bande dessinée européenne, Taniguchi pratique un trait d'une grande lisibilité et une narration très fluide qui rendent la lecture de ses histoires accessible à tout lecteur, même le plus rétif *a priori* à l'égard de la BD japonaise... Le succès de son *Quartier lointain*, mésaventure originale d'un homme de 48 ans qui se retrouve un jour dans le corps de son adolescence, a largement contribué à faire découvrir au public français toute la diversité des mangas. Paru trois ans plus tôt, *Le Journal de mon père* raconte l'histoire d'un homme qui retourne pour la première fois depuis longtemps dans sa famille à l'occasion du décès de son père. La cérémonie funèbre lui donnera l'occasion de laisser ses années d'enfance remonter à la surface et de tenter de comprendre l'histoire douloureuse de la séparation de ses parents. D'inspiration autobiographique, ce récit en trois parties est imprégné d'une grande sensibilité et d'une belle nostalgie, renforcées par le trait plein de douceur de Taniguchi. *Le Journal de mon père* mêle à l'évocation du souvenir d'une enfance à jamais disparue le récit de l'apprentissage de la lucidité et de la condition d'adulte. Une histoire d'une portée universelle qui plonge au cœur de la vie quotidienne au Japon et dans laquelle chacun d'entre nous pourra se reconnaître. ■

C. Q.

Démon nippon

Ayako, Osamu Tezuka,
éd. Delcourt-Akata, 3 vol., de 222 p. à 256 p., 7,95 €.

On dit souvent que Tezuka, disparu en 1989, est le Hergé japonais. C'est vrai sur le plan graphique : les deux auteurs ont imposé, au Japon pour le premier, dans l'espace franco-belge pour le second, des canons graphiques et séquentiels qui ont fait autorité pendant des décennies. Tezuka allait ainsi influencer des générations d'auteurs par un trait tout en rondeurs, conférant un aspect visuel enfantin à presque toute la production nippone à partir des années 1950. Mais du point de vue scénaristique, les deux maîtres de la bande dessinée n'ont pas grand-chose en commun. Hergé ne s'est illustré qu'avec *Tintin*, qui ne s'adresse, au mieux, qu'aux adolescents, tandis que Tezuka a écrit des centaines d'ouvrages pour tous les publics. La preuve avec *Ayako*, drame déchirant paru au Japon en 1973, mais que l'on a découvert en France trente ans plus tard. Derrière son dessin naïf, *Ayako* a constitué une rupture dans l'œuvre de Tezuka, en même temps qu'il s'inscrivait dans la constitution d'une bande dessinée adulte – comme cela se produisait au même moment en Europe. La série met en scène la décadence d'une grande famille japonaise après le second conflit mondial. Jiro Tengé, second fils d'une dynastie de propriétaires terriens, rentre de la guerre. Sa famille l'ignore, mais il travaille désormais comme agent secret pour les services des forces d'occupation américaines. Il découvre alors qu'il a une « petite sœur » de 4 ans, fruit d'une relation quasi incestueuse entre son père et l'épouse de son frère aîné. Tout en décrivant un Japon désorienté, en proie à des mutations, comme l'émergence du syndicalisme et de mouvements politiques de gauche vite tués dans l'œuf, et l'accélération de la réforme agraire, Tezuka mène une réflexion fine et sans tabous sur la transmission familiale des névroses et sur leur répétition. Le destin de cette famille dénaturée, dépeint par l'auteur de manière presque clinique, renvoie par un effet de miroir à un Japon sous domination américaine, tout aussi peu authentique. Un cycle magnifique et poignant, et sans doute l'une des meilleures BD du monde, où l'histoire individuelle fait toujours écho à la grande Histoire. ■

Virginie François

Drôle de guerre

Le Sursis, Gibrat, **éd. Dupuis, l'intégrale, 128 p., 29 €.**

Juin 1943. Dans une maison désertée d'un village de l'Aveyron, un jeune homme vit à l'abri de la guerre et à l'insu de tous. Tout le monde le croit mort dans le bombardement du train qui le conduisait en Allemagne, après qu'il eut été réquisitionné au titre du service du travail obligatoire. Mais Julien – c'est le nom du jeune homme – avait eu la bonne idée de sauter en marche. Depuis, il joue les voyeurs. Il observe la vie du village à travers les persiennes, assiste aux accrochages verbaux entre résistants et miliciens et s'amuse de son propre enterrement tout en ne cessant d'admirer la belle Cécile dont il est amoureux. Dehors, c'est l'heure des ralliements. Mais Julien reste à l'écart de la vraie vie, confortablement installé dans sa drôle de guerre alors que le conflit s'intensifie et que d'autres ont su choisir leur camp... *Le Sursis* est un récit admirablement construit qui propose une réflexion sur le thème de l'engagement personnel. Comme toujours, le graphisme de Jean-Pierre Gibrat est d'une séduction folle, à l'image du personnage de Cécile que sa sensualité mêlée de pudeur rend de plus en plus désirable aux yeux de Julien. Ses ambiances en clair-obscur, la profonde humanité des personnages qui transparaît à travers son trait et l'amour d'une région, l'Aveyron, qui guide son pinceau, font de ce *Sursis* un vrai bonheur de dessin. La construction du récit fait monter la tension, ménage les pauses et les moments dramatiques, réussissant le pari de ne pas connaître un seul temps mort tout au long des cent pages que comporte l'histoire. Jusqu'à ce dénouement inattendu qui donne tout son sens au titre de ce diptyque et qui laisse le lecteur partagé entre des sentiments contradictoires, hésitant entre la frustration et la conviction que le sort du « héros » – dont on ne dira rien – ressemble à une vengeance du destin, peut-être fâché de ces longs mois passés par Julien au-dessus de la mêlée. **C. Q.**

Les cinq éléments

Quintett, Frank Giroud et collectif de dessinateurs, **éd. Dupuis, 5 vol., de 56 p. à 80 p., 14 €.**

Avec *Le Décalogue*, devenu un best-seller, le scénariste Frank Giroud, ancien étudiant de l'École nationale des chartes et agrégé d'histoire, proposait un concept original : une série pouvant se lire dans les deux sens et dont chaque volume, illustré par un dessinateur différent, était pourtant indépendant. Il a poussé un peu plus loin encore le concept de déclinaison avec *Quintett*, un série en cinq « mouvements » et autant de tomes, chacun d'eux racontant la même histoire vue par un personnage différent. L'intrigue se recoupe uniquement dans le cinquième et dernier mouvement, dénouement de l'histoire. Cette virtuosité narrative se double d'un nouveau pari graphique. Dans *Le Décalogue*, Giroud avait choisi un dessinateur par époque. Il récidive avec cinq graphistes (Gillon, Cuzor et Alessandrini, entres autres) dont les styles très différents mettent en valeur chaque changement de point de vue. Les principaux protagonistes de l'histoire, qui n'ont en commun que de jouer dans la même formation musicale, évoluent ainsi pendant la Première Guerre mondiale, dans une zone neutre de Grèce. Quatre destins, tous contrariés, qui se croisent et vivent les mêmes événements de manière totalement opposée... Une vraie réussite scénaristique ! **S. K**

CASE EXTRAITE DU VOL. 5

Amour positif

Pilules bleues, Frederik Peeters, **éd. Atrabile, 190 p., 19 €.**

Commencer un récit autobiographique par le dessin d'une cellule humaine, voilà qui est osé. On comprend mieux lorsqu'on sait que Frederik Peeters (né en 1974 et vivant à Genève) raconte ici son histoire d'amour avec une jeune mère séropositive et sa vie quotidienne avec le petit garçon de celle-ci, lui aussi contaminé. Alors que l'auteur avait tout pour nous faire sortir nos mouchoirs, il livre son intimité la plus profonde et évite tout pathos en se réfugiant dans un humour omniprésent.
De là, sans doute, vient le succès de cet album. **J. S.**

Exil intérieur

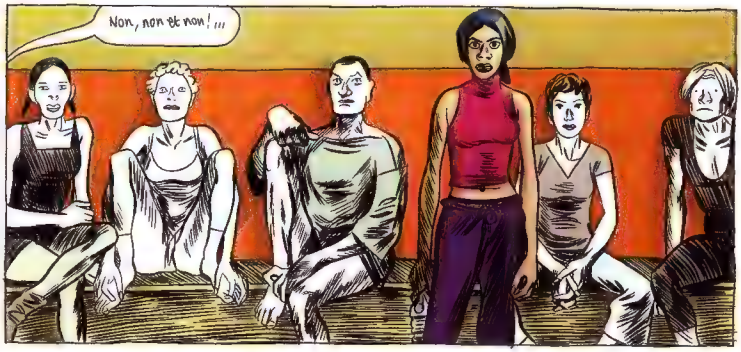
Là où vont nos pères, Shaun Tan, **éd. Dargaud, 128 p., 15 €.**

Un homme fait sa valise, quitte sa famille et s'en va. Il embarque dans un paquebot qui traverse l'océan. L'émigrant largue les amarres pour un nouveau monde, qu'il espère meilleur. Cette bande dessinée muette est une véritable prouesse, qui dit les espoirs, les rêves et les doutes qui s'agitent dans son esprit. Les dessins parlent d'eux-mêmes et leur tonalité sépia nous transporte dans des temps inconnus. Un hommage à tous ceux qui un jour ont dû quitter leur terre natale... **S. K.**

Célestin et Leïla

Le Bar du vieux Français, Lapière et Stassen, **éd. Dupuis, l'intégrale, 120 p., 22 €.**

Au milieu du désert, un bar, tenu par un vieux Français. Aux gens de passage, il raconte l'histoire de Célestin et de Leïla, qui se sont rencontrés dans son bistrot un an auparavant. Ces deux adolescents ont fui leurs quotidiens respectifs. Célestin, jeune Africain, a quitté son village dans l'espoir d'une vie meilleure en Europe, Leïla a abandonné la France pour la terre de ses grands-parents : le Maroc. Entre ces deux âmes perdues, l'amour va éclore. Une histoire sentimentale dense servie par le trait épais et fort de Stassen. **S. K.**



Les rêves de Lola

Vitesse moderne, Blutch,
éd. Dupuis, 95 p., 13 €.

Autant le dire tout de suite, on n'est pas bien sûr d'avoir tout compris à *Vitesse moderne*. Doit-on forcément comprendre pour aimer ? Et on apprécie, fébrile, de suivre les pérégrinations loufoques de Lola, une jeune danseuse, et de Renée, une pseudo-écrivain. Un peu déjantée, cette dernière propose à Lola une expérience étrange : partager sa vie pour une durée indéterminée afin d'écrire un livre dont elle sera le sujet principal. Troublée, Lola accepte. Le lendemain, les deux jolies filles vivent une journée particulière, où il sera question d'un père absent qui surgit cependant régulièrement à l'improviste, d'un amoureux transi et psychopathe, d'Omar Sharif et d'une énorme araignée... « Je me fais l'effet d'essayer de vous raconter un rêve et de ne pas y réussir, parce qu'aucun récit ne peut exprimer la sensation du rêve, ce mélange de surprise, d'ahurissement dans l'angoisse qui se révolte, cette sensation d'être en proie à l'incroyable, qui est l'essence même du rêve », explique Blutch dans le dossier qui renferme des notes liminaires à la réalisation de l'ouvrage. *Vitesse moderne* est donc la transcription – voire l'adaptation sur papier – d'un rêve. Or, la structure d'un rêve est aussi diffuse que dynamique. Des bribes de souvenirs s'imbriquent dans des réminiscences d'angoisse et de peur. Là, apparaît, dans toute son ampleur, l'ambition du projet de Blutch (qui a reçu l'an passé le Grand Prix d'Angoulême) : chercher à montrer l'immontrable, l'hallucinatoire, le mouvant. Il transcrit alors le mouvement dans la ville, dans la danse, dans le corps des femmes. Les planches des répétitions de Lola avec son prof de danse valent à elles seules le détour. L'effort de la danseuse, ses hésitations, son abandon : on y est, on les sent. Comme dans un rêve, il n'y a rien à faire, sinon suivre le mouvement (encore lui !), pas moyen d'interférer. Et, surprise, cette balade onirique prend fin sur un pédalo. Pas banal, non ? ■

Juliette Salin

La ballade de Jimmy

Jimmy Corrigan, Chris Ware,
éd. Delcourt, 380 p., 45 €.

JAMES, C'QU'Y FAUT COMPRENDRE, C'EST QU'UN HOMME EST PAS UNE CHOSE SIMP' COMME UN CHEVAL OU UN CHIEN DE PRAIRIE ET LA MÉCHANCETÉ DE NOT' PÈRE AVEC NOUS AUT', C'EST PAS CONT' LE MONDE, C'EST CONT' LUI.. Y NOUS AIME COMME SA PROP' CHAIR MAIS PAS PLUS, TU COMPRENDS ?
SPUT

Chris Ware, repéré par Art Spiegelman, est l'auteur le plus étonnant survenu depuis longtemps dans la bande dessinée. Il a élaboré en quelques années une œuvre fleuve, d'une profonde originalité, qu'il a baptisée *The Acme Novelty Library*. Chris Ware, souvent décrit comme un génie de la BD, cumule, au vrai, bien des talents : il est à la fois scénariste et dessinateur, mais aussi graphiste, lettreur, directeur artistique, rédacteur de fausses publicités intégrées au récit, adepte de jeux de langage et dynamiteur de formes. Le travail de Chris Ware est enfin disponible en français, adapté par les éditions Delcourt et par L'Association. Mais l'idéal reste de passer outre à la barrière de la langue et de le découvrir dans les *comics* d'origine, dont chaque numéro propose un format, une présentation ou encore un style graphique différents, se jouant des codes de la bande dessinée dans un enchevêtrement de formes et de cases, dont l'extraordinaire inventivité ne nuit jamais à la lisibilité. Ses personnages puisent au cœur des grandes figures de la mythologie américaine, de Jimmy Corrigan à Quimby the Mouse ou Rocket Sam – pour mieux les détourner –, s'inspirant aussi bien des vieilles BD des États-Unis que du dessin animé. Ses couleurs en aplats, la richesse de sa palette typographique et sa prodigieuse imagination graphique se doublent d'un sens de l'humour, d'un goût prononcé et très travaillé du second degré. Son *Jimmy Corrigan*, récit des retrouvailles d'un jeune homme avec un père depuis longtemps disparu du foyer familial, constitue une excellente introduction à son œuvre avant de plonger dans *Acme*, édité, lui aussi, aux éditions Delcourt, ou encore dans *Quimby the Mouse*, publié par L'Association. ■

C. Q.

Sud express

L'Autoroute du soleil, Baru, éd. Casterman, 426 p., 22 €.

Tout comme Edmond Baudoin, Baru fit partie, au milieu des années 1990, de ces quelques auteurs français à publier directement pour les Japonais chez l'éditeur de référence Kodansha. Étrange mais passionnante démarche, motivée, à l'époque, par la curiosité manifestée par les artistes hexagonaux pour le manga et ses techniques, mais aussi par celle d'un éditeur pour des Français considérés comme atypiques dans leur pays d'origine. Parue d'abord au Japon, *L'Autoroute du soleil* a été publiée en France en 1995. Et cet album fut un choc tant l'alchimie était forte entre ces deux cultures de BD. Découpée et composée à la japonaise – c'est-à-dire sans ellipses et avec une mise en scène très dynamique –, *L'Autoroute du soleil* n'en restait pas moins une histoire très française. Il y est question de la folle équipée sur les routes de province de Karim, 22 ans, et d'Alexandre, 17 ans, deux fils d'immigrés du bassin lorrain. Deux jeunes sans avenir qui, un jour, cherchent à boxer un leader local de l'extrême droite. Du jour au lendemain, une traque est déclenchée contre eux, à l'instigation du service d'ordre de l'homme politique. Le trait de Baru, tout en esquisses souples et précises, et ses textes au cordeau, font de ce manga le plus grand *road movie* de la BD française. ■ V. F.

La vie des autres

Quelques mois à l'Amélie, Jean-Claude Denis, éd. Dupuis, 72 p., 15,90 €.

Aloys Clark est un écrivain qui n'arrive plus à écrire. Il vient de franchir le cap de la cinquantaine et se traîne de bibliothèque en centre culturel pour parler d'un métier, le sien, qu'il ne se sent plus vraiment désireux de commenter. Aloys Clark est désespéré, son père vient de mourir, il n'a plus d'idée de livre – bref, ça va mal. Jusqu'au jour où il retrouve, échoué sur les rayonnages de sa bibliothèque, le roman d'un certain Dorian. Celui-ci raconte comment il s'invite dans le quotidien d'inconnus pour forcer la main du destin et pimenter sa vie. Aloys n'a plus rien à perdre, il décide d'imiter ce Dorian et de se faire une petite place dans la vie des autres. Et voilà comment il va reprendre goût à l'existence, à l'écriture et à l'amour. Mais l'imposture va le conduire, sans qu'il s'en rende compte, dans les pas de Dorian, car le destin est capricieux et montre parfois plus d'imagination qu'un romancier... Jean-Claude Denis est un auteur précieux. Une sorte de moraliste qui porte un regard lucide et mêlé de tendresse sur ses contemporains. Un dessinateur au trait sensuel, doublé d'un scénariste subtil et d'un coloriste sensible. Dans les années 1980, avec Luc Leroi, sorte d'antihéros aux prises avec les femmes et avec la vie de tous les jours, il brossait le portrait d'un personnage attachant, en rupture avec son époque clinquante et les canons de la réussite. Depuis, il poursuit son chemin et construit une œuvre personnelle, à l'écart des modes et des tendances, n'hésitant pas à prendre des risques et à s'engager sur des chemins de traverse : il a aussi raconté l'histoire de *Quelques mois à l'Amélie* dans un roman qui répond à la bande dessinée et la prolonge. Jean-Claude Denis, qui fut l'un de ceux qui contribuèrent à élargir l'horizon de la BD dans les années 1980, mériterait de se voir attribuer le Grand Prix d'Angoulême, distinction suprême de la bande dessinée francophone. Messieurs les jurés, il n'est pas encore trop tard... ■ C. Q.

Mer amère

Blue, Kiriko Nananan, éd. Casterman, « Sakka », 240 p., 11,50 €.

Avec *Blue,* publié en France en 2004, Kiriko Nananan a montré que le *shojo manga,* genre sentimental plutôt réservé aux filles, n'était pas mièvre. Dans un style narratif et graphique très minimaliste – peu de textes, un trait fin et de simples aplats noirs, blancs et gris –, la mangaka met en scène de façon délicate l'amitié ambiguë de deux lycéennes. Une camaraderie qui, au fil de balades au bord de la mer, va se transformer en un amour destructeur. ■ S. K.

Banlieues blues

Le Roi des mouches, Mezzo et Pirus, éd. Drugstore, 2 vol., 64 p., 19 €.

Mezzo et Pirus sont des auteurs plutôt rares. En particulier Mezzo, qui préfère publier peu et continuer à travailler comme illustrateur au *Journal de Mickey* plutôt que de céder à la tentation d'une bande dessinée commerciale. Leur duo est sans équivalent dans l'Hexagone. Si on leur cherche des références, c'est plutôt du côté des États-Unis et de la démarche de Charles Burns qu'il faut se tourner. En témoigne ce récit hallucinatoire du malaise adolescent sur fond d'alcool, de sexe et de drogue. ■ S. K.

Avoir un bon copain

Où le regard ne porte pas, Abolin et Pont, éd. Dargaud, 2 vol., 96 p., 14 €.

Il y a souvent quelque chose d'irrationnel dans les amitiés. C'est le thème choisi par Georges Abolin et Olivier Pont dans ce diptyque qui, en 2004, avait emballé la critique par la synthèse opérée entre bande dessinée grand public et démarche d'auteur. Partant de la camaraderie nouée entre quatre gamins dans un petit port italien au début du XXe siècle, les auteurs explorent ce qui, vingt ans après, permet à certains liens de perdurer. Sans tout dévoiler, la perte d'un enfant et un voyage initiatique vont éclaircir une partie de ce mystère. ■ V. F.

Humour

Le sens de l'adolescence

Agrippine, Claire Bretécher,
éd. Dargaud, 7 vol., 48 p., 13,50 €.

Agrippine est insupportable. Agrippine est exaspérante. Agrippine est usante. En même temps, on ne peut pas s'empêcher de la trouver drôle, touchante, attachante et finalement sympathique. Bon, il faut dire qu'Agrippine est une ado d'aujourd'hui, ce qui explique sans doute pas mal de chose. Elle n'existe que dans les bandes dessinées de Claire Bretécher, mais nous avons tous une Agrippine autour de nous pour peu qu'on ait une adolescente à la maison. Agrippine est un très bon miroir de notre époque et de notre société. Normal : pour capter quelque chose de l'air du temps et de ce qui se trame autour de nous, Claire Bretécher est sacrément fortiche. La grande prêtresse de la BD « sociétale », c'est elle. Souvenez-vous de sa série *Les Frustrés*, par exemple. C'était en ces temps anciens – les années 1970 – où il était de bon ton de refaire le monde et de vitupérer la société, le tout avec un verre à la main et l'air bronzé du cadre sup' qui revient d'un week-end à Megève ou à Saint-Trop'. Avachis dans leurs canapés, pétris de bonne conscience et de beaux discours, les Frustrés refaisaient le monde et faisaient les beaux jours du *Nouvel Observateur* par la même occasion. Archétypes désopilants, ils consacraient Claire Bretécher comme la reine de l'observation caustique et distanciée d'une certaine intelligentsia parisienne. Une trentaine d'années plus tard, ils ont laissé la place aux « biomanes » – pardon, aux parents d'Agrippine. Le père – surnommé Dad-Poute par sa fille chérie adorée – exerce une profession improbable : il écrit sur les huîtres. Il n'y a pas de sot métier, c'est vrai, mais le sien est quand même pour le moins étrange. Pour dire les choses sérieusement, il est « sémiologue en fruits de mer ». Mieux encore, il étudie la communication des fruits de mer avec leurs congénères.

Admettons. C'est le genre de type à s'enflammer en tenant une huître à la main rien qu'en pensant à tout ce qu'elle lui inspire. La mère, on ne sait pas trop, si ce n'est qu'elle passe beaucoup de temps devant son ordinateur. Consultante, peut-être, ou quelque chose dans ce goût-là. Car chez ces gens-là, Monsieur, on écrit. Ce qui ne veut pas dire qu'Agrippine brille à l'école. D'ailleurs, on ne la voit pas beaucoup étudier. Elle a trop à faire : téléphoner à ses copines, se faire offrir une paire de chaussures de chez Chouz, retéléphoner à ses copines... Il y a aussi un petit frère dans le décor et une femme de ménage qui pratique un sabir franco-portugais absolument délicieux. Dans les bandes dessinées d'*Agrippine*, on se parle beaucoup, et c'est sans doute dans ce domaine que s'exerce le mieux le talent de Claire Bretécher. Elle sait comme personne inventer un nouveau langage fait d'expressions glanées ici ou là, mais le plus souvent sorties de son imagination inépuisable. Des expressions qu'il n'est pas forcément conseillé de reprendre à son compte sous peine de se couvrir de ridicule. Pour autant, il ne faut pas croire qu'*Agrippine* – la série, pas le personnage – se cantonne à la caricature, à l'humour ou à la fantaisie. Le dernier album paru, *Agrippine déconfite*, aborde des sujets nettement moins réjouissants. Il y est question du divorce – qui n'est pas en soi forcément dramatique –, mais aussi de la vieillesse et de la mort, thèmes que Claire Bretécher traite avec une distance pudique et un sourire de bon ton. Ce n'est pas parce qu'elle se trouve confrontée à la mort que cette chère Agrippine va changer dans les prochains albums. En attendant, on ne peut qu'inciter les parents d'ados (ou de futurs ados) à lire cette BD : c'est bien plus instructif que tous ces manuels d'éducation consacrés à la vie des adolescents, ces êtres mystérieux avec leur langage fait de *lol* ou de *pdtr* (pété de rire, ndlr).

Christophe Quillien

© EMMANUEL PAIN FEDEPHO - DÉTOURAGE TIRÉ DE AGRIPPINE DÉCONFITE.

Ruralgie

Le Retour à la terre, Ferri et Larcenet, **éd. Dargaud, 4 vol., 48 p., 9,95 €.**

Ceux qui seraient tentés de quitter la ville pour s'installer à la campagne feraient bien de lire d'abord ce *Retour à la terre*. Manu Larcenet a tenté l'expérience, Jean-Yves Ferri en a tiré toute une série de scénarios en une demi-planche qui rappelle le format des premiers gags de Gaston Lagaffe, et voilà le résultat : une suite hilarante de scènes où le malheureux héros venu de la grande cité découvre les joies de la vie au vert. Les gens du coin sont parfois étranges : ils le saluent bizarrement (« Karoutcho ! »), il y a cette espèce d'ermite barbu réfugié sur un arbre, ils organisent une fête du cochon... Mais, dans l'ensemble, ils s'avèrent plutôt sympathiques. Il faut avouer que Larcenet – rebaptisé Larssinet – n'est pas mal non plus. Le genre à se balader dans les champs avec son ordinateur portable sur l'épaule et à imprimer des photos de fleurs, avant d'aller vérifier en forêt qu'elles ressemblent bien aux vraies... Au-delà de l'humour, *Le Retour à la terre* raconte les angoisses du dessinateur face à la paternité, à son travail d'auteur ou à la vie loin de la ville. Une série à glisser dans le sac à dos et à méditer avant de réserver un week-end dans un gîte rural...

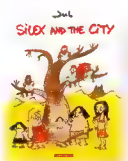
C. Q.

Franquin, côté obscur

Idées noires, Franquin, **éd. Fluide glacial, 72 p., 10,95 €.**

Longtemps, André Franquin a été trop gentil. Un jour, il en a eu assez de cette réputation de gentillesse excessive acquise au fil des aventures fantaisistes de Spirou et Fantasio, des gags bon enfant de Modeste et Pompon et des gaffes à répétition de Gaston. Il s'est dit qu'il serait intéressant d'explorer la face sombre de sa personnalité, de se montrer plus mordant dans son dessin comme dans les thèmes abordés. Ainsi sont nées ses *Idées noires*, d'abord publiées dans *Le Trombone illustré*, le supplément encarté dans l'hebdomadaire *Spirou* pendant quelques mois, en 1977. Noires, ces Idées le sont autant par l'absence de couleur – Franquin traite ses personnages en silhouettes tandis que les aplats de blanc envahissent la page jusqu'à en devenir angoissants – que par les thèmes abordés : il parle de tout ce qui le hérisse et de tout ce qui l'angoisse. Et les sujets ne manquent pas, car le créateur de Gaston était sujet à l'inquiétude et à la dépression. Des états d'âme dont il se servait pour nourrir son travail quotidien. Le nucléaire, les chasseurs, la peine de mort, les militaires, la corrida... Rien n'échappe à sa plume acide et à son humour cinglant qui se délectent à traquer l'absurdité de notre société et de la condition humaine. Sa vision du monde se fait d'un coup terrifiante et, en même temps, d'une irrésistible drôlerie – on ne se refait pas. Le rire est toujours présent sous le crayon d'André Franquin, même s'il s'agit d'un rire aussi jaune que ses planches sont noires. À l'arrêt du *Trombone illustré*, jugé trop iconoclaste par la direction de *Spirou*, les *Idées noires* trouvèrent asile dans les pages du mensuel *Fluide glacial* de Marcel Gotlib, ami de Franquin et grand admirateur de son talent. Trente ans plus tard, elles n'ont rien perdu de leur efficacité ni, hélas, de leur actualité...

C. Q.



Rire caverneux

Silex and the City, Jul, **éd. Dargaud, 48 p., 13,50 €.**

Exit l'actualité brûlante ! Place au rebours historique ! Après tout, Carthage a bien inspiré Flaubert, et Roger Lécureux a planté ses dessins à l'aube de l'humanité, dans la jungle. *Salammbô* et *Rahan*, même combat ! Il faut désormais compter avec la famille Dotcom, de braves *Homo sapiens* totalement accros au progrès. Les parents sont profs en ZEP (zone d'évolution prioritaire), ils s'appellent Spam et Blog. Les enfants, de gentils *Dolto sapiens*, se prénomment Url et Web. Cette dernière est amoureuse d'un fils à papa, Rahan de la Pétaudière, qui habite « une grotte de fonction de 600 m² », son père est directeur d'EDF (Énergie du feu). On l'a compris : chaque personnage possède un pedigree qui vaut, à lui seul, les oscars de l'humour. Après *Il faut tuer José Bové* et *La Croisade s'amuse*, Jul, dessinateur à *Charlie hebdo* et auteur à part entière, s'éloigne apparemment du manifeste en forme de pochade. *Silex and the City*, sa dernière création, s'autorise de sérieux débordements. Mais, comme disait Ionesco, le comique n'a pas d'issue : il nous renvoie sans cesse à nous-mêmes. Les Dotcom sont nos ombres, signalant nos misérables travers. Pas seulement drôle, la bestiole, mais aussi sacrément inventive... Jul mêle l'anachronisme à l'uchronie : d'accord pour camper notre modernité au temps de la guerre du feu, mais alors il faut pouvoir se dire « et si ». Et si la lutte des classes était apparue en même temps que les premières torches ; et si la démocratie était juste une affaire d'élection ; et, surtout, si nos ancêtres étaient bien plus évolués que nous...

Clara Dupont-Monod

Monument délirant

Rubrique-à-brac, Gotlib, **éd. Dargaud, 474 p., 49 €.**

Rubrique-à-brac [rubricabrac], nom commun. Étym. : de rubrique et bric-à-brac. Chronique d'humour glacé et sophistiqué commise par Marcel Gotlib dans les pages du journal *Pilote*. Synonyme : *RAB*. S'il fallait donner une autre définition de la *Rubrique-à-brac*, on pourrait dire qu'elle consiste à aborder n'importe quel sujet sérieux avec un sens prononcé du n'importe quoi. Publiée quelques mois avant Mai 68, la *RAB* fit l'effet d'un jet de pavé dans la vitrine de la bande dessinée francophone. Avant, il y avait eu les *Dingodossiers*, chronique de thèmes de société écrite par René Goscinny et mise en images par le même Gotlib. Quand Goscinny, débordé, décida de mettre un terme aux *Dingodossiers*, Gotlib dut se débrouiller seul comme un grand. Ce qu'il fit avec brio en imaginant cette *Rubrique-à-brac* qui portait la marque de *Mad*, magazine américain pétri de non-sens, dont la lecture le régalait. Dans la *Rubrique*, il n'y avait pas à proprement parler de héros, ce qui était tout à fait nouveau. Tout juste retrouvait-on au fil des semaines quelques personnages, à l'image du professeur Burp et de sa blouse blanche, de la coccinelle qui squattait les bas de page ou du malheureux Isaac Newton, condamné à recevoir une pomme sur la tête pour découvrir la loi de la gravitation universelle. Gotlib parodiait *Les Enquêtes du commissaire Maigret* (transformé en Bougret), racontait à sa manière la vie des animaux, pratiquait la science-fiction et la psychanalyse amusantes, initiait son lecteur aux joies du second degré ou du western-spaghetti revu et corrigé. Sa *Rubrique-à-brac* influença quelques futurs humoristes en culottes courtes, comme le jeune Alain Chabat, avec son sens de l'absurde (guère pratiqué à l'époque), ses jeux de mots déplorables mais drôles, et cette tendresse qui affleurait à chaque page. Comme aurait pu dire Charolles, le second du commissaire Bougret : ce Gotlib, quand même, quel type !

C. Q.

Allô maman bobo

Monsieur Jean, Dupuy et Berberian,
éd. Dupuis, 7 vol., 48 p., 10,40 €.

A priori, Monsieur Jean a tout pour énerver. Écrivain trentenaire parisien, un peu torturé et bourgeois-bohème, il passe son temps à cogiter sur ses problèmes dans les cafés du canal Saint-Martin. Et quand il ne nous fait pas le coup du « Qui suis-je ? Où vais-je ? Dans quelle étagère ? », il doit se coltiner les tracas de son ami Félix, moins angoissé mais souvent inconséquent. Pourtant, sous ses dehors caricaturaux, Monsieur Jean est un des héros les plus drôles de la bande dessinée française. Justement parce qu'il a conscience de son côté agaçant, de ses contradictions et de l'aspect dérisoire de ses inquiétudes. Et puis, il y a le côté fantasque et foutraque du personnage qui parfois lui fait voir des choses imaginaires comme des paires de chaussettes dépareillées qui prennent vie et râlent quand on les sort du lave-linge. Enfin, à travers le prisme de la vie assez privilégiée de Jean, la série pointe avec acidité les aspects peu reluisants de nos sociétés urbaines. Créées en 1990 à quatre mains par Philippe Dupuy et Charles Berberian, les aventures de *Monsieur Jean* fonctionnent aussi, car, par-delà le côté segmentant du personnage, elles reflètent des expériences partagées. On a ainsi découvert le héros célibataire, ensuite en couple, puis jeune quadragénaire père de famille. Car Monsieur Jean est un des rares personnages de BD qui vieillit avec ses auteurs et ses lecteurs. D'où l'impression accrue de « vécu », et surtout d'une « résonance » avec nos existences, qui se dégage de la plupart des planches, dessinées d'un coup de pinceau alerte et d'un trait aérien qui figure les émotions et les situations au plus juste.

Virginie François

Titeuf devenu grand

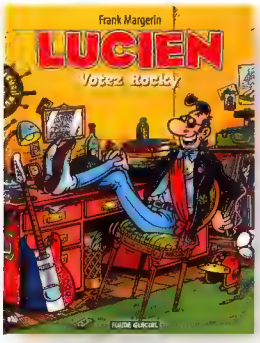
Titeuf, Zep,
éd. Glénat, 13 vol., 48 p., 9,40 €.

Plus préoccupé par ses copains ou sa « fiancée » Nadia que par les maths, *Titeuf*, premier de la classe en paresse et bêtises, fait un malheur chez les petits. Le héros de la cour de récré est né en mars 1992 sur un carnet à dessin, où Zep, de son vrai nom Philippe Chappuis, dessinait quelques souvenirs d'enfance. Il se souvient rapidement d'un camarade de classe qui avait une tête d'œuf et lui ajoute une houppe par flemme de dessiner les cheveux. Sans se douter que ce petit mec à la mèche blonde deviendrait la nouvelle icône des jeunes. Quelques mois plus tard, *Titeuf* est publié par Glénat. Succès fulgurant. Depuis, chaque album s'écoule à plus de 400 000 exemplaires. Aujourd'hui, *Titeuf* n'est plus une mode, c'est un véritable phénomène. « Lâchez-moi le slip » ou « c'est pô juste » sont même devenus des expressions courantes chez les plus jeunes. Car contrairement aux autres héros des bandes dessinées enfantines, *Titeuf* apporte, avec une crudité et un humour ravageurs, des réponses aux questions que les enfants se posent, en particulier sur le sexe, rebaptisé ici « zizi sexuel ».

Sarah Kallmann

Blouson noir et fleur bleue

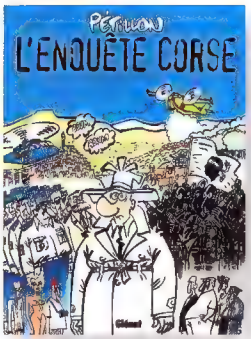
Lucien, Frank Margerin,
éd. Fluide glacial, 10 vol., 48 p., 9,95 €.



Lucien, c'est une sorte de Tintin de banlieue qui aurait troqué le pantalon de golf pour le blouson de cuir noir et qui aurait remplacé son fidèle Milou par une mobylette pétaradante. Sauf que les aventures de Lucien ne le conduisent jamais au-delà du périphérique, ses exploits quotidiens se limitant à une virée à moto avec ses potes ou à une partie de flipper au bistrot du coin... Reconnaissable à sa coupe de cheveux en forme de banane, Lucien est né dans les pages de *Métal hurlant* à la fin des années 1970. Son créateur, Frank Margerin, après avoir débuté avec des histoires de science-fiction décalée, fut l'un des ténors de la vague « BD-rock » en compagnie de Serge Clerc, Dodo et Ben Radis ou Tramber et Jano, les auteurs du rat Kebra, loubard teigneux et double inversé du gentil Lucien. Lucien habite chez ses parents, braves gens sympathiques mais qui trouvent que, tout de même, il pourrait mettre un peu moins fort sa musique de sauvage. Il vit dans une banlieue qui pourrait être celle des années 1960, quand le rap et la fracture sociale ne faisaient pas encore la une des journaux et quand les pavillons en meulière n'avaient pas cédé trop de terrain face aux barres de béton. Mais l'univers de Lucien affirme une dimension intemporelle qui rend sa lecture toujours aussi drôle aujourd'hui. Avec son trait tout en rondeurs et sa générosité contagieuse, Frank Margerin pratique une sociologie amusante et affiche une vraie tendresse pour ses personnages. Trente ans après ses débuts, Lucien est de retour, comme un miroir de son créateur. Ayant franchi le cap de la cinquantaine, il n'a pas perdu sa légendaire banane mais a gagné un petit bidon qui gonfle son tee-shirt. Et il a deux ados qui écoutent à leur tour – trop fort – de la musique de sauvage. **C. Q.**

Oh, petit, tu es bien curieux...

L'Enquête corse, René Pétillon,
éd. Drugstore, 48 p., 13 €.



Jack Palmer est détective privé, comme l'inspecteur Columbo. Il porte un trench-coat et pose un tas de questions pour le besoin de ses enquêtes, comme l'inspecteur Columbo. Mais la comparaison s'arrête là : à la différence de Columbo, Jack Palmer est tout à fait incompétent, et c'est d'ailleurs ce qui fait son charme. Par chance, il compense cette inaptitude professionnelle par une drôlerie irrésistible et il lui sera donc beaucoup pardonné. Palmer est né en 1974 dans *Pilote*, le magazine qui s'amusait à réfléchir. Lui, il amuse ses lecteurs quand il essaie de réfléchir. Ses enquêtes ne le mènent nulle part, et en tout cas pas sur la voie de la vérité. Dans *L'Enquête corse*, Palmer atteint des sommets. Chargé de retrouver la trace d'un certain Ange Leoni, le voilà qui débarque à Rossignoli, charmant petit village typique de l'île de Beauté avec son « café historique » et son « café habituel », ses explosions quotidiennes (« boum ! »), ses cagoulés qui se bouffent le nez et ses autochtones mutiques (« je ne connais pas grand monde par ici, nous ne sommes en Corse que depuis cinq générations », lui dit la tenancière de son hôtel). Bref, Palmer est mal barré, ce qui fait l'affaire du lecteur. Les indépendantistes et autonomistes n'arrêtent pas de se bouffer le nez, les forces de l'ordre n'arrêtent jamais personne (sauf le malheureux Palmer), les témoins de l'accusation convoqués à un procès se font tous porter pâle. En Corse, « il faut savoir à qui poser les questions mais surtout à qui ne pas les poser », dit l'un des protagonistes de cette histoire. Heureusement, il y a les femmes, qui tentent de préserver un minimum de raison et de bon sens dans ce bazar généralisé. « La Corse, c'est une île compliquée pour un continental », remarque Palmer, un rien perplexe, à son retour à Paris. « Pour un Corse aussi », s'entend-il répondre par un natif un brin désabusé... **C. Q.**

Une bonne couche

L'Encyclopédie des bébés, Daniel Goossens,
éd. Fluide glacial, 164 p., 24,50 €.

Que celui qui n'a jamais été bébé jette la première pierre à Daniel Goossens ! Ce digne émule de Marcel Gotlib, pilier du mensuel *Fluide glacial*, est un maître de l'humour décalé et absurde. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil à cette savoureuse *Encyclopédie des bébés* qui peut être appréciée de tous les lecteurs (même les non-bébés). Où l'on apprend, par exemple, que le bébé dans le landau du film *Le Cuirassé Potemkine* était doublé par un cascadeur. Étonnant, non ? **C. Q.**

Style gros nez

Les Bidochon, Binet, **éd. Fluide glacial, 19 vol., 48 p., 9,95 €.**

Les Bidochon, c'est un couple. Lui, c'est Robert : béret, bretelle, bedaine. Elle, c'est Raymonde, sa femme. Avec une drôlerie dévastatrice, Binet dépeint les habitudes, les tracas et les travers d'un couple de « Français moyens » d'une cinquantaine d'années. Née en 1977 dans les pages du magazine *Fluide glacial*, la série, typique du style gros nez, fait preuve d'une rare longévité. Et pour cause, ces antihéros sont devenus caricaturaux. Caricaturale ? Peut-être. Amusante ? Sans aucun doute ! **S. K.**

Le magicien ose

M le magicien, Massimo Mattioli,
éd. L'Association, 256 p., 36 €.

Dans les pages de *Pif gadget*, il n'y avait pas que *Rahan* ou le *Docteur Justice*. On trouvait aussi des séries qui déroutaient le jeune lecteur comme ce délicieux *M le magicien*. Trait minimaliste, couleurs pétantes, inventivité à chaque page, humour absurde à tous les étages : le petit bonhomme de Mattioli vit dans un monde où la loufoquerie et l'imagination sont reines. Réédité avec soin, *M le magicien* bouscule notre conception du bon sens et de la raison d'un simple coup de baguette. Magique ! **C. Q.**

Affreux, sale et méchant

Les Sales Blagues, la totale, Vuillemin, éd. Drugstore, l'intégrale, 720 p., 45 €.

En reprenant, après Coluche et Reiser, *Les Sales Blagues* du magazine *L'Écho des savanes*, dans les années 1980, Vuillemin n'imaginait pas qu'il relèverait aussi bien le flambeau. Ses sketchs « gribouillés » d'un trait épais et sale, éclaboussés de couleurs criardes, donnent une vision désespérée et désespérante de l'humanité. Des planches d'une grande acuité, mais parfois intolérables, tant elles plongent le lecteur dans la misère sociale et sexuelle la plus extrême. V. F.

Fantasia chez les ploucs

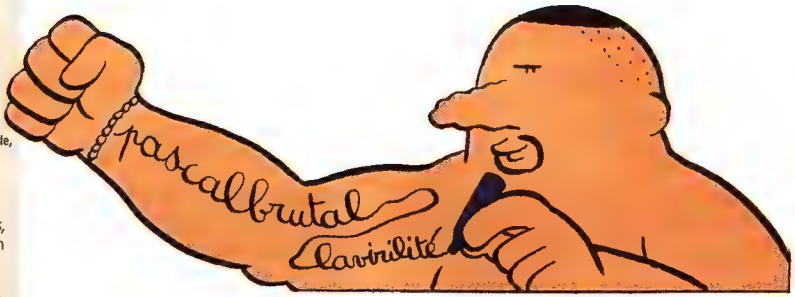
Virage dangereux, Bruno Heitz, éd. Seuil, 112 p., 9 €.

Oubliez Philip Marlowe, Sam Spade et le commissaire Maigret ! Le roi des détectives s'appelle Hubert, il habite Beaulieu-sur-Morne (tout un programme), porte le béret et conduit un cyclomoteur hors d'âge... Dans une France à la Doisneau qui sent bon les Gauloises bleues, Hubert a fort à faire pour démêler l'écheveau des intrigues villageoises nourries par les rancœurs. Un polar rural servi par un dessin aux faux airs naïfs et des personnages plus vrais que nature. C. Q

Les tongs du Général

De Gaulle à la plage, Ferri, éd. Dargaud, 48 p., 11,50 €.

S'il lisait cet album, le Général pourrait se retourner dans sa tombe – mais ce serait à force de se tenir les côtes, sans aucun doute. Ferri lève le voile sur un épisode méconnu de l'histoire de France : à l'été 1956, de Gaulle était à la plage, en short militaire et avec des tongs aux pieds, lançant des messages codés dans le haut-parleur du poste de secours (« l'archiduchesse crache sa chique avec panache »). Ferri est aussi grand par l'humour que de Gaulle l'était par la taille, ce qui n'est pas peu dire. C. Q.



La perfection au masculin

Pascal Brutal, Riad Sattouf, éd. Fluide glacial, 3 vol., 46 p., 9,95 €.

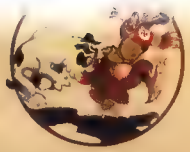
Nous sommes dans la France de demain. Alain Madelin est président « pour trois septennats consécutifs ». Il est à la tête non plus de la République, mais d'un pays dominé par l'ultralibéralisme. Dans cette jungle, un homme à la virilité exacerbée a décidé de résister au système : Pascal Brutal ! Il porte une gourmette en argent au poignet, il est chaussé de baskets « Torsion 1992 ». Il fait vrombir sa bécane et la chevauche parce que lui, Pascal, il a choisi la voie de la liberté. Et ce, même si certaines voies sont plus escarpées que d'autres... On connaît désormais Riad Sattouf comme réalisateur de film *(Les Beaux Gosses)*, il serait regrettable que cela fasse oublier qu'il est l'auteur de cette saga hilarante dont l'objectif est avant tout de torpiller les clichés en les gonflant au maximum à l'instar des biceps de ce héros qui a vécu une partie de son enfance à Rennes (capitale de la Bretagne autonome dans le monde de Pascal). « La France... Le futur... À travers les brumes impalpables des temps à venir, on ne distingue pas grand-chose », nous dit Brutal dans le tome 1 de ses aventures *(La Nouvelle Virilité)*. Vous l'aurez compris, cette France ressemble à celle qui se cherche actuellement une identité nationale. Un pays où la course à la performance, la rentabilité sont devenues des valeurs suprêmes. Derrière les muscles de son personnage, Sattouf dénonce le narcissisme éhonté de notre époque, son culte de la perfection, l'homosexualité rampante des hypermachos, le racisme larvé – autant de définitions de la beaufitude contemporaine. Sans doute parce qu'il n'a aucune pitié pour nos travers, cet Indiana Jones de l'hypermodernité est en passe de devenir une icône. Et pas seulement dans les milieux gays. Vite, vite, le quatrième tome ! Oh oui, Pascal, fais-nous mal.

C. D.-M.

La griffe « gueuluque »

Le Chat, Philippe Geluck, éd. Casterman, 15 vol., 48 p., 10 €.

Il paraît que Geluck – à prononcer « gueuluque » – signifie bonheur en wallon. Tous les lecteurs du *Chat* s'y retrouveront. Quel bonheur, effectivement, de se plonger dans les cases imaginées depuis vingt-six ans par Philippe Bonheur et de retrouver son félin sentencieux adepte d'humour absurde et de bon sens plein de non-sens. « On retrouve chez lui toutes les caractéristiques de l'esprit belge. C'est un mélange d'autodérision, de sens de l'absurde et d'amour des mots », analyse le créateur de la série. Ces mots pourraient tout aussi bien le définir Geluck lui-même, qui a longtemps été un amuseur public au théâtre, à la télévision chez Drucker et à la radio, notamment chez Laurent Ruquier. Avec *Le Chat*, il a trouvé le personnage idéal en synthétisant ses multiples influences : *Hara-Kiri*, les Monty Python, Frédéric Dard ou encore Woody Allen. « Quand j'étais plus jeune, j'étais persuadé que l'humour ne pouvait être que méchant », analyse Geluck qui avoue vouloir éviter tout coup de pied de l'âne... Oublions alors qu'il se prénomme Philippe. En grec, cela signifierait « celui qui aime les chevaux ». J. S.



L'homme est un loup pour l'homme

La Bête est morte ! La guerre mondiale chez les animaux, Calvo, Dancette et Zimmermann, **éd. Gallimard, 88 p., 26 €.**

« *La Bête est morte !* est un grand livre d'histoire. Mais c'est aussi l'histoire singulière d'un livre. Paru en deux épisodes en 1944 et 1945, le récit est signé Calvo, illustrateur, caricaturiste et ancien du *Canard enchaîné*, et Victor Dancette et Jacques Zimmermann, respectivement patron et directeur éditorial des éditions GP (qui publièrent l'ouvrage). Dans l'euphorie du débarquement en Normandie, l'idée était alors de réaliser un livre jeunesse édifiant autour de l'horreur de la guerre et de la cohésion nationale. *La Bête est morte !* est également une des rares bandes dessinées antiallemandes à être parues pendant la guerre avec *Les Trois mousquetaires du maquis* de Marijac. On ne se doutait pas alors qu'il allait devenir un des chefs-d'œuvre de la bande dessinée. Un classique pourtant quasi épuisé, malgré des rééditions en 1977 et 1995. Jusqu'à ce que Gallimard se décide à en proposer une édition que l'on considère comme la plus proche de la version originale. Aujourd'hui largement diffusé, l'ouvrage ne fait pas partie par hasard des titres recommandés par l'Éducation nationale dans le programme des collèges. Car *La Bête est morte !* est d'abord un récit pédagogique : un vieil écureuil unijambiste raconte à ses petits-enfants comment les écureuils et les lapins qui coulaient des jours paisibles dans leur clairière se sont fait attaquer par des hordes de loups venus de Barbarie. À partir de là, les événements les plus marquants de la Seconde Guerre mondiale – l'écrasement de la Belgique, l'entrée des Allemands dans Paris, la bataille de Bir Hakeim, la campagne de Russie, entre autres – et les acteurs du conflit – Hitler, Churchill, Staline, Roosevelt, le général de Gaulle – sont passés au filtre de la fable animalière. Ainsi les Anglais apparaissent-ils sous les traits de dogues, les Américains sous ceux de bisons, tandis que les Italiens évoquent des hyènes, les Russes des ours et les Japonais des singes. C'est ce même procédé, destiné à atténuer la violence du propos, que l'on retrouvera quatre décennies plus tard dans *Maus* d'Art Spiegelman. Ce qui rend fascinant *La Bête est morte !*, c'est son côté « au plus près du vécu » qui en fait un témoignage précieux sur les faits mais aussi sur la manière dont ils étaient appréhendés à l'époque. Ainsi, le livre apporte la preuve que, au milieu de la guerre, on connaissait l'existence des camps d'extermination : « Les hordes du Grand Loup avaient commencé le plus atroce des plans de destruction des races », écrivent les auteurs, même s'ils abordent ensuite très peu le sujet. Si le contexte humain est bien restitué – en particulier la souffrance des populations et celle des prisonniers –, le compte rendu comporte évidemment quelques manques symptomatiques vis-à-vis des faits historiques. Ainsi, Pétain et la collaboration sont passés sous silence. Quant au général de Gaulle, il est oublié au début, avant de regagner au fil du récit sa juste place, les auteurs prenant eux-mêmes conscience de son importance grandissante. De même, les valeurs du communisme sont un peu trop portées au pinacle tandis que les Français sont décrits comme largement résistants, théorie qui sera battue en brèche dans les années 1970. *La Bête est morte !* n'en reste pas moins une magnifique fresque historique et une vraie prouesse graphique. À mi-chemin du graphisme à la Disney et de la grande tradition française de l'illustration façon Gustave Doré, Calvo peint la guerre en grands tableaux fourmillant de détails. Surtout, le texte mené sur le rythme un peu lancinant du conte décortique avec justesse la froideur de la cruauté nazie : « Mes chers enfants », conclut le vieil écureuil, commentant les massacres gratuits de la fin de la guerre, « n'oubliez jamais ceci : ces Loups qui ont accompli ces horreurs étaient des loups normaux. Ils n'étaient pas dans l'action d'une bataille, excités par l'odeur de la poudre. La faim ne les tenaillait pas. Ils n'avaient pas à se défendre ni à venger les leurs. Ils avaient simplement l'ordre de tuer. » Et cet album de culminer en une méditation convaincante sur la « banalité du mal ».

Virginie François

Autopsie d'un éventreur

From Hell, Alan Moore et Eddie Campbell,
éd. Delcourt, 576 p., 45 €.

Au premier abord, les 576 pages de *From Hell* – un prologue, un épilogue, 14 chapitres et 60 pages d'annexes – et le trait acerbe de ses dessins peuvent rebuter. Erreur, tous vos efforts seront récompensés. Considéré comme la grande œuvre d'Alan Moore, *From Hell* est une visite hallucinée et hallucinante du Londres des années 1880. Le scénariste de *V pour Vendetta* et *The Watchmen* a mené dix ans de recherches universitaires sur Jack l'Éventreur avant de venir à bout de ce scénario. Au fil de ses études, il retient la thèse du complot royal. Un des petits-fils de la reine Victoria aurait eu un enfant avec une fille du peuple, acquinée avec des prostituées. Ces dernières envisagent de faire chanter la Couronne, ce que la reine ne saurait souffrir. Elle confie alors à son chirurgien personnel, sir William Gull, le soin de régler le problème. Mais la bonne société victorienne, si à cheval sur les bonnes mœurs et le protocole, recèle aussi son lot de névroses. Le monsieur, passablement dérangé, charcute ses victimes dans une sorte de quête mystique. En redonnant vie aux différents protagonistes de l'affaire (prostituées, policiers, journalistes, hommes de main de la reine...), Alan Moore restitue avec minutie le contexte politique de l'époque. Parallèlement aux effets réels des meurtres – battage médiatique, psychose, ratés de l'enquête... –, il décrit les effets fantasmés par le cerveau malade de Gull qui souffre de visions du passé et du futur, notamment d'un XXe siècle aussi froid et déshumanisé que la reine Victoria et ses sbires. Époustouflant, ce scénario trouve un écho parfait dans les dessins d'Eddie Campbell, dessinateur australien méconnu. Avec son graphisme fouillé et ses hachures abruptes, parfois difficilement lisibles, il en donne une représentation poisseuse. Le lecteur n'est donc jamais vraiment sûr de ce qu'il voit et lit. Alan Moore l'avait prévenu au début du livre, qu'il dédie aux prostituées assassinées : « Vous et votre mort : de ces choses seules nous sommes certains. »

J. S.

Bombe à retardement

Gen d'Hiroshima, Keiji Nakazawa,
éd. Vertige Graphic, 10 vol., 280 p., 15 €.

Comme son héros Gen, le dessinateur Keiji Nakazawa est natif d'Hiroshima. Il a 6 ans lorsque les Américains larguent, le lundi 6 août 1945, la bombe atomique qui tue son père, sa sœur et son frère cadet. Ce qui est arrivé ce jour-là, il passera le reste de sa vie à le raconter en manga. Lorsqu'il commence à écrire et à dessiner Gen, il a 34 ans et suffisamment de recul pour appréhender le contexte politique de l'époque. Tout au long des dix tomes de la série, il va sans cesse mêler la petite et la grande Histoire. Ainsi le premier volume est-il consacré à la description de la vie quotidienne de la famille Nakaoka avant l'explosion. Il montre les brimades et les humiliations endurées par les siens à cause de l'engagement pacifiste de son père. Il raconte les efforts surhumains pour trouver de la nourriture dans un pays obnubilé par la guerre. En filigrane, il critique l'impérialisme et l'aveuglement des militaires qui ne veulent pas croire à la fin d'un Japon ancestral jugé invincible et avilissent une population préoccupée par la lutte contre la famine. Ce propos contraste avec les dessins naïfs où les expressions des visages sont souvent caricaturales. Sans jamais prendre le pas sur la narration et sans aucun effet esthétique, ces images montrent la réalité telle qu'elle est. Dans les neuf tomes qui suivent, Nakazawa traite surtout du courage des survivants livrés à eux-mêmes. Sans complaisance, il ne cache pas les effets pervers de la catastrophe : les blessés sont rejetés par leurs compatriotes car ils symbolisent la défaite et, profitant de la désorganisation de la société, le marché noir et la criminalité se développent. Filant la métaphore du blé (« qui reste fort, même si on le piétine »), il décrit la lente reconstruction de Gen et de sa mère jusqu'à la renaissance de leur espoir, si faible soit-il. Publiée une première fois en France en 1983, cette série devra attendre plusieurs années et une réédition pour que son importance soit reconnue. Aujourd'hui, tout le monde s'accorde à considérer que *Gen* fait partie du patrimoine mondial de la bande dessinée.

J. S.

Trou de mémoire

C'était la guerre des tranchées, Tardi, éd. Casterman, 132 p., 17 €.

« Je ne m'intéresse qu'à l'homme et à ses souffrances, et mon indignation est grande », écrivait Tardi en introduction à *C'était la guerre des tranchées.* Chez le dessinateur, la guerre de 14-18 est une obsession. Tout au long de son œuvre, il n'a cessé d'y revenir pour l'imaginer, la raconter et sans doute aussi l'exorciser. Pour Tardi, le premier conflit mondial est plus qu'un sujet de récits en images ou une référence historique. C'est aussi, et avant tout, une affaire personnelle qui ne cesse de le hanter depuis la petite enfance, quand il demandait à son grand-père, ancien combattant, de lui raconter « sa » guerre, au grand désespoir de la grand-mère qui aurait préféré tenir son petit-fils à l'écart de ces souvenirs de mort et de fureur. Dans *Les Aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec,* la guerre s'invite dans le paysage, même si elle reste en toile de fond. *Momies en folie,* quatrième épisode de la série, s'achève sur l'annonce de la mobilisation générale et sur une case toute noire en guise de faire-part de deuil, comme pour annoncer la mort de la civilisation et la tragédie à venir. Mais Tardi ne pouvait en rester là, et il lui faudra se lancer au cœur du sujet, creuser en profondeur, raconter encore et encore, comme s'il était le dernier témoin de cette absurdité. *C'était la guerre des tranchées* – dédié à son grand-père – restera comme son grand œuvre, avec ces pages terribles traitées en gris, noir et blanc, ces longues cases horizontales étirées comme des tranchées, cette narration à hauteur de soldats, donnant l'impression au lecteur de partager leur condition et de se trouver plongé dans l'horreur même. Il n'en aura jamais vraiment fini, puisque *Putain de guerre !,* récit du conflit découpé année par année et raconté avec l'aide de Jean-Pierre Verney, documentaliste attitré de Tardi, poursuit ce travail de mémoire. ■ **Christophe Quillien**

La bannière étiolée

Une histoire populaire de l'Empire américain, Zinn, **Konopacki et Buhle,** éd. Vertige Graphic, 288 p., 22 €.

L'histoire avec un grand H est avant tout une affaire d'historiens. Ce sont eux qui lient les événements passés et en révèlent le sens au profane. Mais ils n'en restent pas moins des hommes sensibles à des idées, opinions ou sentiments qui peuvent orienter leurs analyses. Pour l'historien américain Howard Zinn, cette inflexion est particulièrement vraie concernant les États-Unis. Selon lui, la plupart des ouvrages de ses confrères sont imprégnés par l'idéologie américaine dominante et réduisent l'importance – quand ils ne la passent pas tout simplement sous silence – de certains épisodes cruciaux. Une thèse que Howard Zinn, professeur à l'université de Boston, a défendue dans *Une histoire populaire de l'Empire américain,* un ouvrage publié en 1980 et qui, malgré son niveau théorique, a rencontré un certain succès puisqu'il a été réédité six fois. C'est la très fidèle adaptation en BD de cet ouvrage que propose aujourd'hui Vertige Graphic. On y retrouve le parti pris originel de l'entreprise, qui est de se placer du point de vue des acteurs historiques : Indiens, GI, suffragettes, Noirs, pacifistes... Car l'ambition de Zinn, loin du mythe de l'*american dream,* est de dévoiler la face sombre de l'histoire américaine. On commence donc avec le massacre des Indiens à Wounded Knee en 1890 pour finir sur la vengeance post-11 Septembre de Bush en Irak en passant par les deux guerres mondiales, le Vietnam ou la lutte des Noirs pour les droits civiques. Un exposé qui montre que, à l'extérieur, l'Amérique, sous des prétextes démocratiques, n'a d'autre vocation que d'étendre son empire économique et idéologique tandis qu'à l'intérieur elle n'a de cesse d'étouffer les voix discordantes au nom de la glorification de l'*american way of life.* Ainsi le livre revient sur un nombre incroyable de grèves, de luttes féministes ou pacifistes étouffées dans l'œuf. Le scénario construit comme une conférence avec Howard Zinn est une merveille de pédagogie tandis que le graphisme qui mêle dessins, gravures et photos d'époque appuie le sérieux du propos. ■ **V. F.**

Espion lève-toi

Max Fridman, Vittorio Giardino, éd. Glénat, 48 à 96 p., 13 €.

Max Fridman ressemble à un bon père de famille, pipe au bec et barbe bien taillée. Mais qu'on ne s'y trompe pas : en réalité, il travaille pour les services d'espionnage français et joue sa vie dans la tourmente des années 1930. Homme de gauche et humaniste, Fridman est l'alter ego de papier de son créateur, l'Italien Giardino, dont l'élégance naturelle se double d'une authentique élégance graphique. Il signe ici une série attachante où l'action se teinte d'une réflexion sur l'engagement politique. ■ **C. Q.**

Dazibao

Extrême-Orient, Franck Bourgeron, éd. Vents d'Ouest, 2 vol., 56 p., 13 €.

Ancien réalisateur de dessins animés pour la télévision, Franck Bourgeron livrait en 2004, avec *Extrême-Orient,* sa première bande dessinée, une vision poétique et hallucinatoire de la Chine communiste à travers les aventures de Li Fuzhi, un jeune cadre du Parti porté au pinacle puis voué à la disgrâce. Le trait austère et stylisé à l'extrême reprend, quant à lui, le graphisme et les couleurs de l'imagerie marxiste et l'esthétique des affiches de propagande russes et chinoises. **V. F.**

Action discrète

Les Invisibles, Jean Harambat, éd. Futuropolis, 192 p., 24 €.

Louis XVI règne sur la France. Le peuple souffre d'épidémies et de disette. Cela n'empêche pas Colbert d'imposer la gabelle, ce terrible impôt sur le sel. Un groupe de « récalcitrants » se forme, qui s'auto-intitulent « les Invisibles ». À leur tête, un homme : Bernard d'Audijos. Un épisode méconnu de l'histoire, que Jean Harambat raconte avec expressivité et imagination. Son trait vivant et le choix d'une couleur unique déclinée en ombres nous transportent directement dans cette époque chaotique. Une magnifique BD historique. ■ **Sarah Kallmann**

Le Che retrouvé

Che, Alberto Breccia, Enrique Breccia et Hector Œsterheld, **éd. Delcourt, 80 p., 12,90 €.**

Certaines œuvres arrivent à vaincre le destin tragique qu'on leur a réservé. Les pièces de Bertolt Brecht, interdites et brûlées en place publique par les nazis, ont survécu aux flammes. La BD argentine *Che*, elle aussi, a ressurgi des cendres. Parue à l'origine en 1968, pendant la dictature du général Ongania, la biographie illustrée de Che Guevara a très vite été un succès de librairie. 60 000 exemplaires seront vendus en quelques semaines. Le scénariste Hector Œsterheld et les dessinateurs Alberto et Enrique Breccia veulent rendre hommage à Ernesto Guevara, décédé quelques mois auparavant. Mais la junte militaire veille. Dès 1973, le livre est interdit, les exemplaires en circulation brûlés. Les Breccia enterrent alors à la vavite au pied d'un arbre de leur jardin les planches originales, qui réapparaîtront quinze ans plus tard en Espagne. Le scénariste reconnu – il a collaboré avec Hugo Pratt sur *Sergent Kirk* – Hector Œsterheld, lui, entre en clandestinité. Son activisme dans le mouvement de gauche péroniste los Montoneros fait de lui une cible parfaite. Pour continuer à travailler, il dicte ses scénarios d'une cabine téléphonique. En 1977, la police militaire finit par le rattraper. Il sera torturé et exécuté, en même temps que ses quatre filles, l'année suivante. Il reste ce *Che*, sans nuances de gris. Une œuvre plastique irréprochable, qui, quarante ans après sa première parution, n'a rien perdu de sa force. Le trait expressionniste et sombre des Breccia père et fils, qui illustrent les derniers combats du guérillero en Bolivie et les grands épisodes de son passé, répond à l'écriture claquante et mitraillée d'Œsterheld. Un ultime coup de feu...

Myriam Perfetti

La vie trouble de Joseph J.

Il était une fois en France, Fabien Nury et Sylvain Vallée, **éd. Glénat, 3 vol., 56 p., 13 €.**

Joseph Joanovici, juif roumain, est sans aucun doute un des personnages les plus ambivalents qui soient. Officiellement ferrailleur, il fut durant l'Occupation un héroïque résistant pour certains, et un collabo pour d'autres. En jonglant avec ses différents statuts, Monsieur Joseph devient l'homme le plus riche du pays. À la Libération, les chefs d'inculpation ne manqueront pas contre lui : collaboration avec l'ennemi, corruption de fonctionnaires, contrebande et même meurtre... Alors que ce personnage a vendu son âme et délaissé sa famille tout en prétendant lui assurer protection, il continue à tout calculer, en sachant que le moindre faux pas pourrait lui être fatal. Fabien Nury nous dévoile, à travers ce cycle prévu en six tomes, la vie d'une figure aussi réelle qu'ambiguë, offrant ainsi un autre regard sur l'une des périodes les plus troubles de l'histoire de France. Le propos est également servi par le travail graphique convaincant de Sylvain Vallée. Son trait réaliste et vivant permet de saisir la portée dramatique d'une situation et d'actes des plus inhumains.

S. K.

Intrigue savante

Blitz, Floc'h et Rivière, **éd. Dargaud, 56 p., 13,50 €.**

Avec ce récit en forme de vraie-fausse pièce de théâtre située à Londres pendant les bombardements de la Seconde Guerre mondiale, Floc'h et Rivière posaient la première pierre d'une histoire en trois époques qui devait se poursuivre avec *Underground* et *Black Out*. Comme toujours, les auteurs de la *Trilogie anglaise (Le Rendez-vous de Sevenoaks, Le Dossier Harding* et *À la Recherche de sir Malcolm)* s'amusent à entraîner leur lecteur dans une mise en abyme pour mieux brouiller les pistes. Habiles à élaborer de savantes intrigues dont on ne sait si elles relèvent de la fiction ou d'une réalité qu'ils ne feraient que rapporter, Floc'h et Rivière rendent hommage à l'Angleterre éternelle, sa littérature et sa bonne société, incarnées à travers ces deux personnages que l'on retrouve dans tous leurs albums, Francis Albany et Olivia Sturgess. L'élégance du trait de Floc'h, influencé par une ligne claire typiquement « hergéenne », s'allie à la maîtrise de la narration de François Rivière, comme lui anglophile et fin connaisseur de la culture et des mœurs britanniques. À lire sur le coup de 17 heures, en dégustant un thé anglais après avoir enfilé un pantalon de tweed, *indeed*.

C. Q.

À l'outre-mer, la patrie ignorante

La Grippe coloniale, Huo-Chao-Si et Appollo,
éd. Vents d'Ouest, 56 p., 13 €.

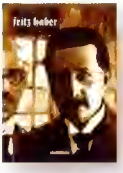
La foule des soldats et de leurs familles se dispersa rapidement. Il ne resta bientôt sur le quai que ceux qui n'étaient attendus par personne.
Les communications avaient été difficiles ces derniers mois. On ne pouvait pas savoir qui reviendrait de France, ni par quel bateau.
Je te laisse, vieux ! C'est mon frère, là-bas !
Hé, Hoarau ! On se voit demain chez Mam'zelle Paula ?
Encore abruti par le choc de l'arrivée, je traînai un peu sur les quais en fumant une cigarette...

On oublie souvent que les Réunionnais ont largement contribué à grossir les effectifs militaires durant la Première Guerre mondiale. Cela n'a cependant pas échappé au tandem Huo-Chao-Si et Appollo, qui revient sur cet épisode tragique dans un album au dessin rude et expressif. Les auteurs vont cependant plus loin que le récit de l'engagement des populations colonisées. Ils mettent en effet davantage l'accent sur les conséquences sanitaires du « séjour » des Réunionnais sur le sol européen. Si ces derniers ont payé un lourd tribut à la guerre, ceux qui en sont revenus ont ramené sur leur île une véritablement bombe à retardement : la grippe espagnole qui a rapidement contaminé la population locale. À travers les mémoires de quatre poilus de la Réunion, on assiste, après la Grande Guerre, au second combat, celui que l'île a dû livrer ensuite, cette fois contre l'épidémie. ■ **S. K.**

Aux racines du mal

Fritz Haber, David Vandermeulen,
éd. Delcourt, 2 vol., 155 p., 17,50 €.

D'abord, il y a le graphisme de ce diptyque. Pour le moins singulier. Utilisant la technique du lavis, couleur sépia, le Belge David Vandermeulen donne à ses planches l'aspect de vieilles photos jaunies. Ensuite, un parti pris narratif fort : l'histoire ne comporte aucun dialogue, mais seulement des textes placés au bas de chaque image à la façon des films muets. Une mise en scène qui prépare à un sujet non moins original. L'auteur, qui s'est fait connaître en 2004 avec un curieux essai philosophique dédié à Jean-Claude Van Damme, relate la vie d'un personnage méconnu en France mais dont le rôle a pourtant été prépondérant dans les deux guerres mondiales : le scientifique allemand Fritz Haber, prix Nobel de chimie en 1918. Mais derrière cette prestigieuse distinction se cache pourtant une activité plus terrifiante. Quelques années plus tôt, le savant a en effet inventé de redoutables gaz de combat pour l'armée allemande. Il a également travaillé sur la formule de ce qui deviendra le zyklon B, utilisé pour l'extermination des Juifs. D'autant plus surprenant que Fritz Haber était lui-même juif avant de choisir de se convertir au protestantisme pour accélérer sa carrière. Au-delà du portrait subtil d'un homme aussi opportuniste qu'ambigu, Vandermeulen fait aussi la peinture de l'Europe du début du XXe siècle. Une Europe marquée par l'idéologie du progrès, mais aussi par un antisémitisme rampant. ■ **S. K.**



Danse risquée

Le Tour de valse, Lapière et Pellejero, éd. Dupuis, 72 p., 12,95 €.

URSS,1953. À la mort de Staline, la dictature libère des milliers de « zeks », ou « ennemis du peuple ». Mais Kalia attend le retour de son mari, condamné à dix ans de travaux forcés. Elle part à sa recherche. En Sibérie, elle rencontre d'anciens « zeks » qui lui racontent la vie au goulag et surtout une pratique, « le tour de valse », récompense destinée aux prisonniers les plus méritants. Denis Lapière se plonge dans les années noires du communisme mises en images par le dessin néoréaliste et les couleurs chaudes de Ruben Pellejero. ■ **V. F.**

Fin de partie

Dix de der, Comès,
éd. Casterman, 56 p., 13,50 €.

Auteur du sublime *Silence* en 1979, Comès, volontairement peu prolixe, marquait avec *Dix de der,* paru en 2006, un retour remarqué après une éclipse de six ans. Bataille des Ardennes, 1944 : un jeune soldat américain monte la garde dans un trou d'obus. La nuit est longue et des compagnons fort étranges se manifestent à lui : des fantômes de soldats français et allemands tombés en 14-18. Une très belle farce macabre qui confirme aussi Comès en maître du noir et blanc aux côtés de Pratt et de Tardi. ■ **V. F.**

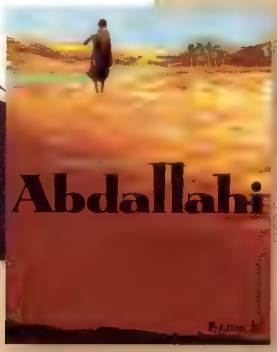
Saignées

Notre mère la guerre, Kris et Maël, éd. Futuropolis, 64 p., 16 €.

Sur 14-18, il manquait cet album. La guerre y est à la fois un contexte et un protagoniste. Janvier 1915, en Champagne française. Trois cadavres détonnent parmi les milliers amassés sur le front. Ce sont des femmes, et le meurtrier a laissé sur chaque corps une lettre d'adieu, cachetée à la boue des tranchées. Le gendarme Vialatte mène l'enquête : les femmes sont les derniers remparts contre la barbarie. Elles restent et vivent tandis que la saignée masculine se poursuit. La « der des der » devient la « mère des guerres ». Sublime scénario, servi par un graphisme hors pair. ■

Clara Dupont-Monod

Bio & autobiographie



Au cœur des ténèbres

Abdallahi, Dabitch et Pendanx, éd. Futuropolis, 2 vol., 86 p. et 96 p., 15 et 16,50 €.

Il est des livres qui, pour le plus grand bonheur de notre mémoire, réveillent des héros oubliés. *Abdallahi*, diptyque paru en 2006, est de ceux-là. Derrière ce titre énigmatique se cache le puissant et hypnotisant récit de la vie de René Caillié, qui, en 1828-1829, fut le premier Européen à atteindre Tombouctou et à en revenir vivant. Au début du XIXe siècle, cette capitale malienne était le rêve ultime des explorateurs occidentaux qui, nourris de légendes, en faisaient une oasis de richesse et de volupté au cœur du continent noir. Sauf que Tombouctou était alors interdite aux Blancs. Non seulement par principe, mais aussi en raison de l'âpre, longue et dangereuse route qui y menait. Issu d'un petit village de Charente, René Caillié (1799-1838), fils de bagnard et simple cordonnier, réussit cet exploit au terme d'un voyage de deux ans et de 4 500 kilomètres à travers le Sahara occidental. De caractère solitaire et exalté, il partit de Saint-Louis du Sénégal, gagna la mythique ville d'Afrique à pied avant de remonter jusqu'à Fès en dehors de toute mission officielle. À l'origine de ce voyage, une passion pour l'aventure et le désir de Caillié « de parcourir des terres inconnues coûte que coûte ». Et si après diverses expéditions, notamment en Mauritanie, il se fixe sur Tombouctou, c'est motivé par un prix mis en jeu par la Société de géographie. Pour réussir là où nombre de militaires et scientifiques ont échoué, il décide de se faire passer pour un musulman et prend le nom d'Abdallahi (qui signifie « serviteur de Dieu » en arabe) afin de mieux se fondre dans cette terre étrangère et hostile. C'est d'ailleurs, en partie, à cause de ce choix qu'il ne fut pas soutenu dans son entreprise par les autorités françaises. Au terme d'un voyage où il connut la soif, la maladie et la suspicion des populations locales, Caillié dévoila à l'Occident la vraie nature de Tombouctou : pauvre, laide et pratiquant l'esclavage à grande échelle. Il faudra attendre 1853, soit vingt-cinq ans plus tard, pour qu'un autre Européen, un scientifique allemand, ne parvienne à relever un tel défi. Malgré son exploit, René Caillié est aujourd'hui peu connu même si des auteurs comme Jules Verne, Frison-Roche ou Michel Leiris lui ont rendu hommage. À son retour d'Afrique, il jouit cependant d'une certaine gloire. Il publie son journal, *Voyage à Tombouctou*, et fréquente un temps la bonne société culturelle parisienne. Il est même présenté au roi Louis Philippe avant de retourner en Charente où il devient cultivateur. Dès lors débutent les années d'oubli comme si « ses origines sociales et provinciales et son manque d'éducation l'avaient rattrapé », ainsi que le soulignent les auteurs dans la postface de leur diptyque. C'est dans ce fameux carnet de bord que le journaliste et scénariste Christophe Dabitch et le dessinateur Jean-Denis Pendanx ont puisé la matière de leur bande dessinée. Ne se contentant pas d'une simple transposition en images, ils ont imaginé ce que l'explorateur, qui reste très factuel dans son récit, ne raconte pas. À savoir son voyage intérieur et les sentiments violents et contradictoires qui ont dû l'animer pendant son expédition. Ainsi son engagement religieux : feint au début, il semble par la suite réel. De même, les auteurs montrent un corps et une âme torturés par les souffrances du voyage, entre dents qui se déchaussent et hallucinations. Ils creusent également les relations « à la vie, à la mort » que Caillié entretenait avec son guide, Arafanba, et dont il ne dit pourtant presque rien dans son journal. *Abdallahi* est un superbe récit, ténébreux et sauvage, illustré à la manière des peintres orientalistes dans des cases aux couleurs profondes. Un livre qui rend sa juste place à cet homme qui connut une fin tragique. Oublié de tous, René Caillié mourut à l'âge de 39 ans, emporté par des maladies contractées en Afrique et rongé par la nostalgie de ce pays où il rêvait de retourner.

Virginie François

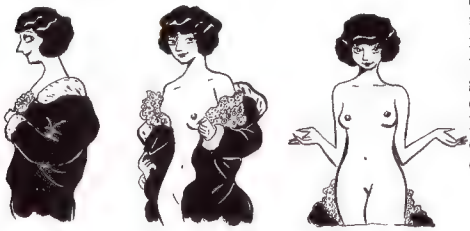
© Futuropolis

Muse volcanique

Kiki de Montparnasse,
José-Louis Bocquet et Catel, **éd. Casterman, 380 p., 20 €.**

De Kiki de Montparnasse, on connaît surtout les portraits surréalistes qu'en a fait Man Ray, dont le magnifique *Violon d'Ingres*. Avec cette biographie, concoctée par un auteur de polar et une dessinatrice surtout connue dans le milieu de l'édition jeunesse, justice lui est rendue. Kiki fut l'une des figures marquantes de la vie artistique de l'entre-deux-guerres. Égérie et amie de nombreux artistes, elle fréquenta Modigliani, Duchamp, Picasso, Cocteau et Aragon, et fut la muse de Man Ray et Foujita. On suit le parcours de cette brune volcanique à partir de 1901, année de sa naissance à Châtillon-sur-Seine. Née Alice Prin, elle connaît une enfance heureuse, quoique très humble, à la campagne aux côtés de sa grand-mère et de ses cousins. Déjà, à l'époque, elle n'a pas froid aux yeux et comprend vite comment fonctionne ce monde qui ne fait guère de place aux faibles. À l'âge de 12 ans, sa grand-mère l'envoie à Paris retrouver sa mère. Celle-ci la met vite au travail. Le caractère impétueux de la petite provinciale ne plaît guère aux patrons, mais ses formes rebondies intéressent les artistes désargentés qui pullulent à Paris en ce temps-là. Sa beauté et sa gentillesse lui ouvrent toutes les portes, et elle devient vite la reine des folles soirées parisiennes. Mais qui dit nuit sous-entend alcool et drogues. Kiki a beau être une femme émancipée, elle n'en rêve pas moins d'amour fou et compense par des excès. Excès qui fatiguent certains de ses amis tandis que la Seconde Guerre mondiale donne un sérieux coup de frein à ses activités artistiques. La muse se retrouve en prison pour détention de drogues. Elle ne s'en remettra jamais et finira, en 1953, au cimetière de Thiais. Passionnés par le foisonnement culturel des Années folles, Catel et José-Louis Bocquet ont réalisé un travail documentaire remarquable. Le trait précis de la dessinatrice sied à merveille à l'esthétisme de la période, et Bocquet se montre incollable sur l'histoire de cette célèbre muse. Il a même réalisé en fin d'ouvrage un dossier documentaire comprenant une chronologie exhaustive de la vie d'Alice Prin et des notules biographiques sur les principaux protagonistes. Un livre indispensable aux amateurs d'art et de splendides destinées.

Juliette Salin



Heuristique de la douleur

L'Ascension du haut mal, David B.,
éd. L'Association, 6 vol., de 56 p. à 92 p., de 12 € à 16 €.

Le haut mal, ou encore le mal sacré, était le nom que l'on donnait jadis à l'épilepsie, cette maladie nerveuse qui frappe un jour le frère du narrateur. *L'Ascension du haut mal* aurait pu n'être qu'un simple récit autobiographique racontant la souffrance d'une famille et sa quête éperdue d'un médecin. Mais ce livre est bien plus que ça, oscillant entre la fable, la chronique familiale, le récit historique et l'épopée fantastique. Grâce à l'imaginaire foisonnant et au graphisme évocateur de David B., ce récit en six volumes s'est imposé comme une œuvre phare de la bande dessinée, bien au-delà du genre autobiographique auquel il se rattache. Son trait dissimule derrière une douceur apparente une dureté implacable, comme en écho à la terrible maladie qui ronge le frère aîné, l'enferme dans un monde où nul n'a accès et plonge toute la cellule familiale dans un désarroi sans bornes. Traité dans un noir et blanc aux résonances oniriques, *L'Ascension du haut mal* joue à merveille des aplats de noir qui installent un climat inquiétant et envoûtant, peuplé de créatures fantasmagoriques. Car au fur et à mesure que la maladie de son frère progresse, le jeune David B. trouve refuge dans son monde intérieur pour échapper à un climat de plus en plus pesant. Son imagination, qui paraît sans limites, est peuplée de récits guerriers qu'il dessine sans relâche, de terribles scènes de batailles et de références fascinées aux contes et légendes du monde entier qui nourrissent son univers personnel. Pendant ce temps, ses parents dérivent de guérisseurs en charlatans, de magnétiseurs en voyants et de communautés macrobiotiques en séances de spiritisme, tandis que des médecins cassants et sadiques utilisent son frère comme cobaye et pratiquent des expériences inacceptables au nom d'une médecine dont l'impuissance est flagrante. *L'Ascension du haut mal* est l'un des récits qui ont contribué à repousser les limites de la bande dessinée et à lui ouvrir de nouvelles perspectives, consacrant David B. comme l'une des figures essentielles de cette génération d'auteurs apparue dans les années 1990.

Christophe Quillien

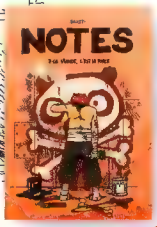
© DAVID B. L'ASSOCIATION CASE EXTRAITE DU VOL. 1

Humain trop humain

Maus, Art Spiegelman,
éd. Flammarion, l'intégrale, 296 p., 30 €.

Dans l'histoire de la bande dessinée, il y a un avant et un après *Maus*. Non pas en raison du prix Pulitzer obtenu par son auteur, Art Spiegelman, distinction qui n'avait été attribuée qu'une seule fois à une bande dessinée, le *Doonesbury* de Gary Trudeau récompensé en 1975. Mais bien parce que ce récit en deux volumes, dont le premier a été publié en 1986 aux États-Unis, marque une rupture dans la reconnaissance de la bande dessinée en tant que moyen d'expression, notamment par un public « cultivé » jusqu'alors peu enclin à admettre sa singularité et son intérêt. *Maus,* livre à la fois historique et autobiographique, raconte la vie de Vladek Spiegelman – le père de l'auteur –, juif polonais déporté, depuis les années précédant la Seconde Guerre mondiale jusqu'à son quotidien d'émigré aux États-Unis. Au-delà du témoignage sur la Shoah, *Maus* est aussi le récit des rapports difficiles entre un homme et son fils. Celui-ci profite de ces séances de discussion pour renouer avec ce père, sans jamais réussir à instaurer cette relation filiale qu'il espère secrètement. Spiegelman procède par allers-retours, passant du récit de la vie de ses parents avant, pendant et après la guerre, à la description de ses rencontres souvent houleuses avec son père. Rencontres qui le plongent parfois dans le désarroi et la frustration, accentuant encore ce sentiment de culpabilité qui le ronge depuis toujours et le renvoie à sa condition de fils de survivants qu'il a toujours eu du mal à assumer. Spiegelman a démarré la publication de *Maus* dans *Raw,* une revue consacrée à la bande dessinée qu'il anima avec sa femme à partir de 1980. Ce titre, véritable magazine d'avant-garde, publia des auteurs comme Charles Burn, Gary Panter ou Chris Ware. *Raw* s'inscrit donc dans la continuité du parcours personnel d'Art Spiegelman, émule de Robert Crumb et qui fit ses premiers pas dans la bande dessinée alternative – certains de ses travaux de jeunesse sont d'ailleurs accessibles dans l'album *Breakdowns,* récemment réédité par Casterman. Dans *Maus,* qui se rattache à la tradition de la bande dessinée animalière, les juifs sont représentés sous forme de souris, les nazis sous forme de chats et les Polonais sous forme de porcs. Le style graphique de Spiegelman, qui adopte un noir et blanc hachuré et brut sans jamais chercher, en apparence, à « soigner » son dessin, a pu dérouter bon nombre de lecteurs habitués à un graphisme plus léché, en tout cas plus accessible. Mais la force de son propos, la fluidité de sa narration et la profonde humanité de ses personnages font de cette bande dessinée, au-delà de son intérêt historique, un livre bouleversant. Après *Maus,* dont il lui fallut digérer l'imposant succès critique et public, Spiegelman s'orientera vers l'illustration et le dessin, collaborant au *New Yorker* pour lequel il réalisera de nombreuses couvertures « engagées ». Les attentats du World Trade Center l'amèneront à revenir à la bande dessinée avec *À l'ombre des tours mortes,* livre qui raconte sa perception du 11-Septembre et qui rend hommage aux grands noms de la bande dessinée américaine. Certains critiques se sont attachés à voir en *Maus* une création dépassant le cadre de la bande dessinée traditionnelle. Le livre est souvent rangé dans la catégorie des « romans graphiques », appellation pour le moins discutable qui vise, sans le dire, à donner une légitimité « littéraire » à la BD, comme si elle avait besoin de cette parenté pour obtenir sa reconnaissance. Il s'agit simplement d'une bande dessinée qui exploite pleinement toutes les possibilités du genre et dont la puissance narrative s'affirme à chaque nouvelle lecture. Une œuvre singulière, à la fois intime et universelle, qui témoigne de la grandeur du 9e art. ■ **C. Q.**

Le décablog



Notes, Boulet, **éd. Delcourt, 3 vol., 200 p., 16,90 €.**

Petites questions : où les dessinateurs peu connus peuvent-ils montrer leur travail ? Où les plus célèbres d'entre eux peuvent-ils toucher un autre public que celui rassemblé par leurs albums publiés ? Où prennent-ils un malin plaisir à mélanger les genres, à parler de leur vie de créateur, à communiquer avec leurs lecteurs ? Sur Internet, évidemment. Pour cette interactivité et cette liberté, les blogs dessinés remportent un beau succès. À tel point qu'un festival a été créé : le Festiblog en est à sa cinquième édition et sa fréquentation ne cesse d'augmenter. On peut y croiser Margaux Motin, Pénélope Jolicoeur, Kek et... Boulet, alias Gilles Roussel, la star rousse de la toile dessinée. Les amateurs de la série *Donjon* le connaissent déjà pour être le dessinateur de *Donjon Zénith*. Mais il doit surtout sa renommée à son blog, bouletcorp.com, avec lequel il fait rire des milliers d'internautes depuis 2004. Un rien geek ou technophile (il adore disséquer un ordinateur), biberonné à l'*heroic fantasy* et aux jeux vidéos, il va piocher ses références dans la culture populaire, avec une préférence pour celle de ses tendres années, les années 1980. La pyrogravure, les Lego, *Star Wars* font donc régulièrement des apparitions dans des notes où il raconte, sur un ton le plus souvent humoristique, sa vie de créatif solitaire. Avec lui, tout – absolument tout – peut devenir prétexte à histoires : un kazou (instrument horripilant qui modifie la voix), un plat moisi au fond de l'évier, un rhume tenace... Mais, avant d'être un conteur du quotidien, Boulet est un excellent dessinateur. D'où l'intérêt de publier ses posts sur papier. Lewis Trondheim l'a bien compris et a convaincu le dessinateur, au départ récalcitrant, d'en faire des albums. Résultat, trois volumes sont déjà disponibles dans la collection Shampooing de l'éditeur Delcourt. Les réfractaires de la lecture à l'écran peuvent ainsi profiter de l'humour du blogueur au même titre que les internautes qui apprécieront de pouvoir le lire en toute occasion, surtout si leur ordinateur est planté. **J. S.**

Le satori du Major

Inside Mœbius, Mœbius, **éd. Stardom, 5 vol., 120 p., 20 à 24 €.**

Rendre passionnantes et universelles des situations *a priori* banales et nombrilistes ? C'est ce qu'est parvenu à faire Mœbius avec ce journal commencé pour compenser l'arrêt de l'herbe qu'il fumait à un rythme régulier depuis ses jeunes années. Mais il n'était alors pas question de publier ce travail jusqu'à ce que l'entourage de l'artiste, dont de nombreux auteurs emballés, ne l'y pousse. De grands éditeurs s'étaient même montrés intéressés. Coupant la poire en deux, Mœbius choisissait finalement de sortir la chose de manière confidentielle dans sa propre structure d'édition. Paru en 2004, le premier volume s'est révélé être une entreprise autofictionnelle de haut vol. En fait, la question du sevrage y est très rapidement évacuée au profit d'un autoportrait subtil et profond et d'une réflexion lumineuse sur la pratique de la BD. Réalisé dans un style graphique très spontané, *Inside Mœbius* révèle tous les ressorts de cette fameuse double identité Giraud-Mœbius que l'auteur cultive depuis ses débuts et qui voit Jean Giraud œuvrer sur des classiques comme *Blueberry* et Mœbius entrer en scène pour les projets expérimentaux dans le genre d'*Arzach*. Des carnets au fil desquels l'auteur évoque ses lubies – la nourriture biologique –, ses angoisses et ses renoncements, mais toujours dans un esprit totalement loufoque. Le plus amusant est de voir l'auteur se mettre en scène au milieu de ses personnages qui le harcèlent de reproches, en particulier Blueberry, mécontent des pannes de scénario de son auteur. Mais il est également question dans cette œuvre des grandes étapes de sa vie et des rapports qu'il a entretenus avec ses proches, notamment à Jean-Michel Charlier, cocréateur de Blueberry que l'on reconnaît dans le quatrième tome sous les traits de... Mickey ! **V. F.**

Le cas d'un mangaka

Journal d'une disparition, Hideo Azuma, **éd. Kana, 200 p., 10 €.**

Le mangaka Hideo Azuma a choisi de décliner son récit autobiographique en trois grandes parties pour composer en quelque sorte son journal de bord face aux tempêtes du quotidien. On y découvre ainsi les périodes clés de sa vie : sa fugue, sa condition de SDF, son travail d'ouvrier du gaz, sa vie débordante d'auteur de BD et enfin son séjour à l'hôpital dû à l'alcoolisme. D'emblée, on est surpris par la légèreté du trait et la rondeur des personnages qui tranchent avec la gravité du propos. **Sarah Kallmann**

Destin d'exception

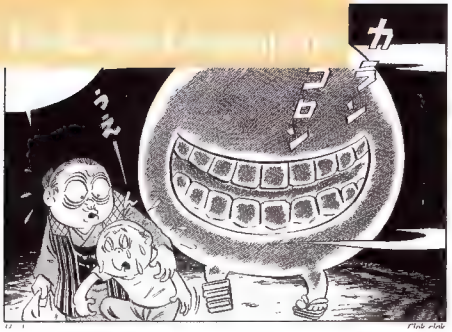
Martha Jane Cannary, Blanchin et Perrissin, **éd. Futuropolis, 2 vol., 128 p., 22 €.**

Goscinny et Morris avaient déjà évoqué le destin de Calamity Jane dans une aventure de *Lucky Luke*. Dans un registre plus réaliste – mais qui n'interdit pas l'humour –, Blanchin et Perrissin lui consacrent une véritable biographie dessinée et font revivre sous les yeux du lecteur le destin d'exception d'une femme affranchie des contraintes de son temps. Un superbe « portrait subjectif » servi par un graphisme plein de vie et pétri d'énergie, l'ensemble avec une liberté de trait remarquable. **C. Q.**

Intime

Mon dernier jour au Vietnam, Will Eisner, **éd. Delcourt, 76 p., 11,50 €.**

À la fin des années 1970, après avoir délaissé la fiction pour se consacrer à une bande dessinée à vocation pédagogique, Will Eisner revient au premier plan avec des récits intimistes à teneur autobiographique. Cet album, réalisé par l'auteur à l'âge de... 83 ans, évoque sa participation aux conflits de Corée et du Vietnam. Par le récit de vies ordinaires confrontées à l'horreur et à l'absurdité de la guerre, Eisner confirme son attachement à une BD humaniste. **C. Q.**

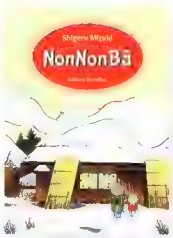


Éloge de la vieillesse

NonNonBâ, Shigeru Mizuki,
éd. Cornelius, 420 p., 30 €.

Prix du meilleur album lors du Festival d'Angoulême 2007, *NonNonbâ* était aussi le premier manga à remporter cette récompense dans toute l'histoire de la manifestation. Un prix largement mérité également pour les éditions Cornélius qui faisait alors découvrir au public français un des chefs-d'œuvre de la bande dessinée japonaise, récit d'un vétéran du genre. Shigeru Mizuki compte en effet parmi les figures tutélaires du manga. Âgé de 87 ans, il est presque aussi célèbre que Tezuka au Japon même si on ne l'a connu en France qu'en 2006 avec la publication, entre autres, de *NonNonBâ*. Ce très bel album autobiographique, au graphisme beaucoup plus personnel que celui traditionnellement développé dans le manga, raconte l'enfance de l'auteur dans les années 1930, qui se déroule dans un petit village côtier du pays. De jeunes années marquées par la présence dans la famille de NonNonBâ d'une vieille employée de maison férue de croyances et de légendes populaires locales qu'elle aime raconter le soir au coin du feu. Il n'en faut pas plus au jeune Mizuki, déjà passionné de dessin, pour nourrir son imagination et se lancer dans l'écriture de mangas peuplés de fantômes, de créatures étranges et autres monstres maléfiques. Au-delà d'un récit intime particulièrement attachant, ce livre est aussi une ode à la culture mystique japonaise.

V. F.



Landru malgré lui

Henri Désiré Landru, Christophe Chabouté,
éd. Vents d'Ouest, 114 p., 18 €.

Et si Landru n'avait pas été Landru ? S'il n'avait pas été le précurseur des *serial killers*, passé à la postérité pour avoir séduit des femmes avant de les brûler dans sa villa Tric de Gambais ? L'histoire officielle retiendra qu'Henri Désiré Landru pratique plusieurs métiers à la fin du XIXe siècle avant de se muer en petit escroc sous de fausses identités et de connaître la prison, puis de se transformer en assassin et d'achever sa sinistre « carrière » sous le couperet de la guillotine en 1922. Christophe Chabouté suggère une hypothèse différente : en réalité, Landru aurait été victime d'une sordide machination ourdie par un rescapé des tranchées et la petite amie de celui-ci. Il n'aurait fait que servir de rabatteur pour attirer, bien malgré lui, leurs futures victimes, participant ainsi, sans s'en douter, à une sinistre entreprise. Le scénario de Chabouté se révèle à la fois plausible et séduisant, et la construction de son récit trouve sa conclusion dans un dénouement inattendu. Mais c'est aussi la force de son graphisme qui séduit. Ses aplats de noir, rehaussés d'un blanc inquiétant à force de luminosité presque aveuglante, instaurent un climat envoûtant et une tension dans la narration. Sa description des tranchées et des batailles de 14-18, *a priori* délicate compte tenu de la réputation d'un Tardi, n'ont pas à rougir de la comparaison. Chabouté prouve ainsi qu'il n'est pas seulement un dessinateur à l'aise avec les ambiances rurales imprégnées de fantastique quotidien, dans la lignée d'un Didier Comès, mais qu'il est aussi capable de mettre en scène la ville et sa part d'ombre. *Henri Désiré Landru* est l'un des albums les plus aboutis de sa bibliographie.

C. Q.

L'art de l'avatar

Journal d'un fantôme, Nicolas de Crécy,
éd. Futuropolis, 222 p., 24 €.

Formé à l'École de bande dessinée des beaux-arts d'Angoulême, Nicolas de Crécy fait partie d'une génération d'artistes qui s'est affranchie des codes, visuels et narratifs, du 9e art. Remarqué pour le conte surréaliste *Le Bibendum céleste*, l'auteur se met ici en scène avec, pour compagnon de voyage, son dessin, le fantôme du titre. Pourquoi un fantôme ? Parce qu'« à partir du moment où le trait est déposé, l'action est terminée. Vous êtes immuable et momifié. Vous êtes mort, mais encore perçu comme vivant… », explique-t-il à sa créature au cours d'un de leurs interminables dialogues. Ces discussions avec l'ectoplasme permettent ainsi à l'auteur de donner sa vision sur le travail de création, sur le rapport entre la réalité et sa transcription, et sur l'incongruité d'être un artiste et d'accepter des travaux de commande. La forme du fantôme, une boule avec des bras et des pieds plus ou moins évanescents, renforce les saillies humoristiques des dialogues. Ces incursions drolatiques côtoient des planches de carnets de voyage plus classiques mais non moins magnifiques qui confirment l'impressionnante dextérité graphique de Nicolas de Crécy.

J. S.

ET ÇA, C'EST UNE PHOTO DE CLASSE. JE SUIS ASSISE À L'EXTRÉMITÉ GAUCHE, ALORS ON NE ME VOIT PAS.
DE GAUCHE À DROITE: GOLNAZ, MAHSHID, NARINE, MINNA.

Ah ça Iran, ça Iran !

Persepolis, Marjane Satrapi,
éd. L'Association, 4 vol., 76 p. à 100 p., 14 € à 15 €.

Lors de sa parution en 2000, *Persepolis* fut salué comme un petit événement : il s'agissait ni plus ni moins de la toute première bande dessinée iranienne. Depuis, le récit de Marjane Satrapi a fait le tour du monde, s'est vendu à un million d'exemplaires et a donné naissance à un film d'animation remarquable qui a su aller au-delà d'une adaptation littérale. Mais *Persepolis* a bien failli ne jamais voir le jour. Car Marjane Satrapi, à son arrivée en France, ne songeait pas une seule seconde à se lancer dans la bande dessinée. Elle ne rêvait que de graphisme, inspirée par l'Américain Milton Glaser, et n'éprouvait qu'indifférence à l'égard de la BD. Installée dans l'Atelier des Vosges, à Paris, elle partageait ses journées avec quelques-uns des talents de cette nouvelle génération née dans les années 1990 comme Christophe Blain, Joann Sfar ou David B. À force de l'entendre leur raconter sa vie, de sa jeunesse iranienne à ses voyages en Europe, ses compagnons d'atelier finirent par la convaincre de la traduire en images. Ainsi naquit *Persepolis*, très influencé par le graphisme en noir et blanc de David B., lequel signa d'ailleurs la préface du premier volume de cette autobiographie en quatre tomes. *Persepolis* démarre en 1980. La petite Marjane a 10 ans. La révolution islamique a éclaté un an plus tôt, le port du foulard est devenu obligatoire à l'école et la vie quotidienne en Iran a commencé à changer. Élevée dans une famille éclairée et aisée, Marjane rêve de devenir prophète, discute le soir avec Dieu en personne avant de s'endormir, dévore une bande dessinée intitulée *Le Matérialisme dialectique*, dont les héros s'appellent Marx et Descartes. Marjane est une graine d'intellectuelle à l'esprit libre et frondeur, avide de trouver les réponses à ses questions existentielles sur la religion ou la politique. Pendant ce temps, la situation devient chaque jour de plus en plus tendue, ses parents participent aux manifestations et Marjane finit par demander à Dieu de sortir de sa vie... *Persepolis* est bien plus qu'une autobiographie. C'est le récit passionnant de l'histoire de l'Iran contemporain plongé dans la tourmente de la révolution et de la guerre avec l'Irak. Mais c'est aussi le récit terrible de la montée en puissance d'une dictature qui dévore ses propres enfants et voit le pays s'enfoncer dans un long trou noir où la vie devient chaque jour plus dure. Cependant, malgré les moments difficiles relatés tout au long de ses quatre tomes, *Persepolis* demeure une bande dessinée d'un optimisme inextinguible qui exprime une formidable envie de vivre. L'humour de Marjane, sa personnalité rayonnante, son énergie et sa volonté d'aller de l'avant lui permettent de se tirer de toutes les situations, de faire la nique aux zélateurs de la révolution et à tous les empêcheurs d'être heureux qui cherchent à la faire entrer dans le carcan d'une vie devenue de plus en plus étriquée au fil des années. Les personnages sont profondément attachants, des parents de Marjane à la grand-mère, cette femme libre dont l'exemple, le courage et l'indépendance d'esprit influenceront en profondeur sa petite-fille. Les quatre tomes permettent aussi d'apprécier l'évolution du graphisme de Marjane Satrapi qui s'enhardit et gagne en maturité au fil des pages. Sa maîtrise progressive du langage et des codes de la bande dessinée révèle un authentique talent de conteuse, aussi à l'aise dans l'écriture des textes que dans l'imagination d'astuces graphiques. **C. Q.**

Portrait de femme

Ma mère était une très belle femme, Karlien De Villiers,
éd. Çà et là, 96 p., 17 €.

On a voulu comparer l'album de cette Africaine du Sud au *Persepolis* de Satrapi. Il s'agit, au vrai, d'un récit autobiographique, où l'héroïne compose comme elle peut avec un régime autoritaire, l'apartheid. Là s'arrête le rapprochement. Pour les couleurs, la dessinatrice joue sur la douceur en contraste avec la violence de son enfance de Blanche au milieu des « Zulus ». Si Karlien De Villiers n'a pas l'humour ni la distance de l'Iranienne, sa chronique du désastre historique et familial n'en est pas moins précieuse. **S. K.**

Maître ès manga

Osamu Tezuka, biographie par Tezuka Productions,
éd. Casterman, 4 vol., 220 p., 13,50 €.

À sa mort, en 1989, Tezuka, maître du manga moderne, laisse sur la bande dessinée et l'animation japonaise une empreinte graphique et narrative indélébile. Comme tous les grands mangakas, il avait créé en 1961 ses studios où se sont succédé des générations de jeunes auteurs. Ces derniers ont décidé, au début des années 2000, de réaliser cette biographie dessinée à la manière du maître. On découvre ainsi un Tezuka plus complexe, sans cesse tiraillé entre ses créations commerciales et une bande dessinée plus personnelle. **V. F.**

La guerre d'Ari

Valse avec Bachir, Ari Folman et David Polonsky,
éd. Casterman, 150 p., 15 €.

Beyrouth, 1982. Ari, un jeune soldat israélien, est témoin des massacres de Sabra et Chatila orchestrés par les milices chrétiennes libanaises. Vingt-cinq ans plus tard, il fait revivre ces souvenirs douloureux dans un film d'animation avant de l'adapter en bande dessinée. Un album aux couleurs sombres et aux images semi-réalistes, extraites du film, qui donnent crédibilité et gravité à ce récit d'une beauté tragique. **S. K.**

Qui est Georges Remi ?

Les Aventures d'Hergé, Bocquet, Fromental et Stanislas, éd. Reporter, 65 p., 16 €.

José-Louis Bocquet, *coscénariste de la biographie d'Hergé.*

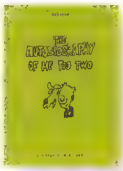
Bonne idée : traiter Georges Remi, alias Hergé, comme un héros à part entière pour en faire le sujet d'un livre. Pourtant, la vie du « père » de Tintin n'a rien eu d'héroïque ni de pittoresque. Enchaîné à sa table à dessin jusqu'à finir par se lasser de son personnage, Hergé a consacré l'essentiel de son existence à son œuvre. Il a peu voyagé et rarement quitté sa Belgique natale, laissant à Tintin le soin de courir le monde à sa place et préférant vivre l'aventure par procuration. Cependant, derrière l'apparence d'une vie sans histoires, le créateur de Tintin dissimulait une personnalité complexe. Aujourd'hui, grâce aux travaux de biographes comme Pierre Assouline et Benoît Peeters, on en sait un peu plus sur Hergé. Celui-ci s'était jusque-là attaché à gommer certains épisodes de son passé, notamment à travers les entretiens qu'il avait accordés à Numa Sadoul dans les années 1970. José-Louis Bocquet et Jean-Luc Fromental ont choisi de raconter son parcours par séquences, procédé fragmentaire qui permet de passer en revue les moments forts de son existence tout en conservant une certaine légèreté au récit. Mise en images par Stanislas, tenant d'une ligne claire héritée d'Hergé, cette biographie dessinée ne dissimule rien des interrogations, des crises existentielles et des doutes professionnels qui ont assailli le père de Tintin pendant une bonne partie de sa carrière. De son incarcération à la Libération à sa rupture avec sa première femme, de sa lassitude à l'égard d'un Tintin envahissant à ses escapades loin de Bruxelles synonymes de liberté, Hergé aura vécu en contradiction avec cette image sans aspérités qu'il aura toujours cherché à donner de lui-même. ■ **C. Q.**

Autopsychanalyse

Approximativement, Lewis Trondheim, éd. Cornélius, 160 p., 20 €.

En 1990, avec quelques amis, Trondheim a fondé une maison d'édition, L'Association, qui allait renouveler la bande dessinée et l'ouvrir à un nouveau lectorat. *Approximativement,* qui met en scène plusieurs des dessinateurs révélés par L'Association, témoigne des débuts d'une génération qui voulait en finir avec les convenances et les clichés de la BD pour explorer des territoires nouveaux (de l'autobiographie au reportage), s'affranchir des codes traditionnels (le héros récurrent, la série interminable, l'album en 48 pages couleur) et en finir avec le « dessin académique ». Premier auteur de cette nouvelle vague à se voir décerner le Grand Prix d'Angoulême, Trondheim est un raconteur d'histoires et un dialoguiste hors pair. Dans *Approximativement,* il réfléchit sur son métier, sur sa vie, raconte ses doutes et ses angoisses, dissèque ses relations avec son entourage avec une lucidité et une honnêteté doublées d'un humour et d'un sens de l'autodérision réjouissants. Loin de toute complaisance, de l'anecdote sans signification ou du nombrilisme stérile, Trondheim se livre à un exercice d'autopsychanalyse salutaire et contagieux qui renvoie le lecteur à ses propres doutes. ■ **C. Q.**

L'autobiographie réinventée



The Autobiography of me too, Bouzard, éd. Les Requins marteaux, 3 vol., 70 p., 16 €.

D'abord, l'objet : joli. Toilé de couleurs vives, nanti d'un papier lisse et épais, un vrai beau livre digne de la collection « Centripète » des Requins marteaux. Ensuite, le contenu : fou ! Bouzard, c'est le pendant déjanté d'un Fabrice Neaud. Trois tomes narrent le quotidien de cet adolescent attardé, colérique, de mauvaise foi, agaçant et attachant. Un florilège d'histoires courtes... et court-circuitées, pour tracer le portrait survolté de l'auteur. Comment se rendre à un concert de Motörhead en tongs, survivre à la campagne quand on a 30 ans, gérer l'amour, le patron du bar, les copains, la vacuité de l'existence... Et le chien Flopi, doué de parole, sacrément intelligent, consterné par la bêtise de son maître. Les historiettes dérapent paisiblement vers un absurde délirant, qui sonne juste parce que, comme toute œuvre absurde digne de ce nom, il y a un socle de vrai. Bouzard, ce Gaston Lagaffe égaré chez les surréalistes, réinvente l'autobiographie. Son trait élastique, en noir et blanc, se mêle à la fête du non-sens. Un peu d'autodérision a toujours rendu la vie plus douce. ■ **C. D.-M.**

Comme un miroir

Pascin, Joann Sfar,
éd. L'Association, 186 p., 23 €.

Aujourd'hui, tout le monde ou presque a oublié qui était Julius Pincas, dit Pascin (1885-1930). Ce peintre d'origine bulgare, membre de l'École de Paris et surnommé le « Prince de Montparnasse », était pourtant une vedette de la vie culturelle parisienne du début du XXe siècle. Peut-être davantage pour sa capacité à dessiner la vie nocturne parisienne et ses débauches que pour ses talents de peintre. C'est justement le côté mondain de Pascin que Joann Sfar, qui était alors encore un débutant dans la BD, a choisi de creuser dans cette biographie très libre, prépubliée dans la revue *Lapin* en 1997 avant d'être reprise en volumes en 2000. Aux aventures réelles ou fictives de Pascin, Sfar superpose ses propres obsessions personnelles de jeune homme et d'artiste. L'occasion de développer des thèmes comme le processus de création, l'amour et le sexe. Avec un fort penchant pour la chose. Car, pour Pascin, ami de nombreux artistes de l'époque, dont Chagall, rien ne semble avoir plus d'importance que cela, hormis la peinture. Tout au long de ce récit en noir et blanc dessiné d'un trait faussement négligé, Sfar construit l'image moitié réelle, moitié fantasmée d'un homme déluré, perdu dans ses délires artistiques. ■ **S. K.**

Chemin solitaire

L'Homme sans talent, Yoshiharu Tsuge,
éd. Ego comme X, 224 p., 25 €.

Longtemps inconnu en France, alors qu'il est considéré comme un maître du manga au Japon, Yoshiharu Tsuge a fait une entrée remarquée dans les librairies de l'Hexagone, en 2004, avec : *L'Homme sans talent.* Précurseur du manga autobiographique, Tsuge, âgé aujourd'hui de 72 ans, est l'un des chefs de file de la bande dessinée non commerciale au Japon. Publié en 1985 dans son pays d'origine, *L'Homme sans talent* raconte le parcours d'un auteur de mangas qui, faute de parvenir au succès, est contraint d'exercer divers métiers pour nourrir sa famille. À travers cette autobiographie à peine romancée, on découvre les doutes, les souffrances, mais aussi le désir de liberté de ceux que la société bien-pensante, symbolisée ici par une épouse intolérante et castratrice, range dans la catégorie des « ratés » et des « bons à rien ». Ce destin marqué par l'échec se joue d'ailleurs dans un Japon lui-même soumis à toutes les contradictions, entre traditions ancestrales et culture occidentale. Un récit pessimiste, mais drôle et poétique, soutenu par un graphisme dépouillé mais très expressif. ■ **V. F.**

© EGO COMME X.

Boris Vian sur le fil

Piscine Molitor, Cailleaux et Bourhis,
éd. Dupuis, « Aire libre », 72 p., 15,50 €.

Au matin du 23 juin 1959, Boris Vian est allé à la piscine Molitor. Il était cardiaque. Mais il enchaîna les apnées, conscient de risquer sa vie. Et il la perdit. Quelques heures plus tard, il mourait alors que commençait la projection du film adapté de son roman *J'irai cracher sur vos tombes.* Le cinquantième anniversaire de sa mort valait bien une bande dessinée. Celle-ci est en or. Elle retrace la genèse d'un artiste protéiforme, incroyablement mélancolique malgré l'aspect humoristique de certains de ses textes dont *L'Écume des jours,* son œuvre la plus connue. Vian, c'était aussi un homme qui se tenait constamment à la lisière de la vie. Il préférait l'art. « Si vous n'arrêtez pas la trompette, vous allez mourir », l'avertit un médecin. « Je préfère continuer la trompette et mourir », prévient à son tour Boris Vian. Son profil aquilin se découpe sur un fond blanc. Le trait de Cailleaux est anguleux, dur, à l'image du cœur de Vian. Il donna tout à l'écriture et offrit bien peu à ses amoureuses, encore moins à ses enfants. Le mérite d'Hervé Bourhis, au scénario, est d'avoir préféré l'homme à l'icône. Le genre de parti pris qui rehausse un hommage. ■ **C. D.-M.**

Fin d'une époque

Les Années Spoutnik,
Baru, éd. Casterman,
4 vol., 46 p., 9,50 €.

1957. À Sainte-Claire, une petite ville ouvrière, deux bandes de gamins, les « par-en-haut » et les « par-en-bas », s'affrontent au moindre prétexte. Entamé en 1999, ce cycle, inspiré de l'enfance de Baru en Lorraine, livre une chronique émouvante du quotidien des fils d'ouvriers des années 1950. Un récit au fil duquel se dessine, en filigrane, un contexte social, politique et culturel oublié. Baru ranime, dans ces péripéties croquées dans un style néoréaliste, le parfum d'une époque : la fin de l'ère industrielle, du colonialisme et du communisme. **V. F.**

Enfance du Sud

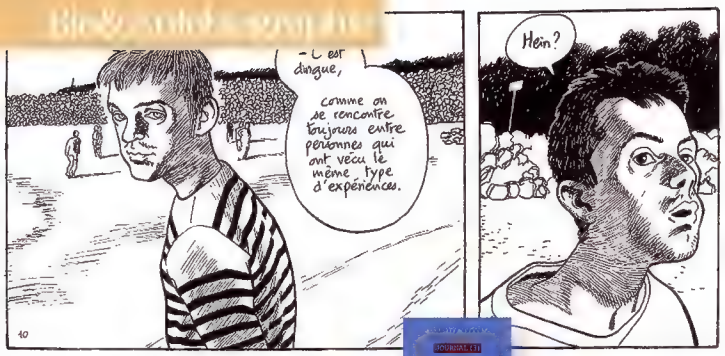
Petit Polio, Farid Boudjellal,
éd. Futuropolis, 110 p., 17,50 €.

La réussite de Mourad Boudjellal, patron des éditions Soleil, occulte le travail de Farid, son frère aîné, auteur de BD. En rééditant en 2006 *Petit Polio,* Futuropolis faisait redécouvrir une œuvre qui, en 1998, anticipait la vague de la BD autobiographique popularisée par Marjane Satrapi ou Manu Larcenet. Un livre dans lequel Farid Boudjellal raconte son enfance *« d'Algérien, de Toulonnais et de polio »* dans la France des années 1960 où les jeunes immigrés, même handicapés, pouvaient espérer un avenir meilleur. ■ **V. F.**

Saga Africa

Aya de Yopougon, Marguerite Abouet et Clément Oubrerie,
éd. Gallimard, 5 vol., 116 p., 15 €.

Avec cette série inspirée de ses souvenirs mais aussi nourrie par son imaginaire, Marguerite Abouet propose une autre vision de l'Afrique. Au fil des cinq tomes de cette « saga Africa » chaleureuse, Aya de Yopougon – du nom d'un quartier populaire d'Abidjan – devient une sorte de cousine d'Afrique qui envoie au lecteur des nouvelles du pays. Servie par un dessin admirable de liberté et de vivacité, cette bande dessinée d'une grande originalité fut récompensée par le prix du meilleur album au Festival d'Angoulême. Un sacre mérité. ■ **S. K.**



teur formé aux beaux-arts angoumoisins a choisi de jouer le « je » et de prendre le risque de ne pouvoir se cacher derrière la fiction. Sans fard, il narre ses aventures, sexuelles et amicales, au jour le jour. Neaud s'y révèle compliqué, versatile, pour ne pas dire misanthrope. Histoire de se montrer encore sous un meilleur jour, il affiche son goût pour la plastique des décérébrés bodybuildés et moulés dans des survêtements en Lycra qu'il met en scène dans des images quasi pornographiques. Les dessiner doit être sa catharsis à lui. Une telle sincérité, associée à une grande faculté d'autoanalyse, demandait un trait réaliste. Fabrice Neaud l'a compris et travaille beaucoup d'après photos. D'une patte gracile, il reproduit, à force de toutes petites hachures, les visages, les vêtements, les lieux... Il s'attarde sur le rendu d'une pilosité, sur la nuque d'un amant. Dans le quatrième et dernier tome, le dessinateur ne focalise plus tant sur ses échecs sentimentaux. Il prend du recul, parle du sentiment d'appartenance à une région ou se concentre sur des planches muettes réalisées lors de ses promenades. Il s'essaye même à la caricature avec ses amis du Poney Club, un groupe de joyeux drilles. La dernière planche montre trois paysages au milieu desquels il a noté : « Pages tout éblouies. » On devine qu'il est enfin en paix avec lui-même. Il peut refermer son Journal. **J. S.**

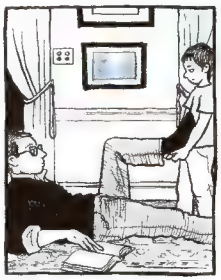
Sac de Neaud

Journal, Fabrice Neaud,
éd. Ego comme X, 4 vol., de 72 p. à 347 p., de 11 € à 22 €.

Avec son festival international, son centre international et sa maison des artistes, Angoulême est la capitale de la BD en France. Cette petite ville cache aussi une maison d'édition à part. Depuis 1994, Ego comme X publie des autobiographies dessinées. Son directeur, Loïc Néhou, affirme y défendre une certaine vision de l'intime associée à une très grande exigence narrative et graphique. Ainsi, il a « découvert » et propulsé le dessinateur Fabrice Neaud, qui incarne le mieux cette ligne éditoriale. Avec son *Journal*, le dessina-

Fille au père

Fun Home : Une tragicomédie familiale, Alison Bechdel, **éd. Denoël Graphic, 246 p., 19 €.**

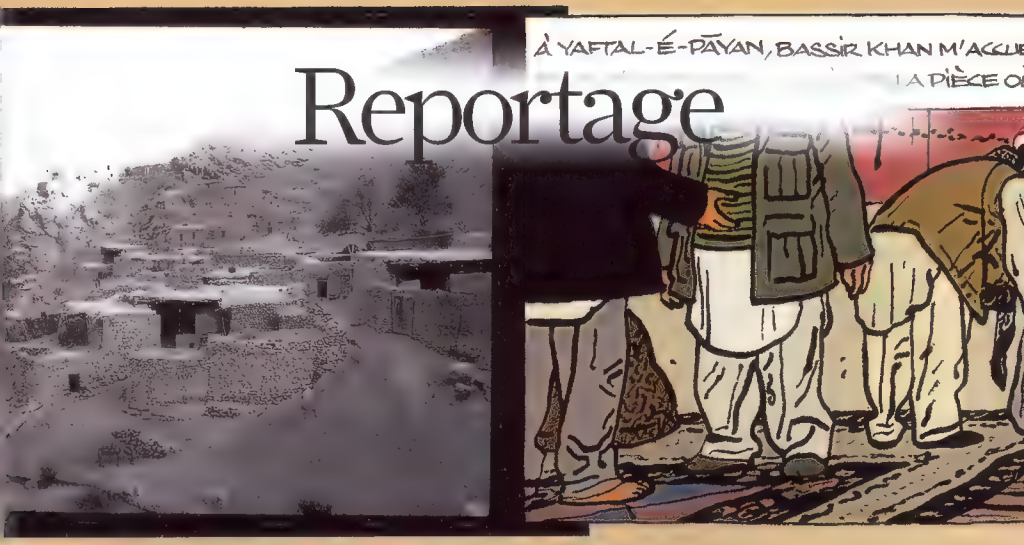


Auteur culte dans le milieu gay américain depuis les années 1980, Alison Bechdel a conquis un public plus large avec *Fun Home*. En 2006, l'ouvrage a enflammé la critique du *New York Times* au *Village Voice* en passant par le *USA Today* avant de connaître le succès. Il a pourtant fallu attendre cette même année pour que la France le découvre. Ce livre n'est rien d'autre qu'une mise en scène de l'enfance et de la jeunesse d'Alison Bechdel dans une petite ville de Pennsylvanie. Son père, Bruce, enseigne l'anglais et s'occupe d'une entreprise funéraire. Les Bechdel accumulent d'ailleurs les bizarreries, dont celle de vivre dans un manoir gothique décoré de manière aussi baroque que compulsive par le chef de famille, également passionné de littérature. Alison Bechdel raconte de manière intelligente comment elle a réussi à nouer une relation complice avec ce paternel distant et fantasque à travers le partage de quelques grands classiques littéraires. Un rapprochement qui se fait aussi par le biais d'une homosexualité commune, révélée pour la fille et dissimulée pour le père. **V. F.**

Rêves entravés

Autant la mer, François Matton,
éd. POL, 128 p., 17 €.

Cahier de notes dessinées, haïkus graphiques, chroniques mentales, les livres de François Matton ne ressemblent pas à des bandes dessinées. Publiés pour la plupart chez l'éditeur de littérature P.O.L, ils sont tout autant livres d'écrivain, recueils de poèmes que journaux dessinés. Le très beau *Autant la mer* est conçu à partir du journal de bord du frère de l'auteur. Soldat en Guyane, il quitte les Caraïbes, rêve de construire un bateau pour traverser les mers, déménage, dessine, attend, achète un vieux ketch en bois qu'il faut retaper, avant de partir, peut-être bien. La succession des vignettes dans ce livre au format à l'italienne est comme le *story-board* d'un film mélancolique, dessiné à contrechamp du récit. Le personnage, dont le visage est barré, insaisissable, regarde le monde s'agiter devant lui avec tendresse et distance. Cartons du déménagement, images de cauchemars, outils pour travailler le bois, les dessins de François Matton déstabilisent nos attentes, jouent de l'ellipse pour surprendre notre regard. Le dessin se fait méditatif : le trait précis et subtil capte des objets qui disent l'incertitude, les déceptions quotidiennes, la paresse et le plaisir de vivre. « J'en ai assez que ce monde me résiste », s'écrie le marin à quai. C'est précisément ce réel qui résiste que saisit avec finesse François Matton. **Victor Pouchet**



Prises de vie

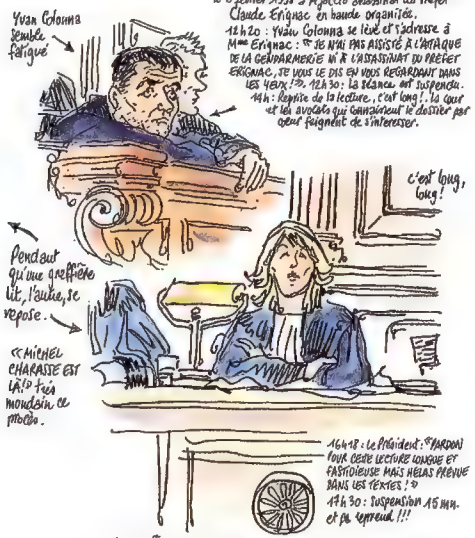
Le Photographe, Emmanuel Guibert, Didier Lefèvre et Frédéric Lemercier, **éd. Dupuis, l'intégrale, 288 p., 40 €.**

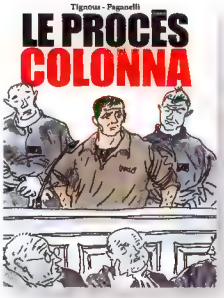
Le Photographe, c'est d'abord l'histoire d'une amitié, celle entre un photographe et un auteur de bande dessinée. Le premier s'appelait Didier Lefèvre – il est décédé en 2007 à l'âge de 50 ans d'une crise cardiaque –, le second s'appelle Emmanuel Guibert. Longtemps, ils sont restés de simples voisins de palier. Au hasard des discussions entre deux portes, ils échangeaient quelques mots, mus par une sympathie réciproque qui restait à l'état d'ébauche. Un jour, le photographe est parti s'installer en banlieue parisienne. Emmanuel Guibert s'est dit qu'il serait dommage de ne pas poursuivre cette relation d'amitié. Il est allé le voir chez lui et ils ont commencé à évoquer les souvenirs de voyage de Didier Lefèvre, notamment en Afghanistan. En regardant les planches-contact, ces assemblages de photographies qui lui évoquaient la forme d'une planche de BD, Guibert a eu l'idée de donner vie à leurs conversations sous la forme d'un album de bande dessinée. Ou, plus exactement, de bande dessinée et photographiée, à travers un récit mêlant la photo et la BD. C'est ainsi qu'est né *Le Photographe*, fresque en trois volets qui retrace la toute première mission de Didier Lefèvre en Afghanistan pour Médecins sans frontières, en 1986, à l'époque de l'invasion soviétique. *Le Photographe* est un album pour le moins original. En apparence, il s'agit bien d'une bande dessinée, avec des planches, des cases et des bulles. À une différence près : ici, les cases dessinées partagent la vedette avec les photographies. Les unes et les autres se succèdent et s'enchevêtrent pour raconter la même histoire. Quand il n'existe pas de photo pour décrire une scène racontée par Didier Lefèvre, Emmanuel Guibert utilise ses dessins. C'est une bande dessinée pleine d'humilité qui partage la vedette avec un autre mode d'expression et qui sait s'effacer pour mieux se mettre à son service. Le tout est mis en scène, ou en images, comme on voudra, par leur complice graphiste Frédéric Lemercier. On peut lire *Le Photographe* comme un journal de voyage, comme un récit d'aventures, comme un petit manuel de géopolitique ou comme un document ethnologique. Il tient de tout cela à la fois. C'est aussi une aventure humaine forte et la découverte d'un pays exceptionnel, de son peuple et de la condition de travailleur humanitaire qui a passionné Emmanuel Guibert, en écoutant pendant des heures Didier Lefèvre égréner ses souvenirs. À son tour, il a eu envie d'en faire profiter le lecteur et de l'amener à découvrir ce que l'on ne voit pas forcément dans les journaux. Il y a dans ce récit quelques moments mémorables qui hantent longtemps ceux qui les découvrent. Des scènes d'aventure, des scènes de la vie quotidienne et des scènes de guerre, comme ce passage d'une force incroyable où un Afghan, que tout le monde croyait perdu dans la nuit, a finalement retrouvé son chemin malgré les bombardements. Ses yeux hagards capturés par l'objectif du photographe disent mieux qu'un dessin la terreur et la peur de la mort qui l'ont envahi pendant les heures qui ont précédé... Deux livres existent pour prolonger cette expérience. L'un est un recueil des photos de Didier Lefèvre et s'appelle tout simplement *Voyages en Afghanistan*, joliment sous-titré *Le Pays des citrons doux et des oranges amères*. L'autre titre, *Conversations avec le photographe*, réunit les discussions des deux amis à propos du métier de reporter, avec de superbes photos prises aux quatre coins de la planète. Compléments naturels du *Photographe*, ils constituent aussi le plus beau des hommages au travail et à l'existence trop courte de Didier Lefèvre.

Christophe Quillien

L'enquête corse

Le Procès Colonna, Tignous et Paganelli,
éd. 12 bis, 120 p., 14,25 €.


11h20 : Début de la lecture des faits, résumé : le 6 septembre 1997 dégradation volontaire de la gendarmerie de Pietrosella et de véhicules par explosif et substance incendiaire, vol d'armes, képis, menottes, gilets pare-balles etc, violences sur Daniel Hiernault et Didier Paniez militaires de gendarmerie dans l'exercice de leurs fonctions, le 6 février 1998 à Ajaccio assassinat du préfet Claude Érignac en haute organités.
Yvan Colonna semble fatigué
12h20 : Yvan Colonna se lève et s'adresse à Mme Érignac : "Je n'ai pas assisté à l'attaque de la gendarmerie ni à l'assassinat du préfet Érignac, je vous le dis en vous regardant dans les yeux !" 12h30 : La séance est suspendue.
14h : Reprise de la lecture, c'est long ! Le jour et les avocats qui continuent le dossier par cœur feignent de s'intéresser.
c'est long, long !
Pendant qu'une greffière lit, l'autre se repose.
« Michel Charasse est là ? Très moudain ce matin.
16h18 : Le Président : "Pardon pour cette lecture longue et fastidieuse mais hélas prévue dans les textes !"
17h30 : Suspension 45 mn. et pis encore !!!
19h10 : Le Président : "Ce que nous venons de lire ce sont les chefs d'accusation qui vous sont reprochés, malgré tout ce qui a été dit, vous êtes présumé innocent !" 19h12 la séance est levée.



Le 12 novembre 2007 s'ouvrait le procès Colonna, assassin présumé du préfet Claude Érignac. Il s'est achevé le 13 décembre 2007 sur une condamnation à perpétuité. Durant ces trente-quatre jours, le dessinateur de presse Tignous et le journaliste Dominique Paganelli étaient présents. Assis dans la salle d'audience, ils ont scrupuleusement noté tout ce qui se déroulait durant les audiences – comme l'avait fait avant eux Joann Sfar, dans *Greffier,* pour le procès de *Charlie Hebdo.* Quelques semaines plus tard, le duo livrait un compte rendu aussi fin que poignant dans une sélection de croquis pris sur le vif, mêlés à certaines pièces portées au dossier. On y lit la détresse des témoins contraints de revenir sur un passé qu'ils aimeraient oublier, mais aussi la haine de la partie civile, jusqu'aux angoisses de la famille du berger de Cargèse. Mais notre tandem, qui a reçu pour son travail le prix France Info de la bande dessinée d'actualité et de reportage 2009, excelle surtout dans l'art de restituer l'aspect théâtral du procès. Il y a, bien sûr, les vannes du président, mais Tignous et Paganelli sont à l'affût des commentaires cocasses, ceux qu'ils pêchent dans les couloirs du palais, dans les coulisses d'un procès qui a marqué l'histoire judiciaire contemporaine, avec un intérêt jamais démenti pour les seconds rôles. Ainsi cette BD s'inscrit-elle dans la tradition de la chronique judiciaire, non sans lui donner un redoutable coup de frais. ■

Sarah Kallmann

À LIRE
Pandas dans la brume, Tignous,
éd. Drugstore (parution le 27 janvier 2010).

Identité nationale

Gens de France et d'ailleurs, Jean Teulé,
éd. Ego comme X, 256 p., 38 €.

Avant d'être le romancier à succès que l'on connaît, Jean Teulé fut chroniqueur et reporter pour la télévision, mais surtout auteur de bandes dessinées. Il publia ainsi *Bloody Mary,* sur un scénario de Jean Vautrin, et *Filles de nuit,* titres parus chez Glénat en 1985 et 1986. C'est aussi au milieu des années 1980 qu'il commence, pour le magazine *(À suivre),* une série reportages en BD réunis en album chez Casterman en 1988. Longtemps épuisé, l'ouvrage est reparu en 2005 chez Ego comme X. L'occasion de redécouvrir l'immense valeur de ce livre, véritable instantané de la société française des années 1980, mais aussi précurseur dans sa démarche des travaux de toute une vague de jeunes auteurs qui, à l'instar d'Emmanuel Guibert, explorent aujourd'hui le mixage dessin-photo dans des récits à dimension historique ou journalistique. Utilisant clichés d'archives retouchés, reproductions de coupures de presse et photographies prises sur le terrain, Jean Teulé propose quarante reportages saisissants qui composent le visage hétéroclite, mais signifiant, d'une époque décryptée à travers des faits divers comme l'affaire Grégory, ou le meurtre du petit Philippe Bertrand par Patrick Henry ; des légendes urbaines, en particulier celle de la dame blanche de la voie express Brest-Quimper ; des événements politiques – les obsèques de Gaston Defferre – ou sociaux comme la fin du mouvement hippie... On y trouve aussi des portraits iconoclastes de personnalités, à commencer par sœur Emmanuelle, gentiment dézinguée, ou le dessinateur, peintre et designer Philippe Druillet, aussi repoussant qu'attachant. Surtout, Teulé accompagne les images qui illustrent ces sujets de textes bruts et personnels à la façon du *gonzo journalism.* L'auteur donne à voir sa propre vision de chaque histoire et met en scène ses rencontres avec les témoins clés de chaque récit qu'il interviewe d'une manière extrêmement frontale, efficace, puisque surgit toujours de ces rencontres quelque chose de singulier et d'authentique. Sans doute cela explique-t-il que, vingt ans après leur première apparition, ces *Gens de France* n'ont pas vieilli. ■

V. F.

Ados au mur

Notes pour une histoire de guerre, Gipi,
éd. Actes Sud BD, 96 p., 22 €.

Un auteur français, Baru, avait dit, jaloux et admiratif, en découvrant le travail de Gipi : « Il faut lui briser les mains, et tout de suite. » Il n'en a heureusement rien fait. De quoi nous parlent les notes de Gipi ? D'un pays ravagé par la guerre dans lequel trois adolescents – P'tit Kalibre, Christian et Julien – survivent tant bien que mal. Ce pourrait être ici ou ailleurs (on pense souvent aux Balkans), maintenant ou dans un futur proche (aucune date n'est jamais précisée). Un jour, ils rencontrent Félix, un malfrat profiteur de la guerre, qui s'entiche de P'tit Kalibre. À telle enseigne qu'il demande à l'adolescent de s'occuper de ses affaires en ville pendant qu'il reste en zones de combat. Avec cet album publié par Actes Sud BD, la France découvre en 2005 un auteur italien de premier ordre. Obsédé par l'adolescence, ce quarantenaire peuple ses livres de jeunes gens, plus ou moins paumés, plus ou moins violents, qui traînent toujours en bande. « Pour moi, entrer dans l'âge adulte, c'est découvrir la faiblesse », explique-t-il. Les atmosphères qu'il crée sont souvent lourdes, voire oppressantes. Cette impression est renforcée par ses superbes lavis, qui donnent de la profondeur à son dessin. Depuis quelques années, Gipi se partageait entre Rome,

Pise et Paris, parce qu'il était très difficile de vivre de sa plume dans la Botte où, dit-il, règne « un grand vide culturel ». Qu'il espère bien combler, puisqu'il a décidé de rentrer dans sa bonne ville de Pise... J. S.

La vie secrète de Nicolas S.

La Face karchée de Sarkozy, Philippe Cohen, Richard Malka et Riss, éd. Vents d'Ouest/Fayard, 160 p., 15 €.

6 juin 2098 : un étudiant en sciences politiques présente sa thèse de doctorat devant un jury de la Sorbonne. (Oui, elle existe encore !) Son sujet : « Un phénomène qui allait profondément bouleverser la démocratie française et annoncer une nouvelle société : le sarkozysme. » Ce portrait du président de la République, publié un an avant sa victoire, trouve sa force dans la véracité des faits. Rien n'est laissé de côté par l'avocat Richard Malka et le journaliste Philippe Cohen (auteur, avec Pierre Péan, de *La Face cachée du Monde*, éd. Fayard) : de son enfance jusqu'à son ascension fulgurante en passant par sa relation passionnelle avec Jacques Chirac. Ou comment réussir l'alliance de la légèreté, de la satire, avec le sérieux d'une enquête biographique, dont on attend avec impatience le quatrième tome. S. K.

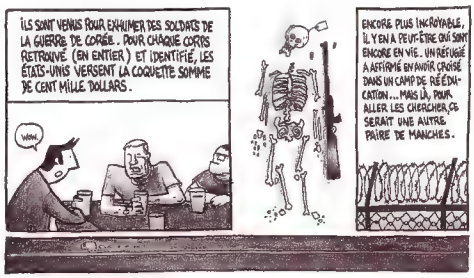
Alterfiction

Zapata, en temps de guerre, Philippe Squarzoni,
éd. Les Requins marteaux, 180 p., 20 €.

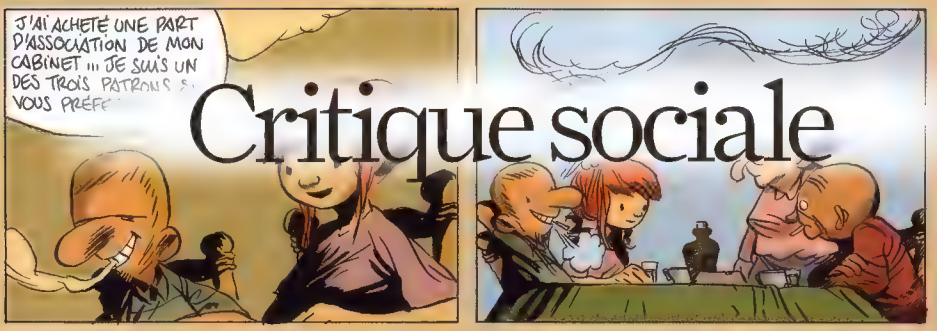
Cette bande dessinée originale tient de l'essai politique, de la fiction et de l'autobiographie. Philippe Squarzoni, nourri de son expérience militante au sein d'Attac, entreprend de dénoncer la mondialisation. Mêlant un dessin d'une grande sobriété qui privilégie l'efficacité du propos, des photos retravaillées et des captures d'écran, ce récit engagé illustre la capacité de la BD contemporaine à traduire la complexité du monde et, parfois, à contribuer à le changer. C. Q.

Corée graphie

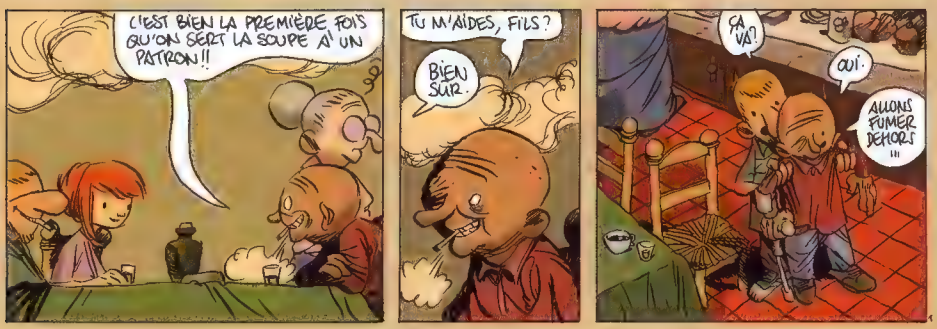
Pyongyang, Guy Delisle,
éd. L'Association, 184 p., 23 €.


ILS SONT VENUS POUR EXHUMER DES SOLDATS DE LA GUERRE DE CORÉE. POUR CHAQUE CORPS RETROUVÉ (EN ENTIER) ET IDENTIFIÉ, LES ÉTATS-UNIS VERSENT LA COQUETTE SOMME DE CENT MILLE DOLLARS.
WOW.
ENCORE PLUS INCROYABLE, IL Y EN A PEUT-ÊTRE QUI SONT ENCORE EN VIE. UN RÉFUGIÉ A AFFIRMÉ EN AVOIR CROISÉ DANS UN CAMP DE RÉÉDUCATION... MAIS LÀ, POUR ALLER LES CHERCHER, ÇA SERAIT UNE AUTRE PAIRE DE MANCHES.

Comment parler de la Corée du Nord, ce pays où la presse ne peut pas travailler ? Guy Delisle a trouvé la solution : il a choisi le reportage... en bande dessinée. Envoyé à Pyongyang, la capitale, pour superviser la réalisation d'un film d'animation – on ne le sait pas forcément, mais la ville accueille plusieurs studios où sont fabriqués quantité de dessins animés, notamment français –, il a profité de son séjour pour prendre des notes et noircir ses carnets de croquis. Résultat : un livre passionnant, entre tristesse et irrésistible drôlerie, qui raconte la vie quotidienne sous la férule d'une des dictatures les plus dures de la planète. Une vie le plus souvent grise et morne, où la monotonie pesante et le dénuement dramatique cohabitent par instants avec une cocasserie tragi-comique. Surveillé de près par son guide et son traducteur, Delisle tente désespérément de leur faire lire *1984* de George Orwell, de les convertir au charme du reggae ou d'obtenir des réponses sensées à ses questions faussement naïves – sans grand succès, comme l'on s'en doute. Avec ses hôtels de cinquante étages où seul le quinzième bénéficie de l'éclairage, ses photos de dirigeants placardées à tous les coins de rue ou son aéroport sans lumière, Pyongyang n'est pas, doux euphémisme, une ville franchement touristique. Mais Delisle, qui navigue entre description scrupuleuse des choses vues et distance amusée, parvient à traquer le détail qui arrache un sourire au lecteur. Après *Shenzhen*, publié chez le même éditeur, Delisle confirme son talent d'observation et son humour pince-sans-rire salvateur. Et il lève le voile, au passage, sur l'un des pays les plus secrets du monde. C. Q.



Critique sociale



La vie mode d'emploi

Le Combat ordinaire, Manu Larcenet,
éd. Dargaud, 4 vol., 60 p., 13 €.

Après de joyeuses visites à son frère et à ses parents, Marco rentre chez lui, à la campagne, où il vient de s'installer pour échapper au stress de la ville et de son métier, photoreporter. Il y retrouve son chat atrabilaire et son pénible voisin... À la suite d'une bagarre entre cet animal de compagnie et un molosse, il fait la rencontre d'un gentil petit vieux et d'une charmante vétérinaire. À première vue, cela a tout d'une BD ordinaire... Pourtant dès la parution de ce premier volume, la nouvelle série de Manu Larcenet rencontre un énorme succès. Alors qu'il est plutôt connu pour son humour parodique, limite potache (avec Bill Baroud), hérité de ses années au magazine de BD *Fluide glacial*, Larcenet surprend son monde. Il s'est déjà essayé à l'introspection avec *Presque* ou *L'Artiste de la famille*, mais ces albums sont restés assez confidentiels. Avec *Le Combat ordinaire*, le grand public découvre qu'il manie aussi bien l'humour que la chronique intimiste, et surtout qu'il sait marier les deux à la perfection. Mais cela n'explique qu'en partie le succès phénoménal des quatre albums : quelque 650 000 exemplaires vendus en France (un chiffre peu égalé pour une série aussi courte). La réussite réside d'abord dans le choix du héros principal. Comme pas mal de Français, Marco est névrosé (et avale des antidépresseurs), a un parent malade, aime les animaux de compagnie et a peur de s'engager en amour... À la moindre contrariété, il est paralysé par de graves crises d'angoisse, mais trouve le courage de faire un reportage photo sur un chantier naval en perdition. Il aime passer de longs moments silencieux avec son vieux paternel, mais s'inquiète devant la perspective d'être père à son tour. Bref, il est pétri de doutes existentiels et de contradictions. Un antihéros par excellence. « Marco est gentil, animé de bonnes intentions, un peu bêta même, et il ne s'en sort pas si mal », avoue son créateur. Le lecteur n'en demande pas tant pour s'identifier et crier : « Marco, c'est moi ! » Et, si les différences de sexe, d'âge ou de milieux sociaux posent des problèmes d'identification, on peut toujours s'en remettre aux personnages secondaires. À cette jeune femme (Émilie, la petite amie bien dans ses baskets), aux vieux parents (les parents de Marco), aux jeunes parents (Georges, son frère), à l'immigré deuxième génération (Naïma, la copine du frère), aux ouvriers (Bastounet et Pablo, les gars du chantier naval), aux artistes (Fabrice Blanc, le photographe), campagnards (Marco lui-même)... Le graphisme ? Gentiment classique. Larcenet ose néanmoins insérer quelques illustrations plus torturées et travaillées. En as de la narration (et des dialogues, toujours très bien rythmés), il enchaîne les cases et les planches sans laisser un moment de répit, avec une fluidité impressionnante. On est happé par le récit et par certains petits détails, tels les yeux des personnages qui traduisent leur état d'esprit ou leurs sentiments. Enfin, le titre est en lui-même une prouesse. On y entend l'intérêt pour le quotidien, notamment celui des plus humbles, de ceux qui doivent se battre pour exister, pour y croire encore. En exergue du volume 3, Manu Larcenet a recopié un extrait d'une chanson du groupe de punk-rock The Clash : *« I've been beat up/I've been thrown out/But I'm not down »* (J'ai été frappé/J'ai été jeté dehors/Mais je ne suis pas abattu). C'est sans doute là le meilleur résumé de cette saga...

Juliette Salin

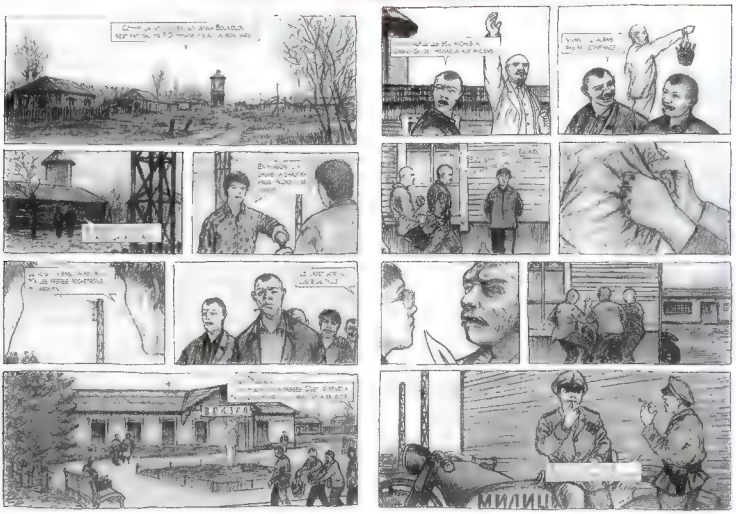
Blast, Grasse carcasse, Manu Larcenet
éd. Dargaud, 210 p., 22 €.

Les âmes grises

Une jeunesse soviétique, Nikolaï Maslov, éd. Denoël Graphic, 104 p., 20 €.

Ce livre est un objet rare et inattendu : une bande dessinée venue de Russie, un pays où ce moyen d'expression n'a jamais vraiment eu droit de cité. C'est l'album d'un autodidacte nommé Nikolaï Maslov, dont la seule relation avec la BD se limitait à la lecture des histoires de *Corto Maltese*. Un jour, Maslov prit son courage à deux mains, poussa la porte d'une librairie-maison d'édition de Moscou avec quelques planches sous le bras et finit par se décider, malgré sa timidité, à les montrer au responsable des lieux, qui l'encouragea à poursuivre dans cette voie et décida de le financer pour lui permettre de quitter son travail de veilleur de nuit. Ainsi est née *Une jeunesse soviétique*. Nikolaï Maslov raconte sa vie, dont le moins que l'on puisse en dire est que, si elle ne fut pas très gaie, elle ne le fut pas moins que celle de milliers de ses concitoyens. Maslov travaille au crayon de papier, ce qui renforce la terrible impression de grisaille déprimante, pesante et sans espoir qui se dégage de chacune des pages de ce livre. Le lecteur découvre la jeunesse sibérienne de l'auteur, la terrible épreuve de sa mobilisation, puis son installation dans la grande ville sur fond de fantasmes nourris par le rêve de la vie parisienne. L'alcool sert de fil rouge désespérant au récit. « Un verre rempli à ras bord, voilà la meilleure réponse à toutes les questions », dit l'un des personnages du livre. L'alcool et aussi l'ennui d'un pays « vide à hurler », la violence des relations sociales, l'absence de perspective autre que le désir fou d'aller vivre en Amérique, les brimades d'un régime dont la propagande promet le bonheur pour tous, mais qui n'a rien d'autre à offrir à ses habitants que le désespoir quotidien. Préfacé par l'écrivain Emmanuel Carrère, *Une jeunesse soviétique* est un livre bouleversant et passionnant qui offre un témoignage sur la réalité quotidienne des habitants de l'ex-URSS. Pas près de renoncer à la quête éperdue de la paix intérieure.

Christophe Quillien



Au bout de la rue

Hosni, Maximilien Le Roy, éd. La Boîte à bulles, 64 p., 14,50 €.

Banlieue de Lyon, 2009. Hosni prépare son repas dans son appartement. Quelques planches plus loin, il est dans la rue. Ce fils d'immigrés tunisiens se souvient : alors qu'il rêvait de sortir de l'univers de bitume dans lequel il a grandi, il dort sur les trottoirs après que son père a choisi de revenir au pays. L'auteur a recueilli le témoignage d'un homme dont la vie s'est jouée entre galères, mains tendues, foyers et prison. Le minimalisme du dessin et des couleurs souligne encore plus la solitude et la précarité des SDF.

Sarah Kallman

Boxe office

Petites coupures, Incardona et Gravé, éd. Les Enfants rouges, « Asturiale », 242 p., 19,50 €.

Paul Norman, que l'on surnomme « le Crabe », remonte une dernière fois sur le ring pour affronter la nouvelle étoile montante, Max Chavez. Ce match sans véritable enjeu va pourtant prendre une tournure tout à fait inattendue et dramatique. L'album tout en contrastes de noir et blanc offre un compte-rendu fidèle des matchs de boxe américains des années 1940 dans des salles bondées et obscures. Une plongée émouvante dans l'univers sans pitié de ce sport business qui sert ici de parabole aux destinées humaines.

S. K.

Animaux de compagnie

Le Baron noir, Got et Pétillon, éd. Drusgstore, l'intégrale, 544 p., 39 €.

En 1976, d'étranges animaux font leur apparition dans *L'Écho des Savanes* avant de migrer vers le quotidien *Le Matin de Paris*. Un vautour prédateur (le Baron), de malheureuses victimes (les moutons), des intellectuels en forme d'éléphants ou des policiers à l'allure de rhinocéros. Derrière la parabole animalière se dissimulait – à peine – une satire savoureuse des rapports sociaux et des jeux de pouvoir, orchestrée par Pétillon et dessinée par Got, et qui n'a rien perdu de sa pertinence trente ans après.

C. Q.

Mis en case

Dans la prison, Kazuichi Hanawa,
éd. Ego comme X, 224 p., 25 €.

Au Japon, dans les prisons, la vie quotidienne obéit à un rituel immuable. Réveil, inspection, petit déjeuner, travail, déjeuner, encore travail, nouvelle inspection, dîner, coucher. Au fil des pages de ce manga pas comme les autres, Kazuichi Hanawa raconte par le menu la succession des heures dans un établissement pénitentiaire. Ici, on est très loin du paysage habituel des mangas et de leur narration échevelée. La description précise, quasi clinique, des moments vécus par les prisonniers fait la force et l'originalité de ce livre qui se présente comme un compte-rendu sans états d'âme, à la manière d'un rapport administratif dénué de tout effet de style comme de tout jugement de valeur. Les détails n'alourdissent pas le récit mais lui donnent tout son intérêt documentaire. *Dans la prison* peut se lire comme un journal de bord qui passe en revue le déroulement de la journée, les règles de vie qui s'imposent aux prisonniers, le moindre de leurs déplacements, les contraintes réglementaires concernant la toilette comme la tenue vestimentaire, la procédure à respecter pour toute demande auprès de l'administration, la succession des repas... Ce qui peut finir par paraître lassant et même oppressant aux yeux du lecteur, car terriblement répétitif et monotone, se révèle au contraire rassurant pour les prisonniers. Chaque geste est codifié, l'arbitraire est banni, les journées bien remplies. Aucune place n'est laissée au hasard. Un certain humour – involontaire – n'est pas absent du récit, comme lorsque le narrateur relève le nombre de pas nécessaires à tel déplacement ou l'importance de la nourriture, se demandant si « le fait de manger correctement en respectant les règles établies était notre travail ». Livre d'une véritable singularité, *Dans la prison* témoigne ainsi, au-delà de l'organisation pénitentiaire du Japon, de la richesse thématique d'une bande dessinée japonaise capable de s'emparer des sujets les plus inattendus pour en tirer matière à narration. ■ **C. Q.**

Kazuichi Hanawa. .

© EGO COMME X

Examen de conscience

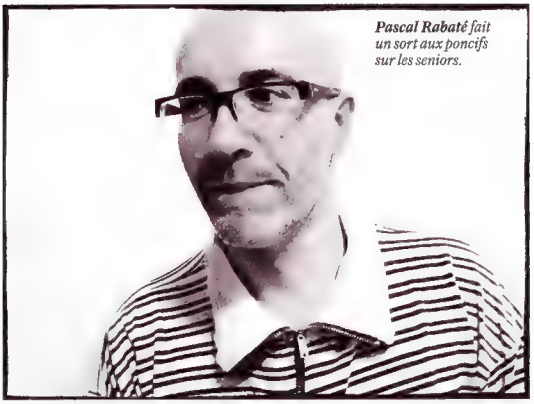
Soupe froide, Charles Masson,
éd. Casterman, 134 p., 13,50 €.

Des médecins qui (d)écrivent leur quotidien, la tendance se généralise ! Mais des docteurs auteurs de BD, les spécimens sont assez rares pour être examinés de près. Charles Masson appartient à ces cas étranges même si le 9e art est son moyen d'expression depuis l'enfance. D'un trait hachuré et noir, il retranscrit sur papier la souffrance, la peur et les doutes des gens qui l'entourent. Dans son deuxième album, *Bonne santé*, il dénonçait le peu d'empathie du corps médical. Ici, avec ce premier ouvrage, il s'attarde sur le cas des SDF, ces hères qui hantent, souvent contre leur gré, les hôpitaux. « Il y a tant de gens comme lui, que nous ne connaissons pas, que nous croisons sans les voir, sans vouloir les regarder, sans vouloir les entendre. Ils ont un corps, pourtant, fait pour manger et boire. Ils ont une voix. Ils ont une histoire », remarque Martin Winckler, un de ces toubibs écrivains, dans la préface. C'est exactement ça. Charles Masson a vu des corps, a entendu des voix et a ressenti le besoin de les retranscrire. Il raconte ainsi l'itinéraire de Roger, synthèse de deux hommes qu'il a croisés dans l'exercice de ses fonctions : un SDF qui a fait 30 kilomètres à pied sous la neige, de la maison de repos où il avait été accueilli jusqu'à l'hôpital où il est arrivé pour mourir, et un autre clochard qui a voulu quitter le service d'ORL où il était soigné car une infirmière lui avait servi une soupe froide alors que « c'est aux chiens qu'on sert une soupe froide ». Avec ses dessins charbonneux, le docteur-dessinateur ordonnance ses souvenirs et donne enfin la parole à cet exclu. Dans un monologue acerbe, sur fond de froid, de faim et de douleur, celui-là grogne sa déchéance et son dégoût des autres à qui veut bien l'entendre... ■ **J. S.**

Et au milieu coule un désir

Les Petits Ruisseaux,
Pascal Rabaté,
éd. Futuropolis, 96 p., 15,90 €.

C'est une histoire de gens simples. Celle d'Émile et Edmond, deux « petit vieux » qui passent leurs journées à pêcher avant de rentrer chez eux bien sagement. Le soir, Edmond retrouve son chat tandis qu'Émile parle au portrait de sa femme. Et la vie continue son chemin, tranquille, au rythme des gaules qui glissent à la surface de l'eau. Jusqu'au jour où Edmond raconte à Émile ses petits secrets. D'abord, il s'est mis à la peinture – des femmes nues, carrément, inspirées par la lecture de *Playboy*. Ensuite, il a rencontré une nouvelle compagne. Même qu'il a « biqué », parfois. Comme il dit, « c'est pas parce qu'on a passé l'âge de la gaudriole épicée qu'il faut faire maigre jusqu'au trou »... Dans *Les Petits Ruisseaux*, Rabaté remet en cause toutes les idées préconçues que l'on se fait à propos de la vie des « seniors ». Il rappelle à ceux qui préféreraient détourner le regard que les septuagénaires peuvent encore avoir des envies, des projets et une vie sexuelle, malgré les tabous et le qu'en-dira-t-on ; bref, c'est une pub idéale pour le magazine *Pleine Vie* ! Et de s'interroger aussi sur le sens que l'on peut donner à sa vie quand arrive le dernier acte. Une histoire touchante et humaine comme Pascal Rabaté, chantre de la France d'en bas, aime à les narrer. ■ **S. K.**



***Pascal Rabaté** fait un sort aux poncifs sur les seniors.*

© FUTUROPOLIS

Portraits de famille

Les Mauvaises Gens, Étienne Davodeau,
éd. Delcourt, 184 p., 13,95 €.

Et si la bande dessinée servait à autre chose qu'à raconter des histoires ? Ou, plutôt, si elle servait à autre chose qu'à raconter des histoires imaginées pour s'essayer à raconter des histoires vécues et à mettre en scène l'existence des « vraies gens » ? Étienne Davodeau n'a pas inventé le reportage en bande dessinée, pas plus que le récit biographique. Mais il est l'un de ceux qui ont fait de cet exercice délicat un genre à part entière. Depuis son album *Rural*, qui retrace son séjour d'un an dans une exploitation agricole du Maine-et-Loire confrontée aux difficultés économiques, il est devenu un spécialiste des « choses vues », du quotidien qu'il traque avec son carnet de croquis à la main, dans le plus grand respect de ceux dont il raconte la vie. *Les Mauvaises Gens*, témoignage de l'engagement militant de ses parents dans leur région d'origine, les Mauges, dans le sud-ouest du Maine-et-Loire justement, est l'une de ses plus belles réussites. Davodeau décrit leurs conditions d'existence dans cette France encore rurale de l'après-guerre, leur découverte du monde implacable de l'usine, leur implication progressive dans la Jeunesse ouvrière chrétienne, leur apprentissage de l'autonomie de pensée face à un patronat local tout-puissant et volontiers paternaliste, ainsi que l'inévitable remise en question des certitudes acquises depuis l'enfance. Derrière le portrait de ce couple se dessine aussi le portrait d'un pays en pleine mutation depuis les années 1950. La grande force de Davodeau réside dans sa maîtrise du récit alliée à un dessin souple et vivant. Il ne se contente pas de mettre bout à bout des « tranches de vie » et des anecdotes, il sait comme personne les utiliser pour nourrir une authentique histoire aussi passionnante qu'une fiction. Ce témoignage chaleureux est signé par un auteur dont on se dit, en refermant le livre, qu'il a eu de la chance de grandir aux côtés de ceux qu'il met en scène. ■ **C. Q.**

Révolte d'après guerre

Un homme est mort, Kris et Étienne Davodeau,
éd. Futuropolis, 80 p., 15 €.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, Brest est un champ de ruine. Tout est à reconstruire. Des milliers d'ouvriers s'attellent à la tâche. Mais face aux mauvaises conditions de travail, la révolte commence à gronder. Durant une manifestation, les forces de l'ordre interviennent et ouvrent le feu. Les textes sobres de Kris et les dessins façon aquarelle de Davodeau restituent parfaitement ces événements historiques méconnus. À l'époque, cette fronde ouvrière avait même fait l'objet d'un film documentaire aujourd'hui disparu et qui sert, ici, de fil rouge à ce récit militant. ■ **S. K.**

Manga hospitalier

Say Hello to Black Jack, Syuho Sato, Glénat, 13 vol., 200 p., 6,50 €.

Le jeune Saitô sort de Eiroku, la plus prestigieuse faculté de médecine du Japon, dont les diplômés sont considérés comme « le pilier de la médecine japonaise ». Et pourtant, ils ne connaissent rien à la réalité du terrain et au fonctionnement du système de santé. Sitôt embauché, Saitô va donc devoir composer avec ce qu'il a appris, ses convictions, son éthique et les codes établis dans les différents services. Il va ainsi être amené à repenser ses rapports à la pratique de la médecine. Ce manga quasi documentaire, dont le titre fait référence au *Black Jack* de Tezuka, a eu un tel retentissement au Japon qu'il aurait accéléré certaines réformes du système de santé. ■ **J. S.**

Adaptation

L'origine du monde selon Crumb

La Genèse, Robert Crumb,
éd. Denoël Graphic, 219 p., 29 €.

Adapter la Genèse en bande dessinée peut paraître curieux de la part du pape de la BD *underground* américaine. À moins qu'il ne s'agisse des premiers effets de l'âge – Crumb a aujourd'hui 66 ans – et d'une subite recherche de spiritualité. Car, dans les années 1960, l'artiste s'était fait connaître en créant les aventures de *Fritz the Cat,* un chat fort dépravé, amateur d'excès et de débauches en tout genre. Par la suite, Crumb allait poursuivre sur la voie des récits subversifs, fantasmatiques et loufoques avec *Mr Natural* ou *Big Yum Yum.* Installé dans le sud de la France depuis le début des années 1990, le dessinateur et scénariste produit peu. Il s'est néanmoins déjà livré au jeu de l'adaptation autour d'un essai sur Franz Kafka, travail en partie publié dans le quotidien *Libération.* Cette fois, c'est donc au livre fondateur de la religion monothéiste qu'il s'attaque avec une ambition plutôt paradoxale puisque Crumb, dont l'esprit a une tendance naturelle à la distorsion, a voulu, comme il l'annonce en préface, « fidèlement retranscrire chaque mot du texte original avec peu d'interprétation personnelle ». De fait, tout au long des cinquante chapitres – de la Création à la mort de Joseph – que l'auteur a choisi de s'approprier, on ne décèle aucune tentative pour rendre le texte plus moderne ou plus accessible, d'où une lecture parfois un peu ardue. En fait, le véritable travail d'interprétation personnelle est davantage graphique. Même si Crumb s'est gardé de toute situation « gaguesque », on retrouve son style luxuriant où tout déborde, à commencer par les courbes et les traits des personnages : les hommes ressemblent à des bêtes et les femmes pourraient être les héroïnes d'un récit érotique, le tout dans un décor qui oscille entre le paradis et l'enfer. Jouant sur l'expressionnisme, le dessin donne une représentation glaçante des origines. Après qu'Adam et Ève ont goûté au fruit défendu, l'homme n'est plus qu'une créature paniquée, yeux exorbités d'effroi et bouche tordue de douleur. Douleur de la découverte de la conscience et, par conséquent, de la finitude. Surtout, le trait « scandaleux » de Crumb colle parfaitement bien à la peinture du dénuement, des perversions et des crimes qui marquent les débuts de l'humanité déchue. On comprend mieux, alors, l'entreprise de l'auteur, qui n'a rien de religieuse mais relève plutôt de la philosophie. Car, selon Crumb, « la Bible n'est pas la parole de Dieu mais plutôt celle des hommes ».

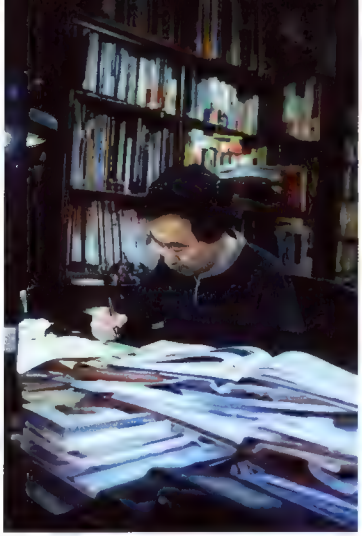
Virginie François

Autoportrait de Robert Crumb.

© ROBERT CRUMB

L'ivresse des hauteurs

Le Sommet des dieux, Jirô Taniguchi,
éd. Kana, 5 vol., 300 p. à 350 p., 18 €.



Cette saga de Jirô Taniguchi, un des auteurs contemporains les plus importants du Japon, constitue un sommet de la bande dessinée mondiale. Adaptée d'un roman à succès de Yumemakura Baku, la série, parue en 2000 dans sa version originale et traduite en France en 2004, est une merveille de récit alpin. À Katmandou, Fukamachi, un photographe spécialisé dans les expéditions en montagne, pense avoir retrouvé un appareil photo ayant appartenu à George Mallory. En 1924, ce dernier s'était lancé avec son ami Andrew Irvine à l'assaut de l'Everest. Mais les deux hommes disparaîtront à quelques encablures du sommet sans que l'on sache s'ils l'ont vraiment atteint. Dans ce contexte, l'appareil photo prend une valeur capitale. Mais Fukamachi se le fait très vite voler. Ses recherches l'amènent à rencontrer Habu Jôji, un alpiniste ombrageux, abonné à la deuxième place dans les courses aux exploits. À partir de là, Jirô Taniguchi, qui s'était déjà intéressé au monde de l'alpinisme en 1986 dans *K*, tisse une histoire riche et passionnelle entre un photographe introverti qui a une tendance lourde à toujours tout laisser tomber et un alpiniste génial, persévérant jusqu'à la folie, mais jamais couronné. Un récit toujours nourri, en arrière-fond, par le mystère historique Mallory-Irvine, dont les spécialistes se demandent aujourd'hui encore si le duo n'a pas, en effet, été le premier à atteindre la pointe de l'Everest vingt-neuf ans avant Edmund Hillary et Tenzing Norgay. À travers cette intrigue à tiroirs, cette série, qui entrelace avec finesse aventure et questionnement philosophique, ne traite rien moins que de l'essence du désir dans une dimension quasi lacanienne. Un désir qui tenaille les deux protagonistes de manière brûlante et qu'ils vont mettre à l'épreuve dans un dernier défi. Une quête symbolique bouleversante, exaltée par un trait virtuose, qui mêle graphisme traditionnel à la Tezuka et dessin plus réaliste du manga contemporain, et par des compositions cinématographiques qui restituent à la perfection le vertige des hauteurs. ■ **V. F.**

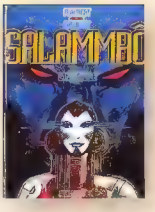
© KANA

Au bout de la nuit

Brouillard au pont de Tolbiac, Tardi,
(d'après Léo Malet), éd. Casterman, 96 p., 13,50 €.

« Paris. La nuit, sur le pont de Tolbiac, un homme rôde. Dans son regard, la folie. » Avec cette phrase d'ouverture, Tardi plante le décor de l'album de manière magistrale. L'image qui l'accompagne montre un homme que l'on dirait sorti du *Nosferatu* de Murnau, tel un fantôme errant dans la nuit froide, tandis que la silhouette grise et massive du pont de Tolbiac se dresse à l'arrière-plan. Publié en 1981, *Brouillard au pont de Tolbiac* fut la toute première adaptation faite par le dessinateur des *Nouveaux Mystères de Paris* écrits par Léo Malet, série de polars dont chaque volume prend pour cadre un arrondissement parisien. Tardi donne ainsi un visage de papier au détective Nestor Burma, surnommé par l'écrivain « l'homme qui met le mystère KO », reconnaissable à sa bouffarde et à son air maussade. Si Tardi a choisi d'adapter Malet, dont les romans comportent parfois des allusions racistes qu'il s'empressera de gommer, c'est pour mettre en scène le Paris des années 1950. Celui des ruelles sombres d'avant la spéculation immobilière, pain bénit pour un dessinateur passé maître dans les ambiances urbaines, le pavé luisant et la déprime qui sourd parfois de cette ville qui le fascine. Le roman se déroule dans les milieux anarchistes de l'époque. Une sombre fatalité plane sur cette histoire cafardeuse et pourtant captivante. *Brouillard au pont de Tolbiac* évoque la jeunesse enfuie et les amitiés trahies. Et il y a ce personnage inoubliable de Bélita, la gitane, qui ne peut échapper à son monde que dans cette mort tragique qu'elle trouvera dans les bras de Burma, au petit matin, sur ce pont maudit qui est peut-être le véritable héros de ce livre. Personne n'a su comme Tardi donner vie à ce XIII[e] arrondissement, dont il ne reste pas grand-chose, et magnifier la fascinante rue Watt, qui entra ainsi dans la légende de la BD. ■

CHRISTOPHE QUILLIEN



Punique à bord

Salammbô, Philippe Druillet,
éd. Vent des Savanes, 184 p., 32 €.

La science-fiction a beaucoup puisé dans la mythologie et les récits de l'Antiquité pour le côté épique, monumental et symbolique. Rien d'étonnant à ce que Philippe Druillet, un des maîtres de la SF en BD, ait songé en 1980 à adapter *Salammbô*, le roman de Flaubert qui met en scène la révolte des anciens mercenaires de Carthage au IIIe siècle avant J.-C. Un récit que Druillet s'est complètement réapproprié puisqu'il en fait une des aventures de Lone Sloane, son personnage fétiche, qui devient ici un des hommes du général Hamilcar. **V. F.**

Cendrillon chez les zombies

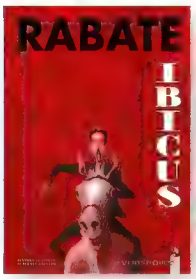
Cinderalla, Mizuno Junko,
éd. Imho, 136 p., 11 €.

Ne vous fiez pas au dessin rond et aux couleurs acidulées des livres de Mizuno Junko. Cette mangaka de 36 ans s'est fait une spécialité de dépoussiérer les contes en les p/assant à la moulinette hyperréaliste. En 2004, *Cendrillon* fut sa première victime (l'auteur s'est, depuis, attaquée à *La Petite Sirène* et à *Hansel et Gretel*). La trame de départ reste la même : une jeune fille contrainte à faire la servante pour sa belle-famille après le remariage de son père. Sauf que la belle-famille en question est composée de zombies et que le père n'est plus un noble aristocrate, mais un vendeur de brochettes. Voilà donc Cendrillon partie, pour sauver sa famille, à la recherche de la sauce barbecue parfaite dans un univers de fées dépravées et de morts-vivants. Dernier détail succulent de ce récit jouissif : le prince charmant apparaît lui aussi sous les traits d'un zombie. **V. F.**

Rastignac russe

Ibicus, Pascal Rabaté,
éd. Vents d'Ouest, l'intégrale, 536 p., 25 €.

Ibicus, ou comment un comptable arriviste profite de la tourmente de l'Histoire pour se transformer en un aventurier cynique et sans scrupules... Dans la Russie révolutionnaire de 1917 en proie à tous les excès et à toutes les violences, Nevzorov va vivre des aventures extraordinaires, connaître la richesse et la gloire, l'humiliation et la déchéance, l'exil et la rédemption. Jusqu'alors chroniqueur de la France d'en bas dans des albums nourris de quotidien et d'humour grinçant, Rabaté change de dimension avec *Ibicus* et inaugure un nouveau style graphique. Son dessin au lavis privilégie un noir et blanc rehaussé de gris qui distille une lumière incertaine, à l'image de ce climat étrange qui s'empare de la Russie d'après la révolution. L'influence d'artistes comme Le Greco ou Goya se mêle à celle des peintres expressionnistes allemands. Les personnages étirent leurs silhouettes fantomatiques et ressemblent par instants à des marionnettes ballottées par une Histoire soudain devenue folle. Ce récit échevelé de quelque cinq cents pages, inspiré par un roman d'Alexis Tolstoï, a réussi à imposer Pascal Rabaté parmi les grands de la BD contemporaine. **C. Q.**



Avant Neverland

Peter Pan, Régis Loisel,
éd. Vents d'Ouest, 6 vol., 50 p., 13 €.

En 1990, le dessinateur Régis Loisel a déjà connu un énorme succès avec la série d'*heroic fantasy* intitulée *La Quête de l'oiseau du temps.* C'est alors qu'il décide de quitter la capitale française pour aller vivre en Bretagne, à Perros-Guirec. Est-ce sa nouvelle installation aux pays des elfes ou le climat parfois brumeux et mystérieux de la Bretagne qui lui inspire l'envie de donner sa vision du plus connu des lutins? Toujours est-il qu'il se lance dans sa propre interprétation de *Peter Pan,* le roman écrit par l'Écossais J. M. Barrie en 1911. Cette histoire d'un garçon qui ne veut pas grandir a déjà été joliment adaptée par Walt Disney, mais Loisel semble décidé ici à prendre le contre-pied de ces deux œuvres antérieures. Il fera une bande dessinée pour adultes, et écrira une histoire nouvelle. Pour son *Peter Pan,* il imagine la tendre jeunesse du garçon, la période qui précède le début du livre de Barrie. On y apprend donc pourquoi Peter Pan s'acharne à ne pas vouloir grandir, comment le Capitaine Crochet perd sa main, et à cause de qui le crocodile a avalé un réveil. Mais attention, le dessinateur français se démarque complètement de l'univers féerique de J. M. Barrie, et encore plus de celui, très positif et bon enfant, de Walt Disney. Il choisit de faire naître Peter du côté des bas-fonds de Londres dans les années 1880. À l'époque, ces quartiers sont insalubres, la misère gangrène tout : les enfants traînent dans la rue à la recherche de menus larcins ou de travail, tandis que les femmes vendent leurs charmes pour s'acheter à manger ou... à boire. Les orphelins pullulent. Ces quantités négligeables n'ont d'autre choix que de servir les adultes, qui usent et abusent de leur supériorité physique pour se faire obéir. Exit la vision édulcorée de l'enfance, Loisel se rapproche ici énormément de Dickens. Les adultes et la ville sont décrits comme un environnement néfaste et nocif pour les têtes blondes. Plus explicite que l'auteur britannique, Loisel ajoute une dimension sexuelle à cette menace. Dans le livre original, J. M. Barrie avait décrit son Peter Pan comme « joyeux, innocent et sans cœur », un « maître du jeu » qui exécute certains enfants perdus quand ils sont trop grands, car « grandir est contraire au règlement ». Dans la version en bande dessinée, le garçon en veut surtout aux adultes qu'il exècre (à part le bon monsieur Kundal qui lui racontait des histoires), sa propre mère étant en bonne place dans sa liste des pires énergumènes portés par la Terre. Mais ses jeunes compagnons de route ne sont pas pour autant idéalisés. « Mon album est à la croisée de toutes les enfances, et son histoire recueille cette substance merveilleuse, alchimie du rêve et de la réalité qui s'envole sans que nous ne le voulions quand nous devenons grands. » Complexité et ambivalence prévalent donc : « Il y a de la magie, de la poésie, mais aussi énormément de souffrance et de cruauté dans ce monde-là », analyse l'auteur. Comme les enfants ont la mémoire très courte, jamais rien n'a beaucoup d'importance pour eux. Ils sont inconséquents et vivent dans une insouciance morbide. Loisel pousse le raisonnement si loin que, dans le sixième et dernier tome (paru quatorze ans après le premier), il sous-entend même que Peter Pan pourrait être le monstre sanguinaire qui a terrorisé le quartier londonien de Whitechapel en 1888, le fameux Jack l'Éventreur. Le choix d'une fin aussi inattendue et pessimiste – qui nous emmène très loin d'un happy end – pour une série ultrapopulaire (près d'un million d'exemplaires vendus) prouve le courage et la liberté de Loisel. Des qualités confirmées par ce travail récent, effectué entièrement à quatre mains (scénario et dessins), avec Jean-Louis Tripp sur la série *Magasin général,* une savoureuse chronique du petit village québécois Notre-Dame-des-Lacs dans les années 1920. Longue vie aux auteurs de bande dessinée iconoclastes et courageux! **J. S.**

© LOISEL, VENT D'OUEST

© J.L. LOMBARD

Le dessinateur Henri Reculé.

Mowgli sur le retour

Le Dernier Livre de la jungle,
Stephen Desberg et Henri Reculé,
éd. Le Lombard, 4 vol., 48 p., 13,50 €.

Pas de doute. Si l'on évoque Mowgli, on songe d'abord au dessin animé de Walt Disney. Loin, hélas, devant le roman originel de Kipling. C'est pourtant à partir de ce dernier que Desberg a bâti le scénario du *Dernier Livre de la jungle.* Plus exactement, il reprend l'histoire là où Kipling s'est arrêté. Il imagine un Mowgli vieillard, de retour dans la jungle indienne. Pour dire au revoir une dernière

fois à ceux qui l'avaient recueilli des années auparavant. Le vieux Mowgli est accompagné de Vijay, un petit garçon qui recueille souvenirs et anecdotes. Un témoin qui deviendra le seul dépositaire de la mémoire de cette enfance sauvage. Alors Mowgli s'épanche, quitte à revenir sur des scènes pénibles, comme le jour où Bagheera et Baloo prirent sa défense lors de la réunion du clan des loups. Comme le jour aussi où il quitta ce monde pour rejoindre des humains qui sont parfois moins accessibles que les bêtes... Mowgli doit apprendre les normes. Se plier aux règles de castes en vigueur en Inde. Et, sans cesse, résonne l'appel de la forêt, qu'il ne regagnera qu'au seuil de la mort. Le romantisme et la vision ludique du récit par Disney en prennent un coup... Mention spéciale au coup de crayon semi-réaliste d'Henri Reculé, capable de restituer le panache inquiétant du tigre Shere Khan ou la tendresse du vieux Mowgli qui prend ici des allures de Gandhi.

S. K.

À l'est, du nouveau

Aziyadé, Franck Bourgeron,
éd. Futuropolis, 126 p., 19 €.

On a découvert Franck Bourgeron en 2004, avec *Extrême-Orient,* envoûtante évocation des débuts du communisme en Chine. Nouveau venu dans la BD, l'auteur y déployait un talent singulier, avec une forme de narration très poétique, faite d'ellipses et d'aphorismes, et un coup de crayon spectaculaire qui, paradoxalement, alliait symbolisme dans le dessin des personnages et sens du détail pour les décors et les paysages. Si aujourd'hui Franck Bourgeron a choisi de s'intéresser à une autre partie de l'Orient, à savoir la Turquie, c'est le même style que l'on retrouve dans cette adaptation du roman éponyme de Pierre Loti (paru en 1879). Un livre dédié à une jeune femme que l'écrivain aima passionnément à Constantinople deux ans plus tôt. La version qu'en propose Franck Bourgeron est très fidèle au texte original et restitue parfaitement l'atmosphère languissante et délétère créée par Loti. On se laisse donc à nouveau surprendre par cette histoire plutôt scandaleuse pour l'époque. Car le personnage principal, officier de marine et double de Pierre Loti dans le roman, ne s'éprend pas de n'importe quelle femme. Aziyadé appartient en effet au harem d'un haut dignitaire turc. Une passion interdite et secrète favorisée par le goût du héros pour la marge et sa tendance à la nostalgie, voire à une certaine forme de dépression. Le marin se décide pourtant à mettre un terme à cet amour et à rentrer chez lui. Mais quand, quelques mois plus tard, rongé par le remords, il retourne en Turquie, il apprend qu'Aziyadé est morte de chagrin. Une histoire extrême illustrée par de superbes images qui plongent le lecteur dans l'Orient de la fin du XIXe où l'exotisme et la puissance vont bientôt faire place au chaos avec la fin de l'Empire ottoman.

V. F.

L'île des fous

Shutter Island, Dennis Lehane et Christian de Metter,
éd. Casterman, 128 p., 18 €.

Adapté du roman culte de Dennis Lehane (qui se vendit à 40 000 exemplaires) , *Shutter Island* raconte une traque hors norme. Celle de deux flics aux trousses d'une prisonnière, laquelle s'est réfugiée sur une île... occupée par un institut psychiatrique consacré aux dangereux criminels ! Or, les médecins semblent aussi atteints que les patients. Et la tempête qui s'annonce condamne les flics à rester là... Une terre isolée, un refuge de fous : certains films d'horreur adorent ces huis clos. Cette BD aussi. L'ambiance nimbée de couleurs froides rend à merveille la chape de plomb qui pèse sur les têtes. Ambiance noire que l'on retrouvera le mois prochain (le 24 février) dans l'adaptation cinématographique de Martin Scorcese.

C. D.-M.

Une version galactique de l'or du Rhin

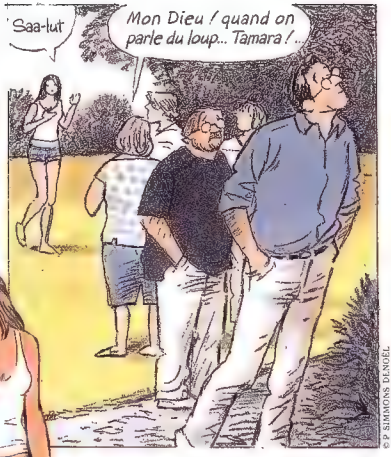
L'Anneau des Nibelungen,
Leiji Matsumoto,
éd. Kana, 8 vol., 174 p. à 210 p., 6,25 €.

Albator et sa sylphide fiancée, c'était lui, Leiji Matsumoto. Ce que l'on ignorait à l'époque, c'est que notre corsaire de l'espace était l'adaptation d'un manga de science-fiction dont le héros se nommait le capitaine Harlock et emmenait le lecteur dans divers univers de légende. Il fallait donc bien qu'un jour ou l'autre Harlock atterrisse au cœur des contes germaniques. C'est dans les années 1990 que Matsumoto, célèbre aujourd'hui pour son travail sur les clips de Daft Punk, introduit son héros dans *L'Anneau des Nibelugen,* épopée germanique du XIIIe siècle qui a inspiré de nombreux artistes, à commencer par Wagner. La version que propose Matsumoto, où l'on retrouve son style graphique si particulier, est d'ailleurs plus proche de l'opéra du compositeur allemand que de l'histoire d'origine puisque Harlock doit empêcher le vol de l'or du Rhin, épisode qui se situe avant la naissance de Siegfried, véritable héros du récit médiéval.

V. F.

Médisances d'écrivains

Tamara Drewe, Posy Simmonds,
éd. Denoël Graphic, 134 p., 24,50 €.



Depuis plus de trente ans déjà, Posy Simmonds régale les lecteurs du quotidien anglais *The Guardian* avec ses dessins de presse. Elle commet aussi régulièrement des livres pour enfants. Mais ce n'est qu'en 2000 que le grand public français la découvre grâce à *Gemma Bovery,* sa relecture moderne et enlevée du chef-d'œuvre de Gustave Flaubert. Avec *Tamara Drewe,* elle s'inspire très librement de *Loin de la foule déchaînée* de Thomas Hardy, dont l'œuvre est republiée en partie par la très bonne maison d'édition L'Arbre vengeur. Comme son compatriote du XIXe siècle, elle brosse le portrait d'une femme jeune et libre aux prises avec la bonne société rurale. Ici, la campagne sert de lieu de retraite à des écrivains en quête d'inspiration. Stonefield, une charmante maison d'hôte, est une de ces fameuses résidences d'écrivains dirigée de main de maître par Beth. Cette quarantenaire un peu empâtée veille en tout moment et en toute situation à la sérénité de ses locataires, en surveillant jalousement son mari, lui aussi écrivain (à succès) et coureur de jupons impénitent. Malheureusement pour elle, le retour au village de la belle et jeune Tamara va mettre en émoi cette petite société en quête de sérénité. La chroniqueuse mondaine, pseudo-journaliste et apprentie romancière en quête de célébrité, va faire chavirer les cœurs, semer bientôt la zizanie et révéler la lâcheté de nos gens de plume. La prouesse stylistique de Posy Simmonds consiste à mêler littérature – des fragments de journaux des protagonistes – et pure bande dessinée. Ainsi pénètre-t-on jusqu'aux plus intimes (et moins avouables) pensées des personnages, tandis qu'en contrechamp se dessine un portrait de l'Angleterre assez pathétique, avec ses ados gavés d'alcool et de presse people, ses femmes flouées, ses hommes libidineux, ses paysans en mal de sensations, ses rock stars sur le retour ou, bien entendu, ses auteurs et universitaires aigris... Tout va au plus mal dans la plus belle des campagnes anglaises jusqu'à la fin tragique vers laquelle nous guide Mrs. Simmonds. **J. S.**

Pantin déglingué

Pinocchio, Winshluss,
éd. Les Requins marteaux, 192 p., 30 €.

Il était une fois... Pinocchio, une machine de guerre errante qui, après avoir déserté l'atelier de M. Gepetto son inventeur, s'égare dans un monde parcouru de démarcheurs sectaires et de capitalistes criminels. Il se retrouve sur une île fantastique transformée en ruine fasciste tandis que la baleine du récit original se mue en Léviathan radioactif. Winshluss nous livre ici un chef-d'œuvre graphique et narratif. On y voit la corruption et la violence du monde se répandre de l'autre côté du miroir, infectant à jamais celui des contes. Seule respiration dans ce déluge d'humour noir, les aventures parallèles du successeur de Jiminy Cricket, blatte alcoolique qui squatte le crâne de ce Pinocchio postmoderne. **Allan Kaval**

Du côté de chez Heuet

À la recherche du temps perdu, Stéphane Heuet,
éd. Delcourt, 5 vol., 48 p., 13,95 €.

Le pari d'adapter *À la Recherche du temps perdu* en BD pouvait sembler démesuré, voire totalement abracadabrant. Pourtant, Stéphane Heuet, marin reconverti dans le 9e art, a relevé ce défi. Et cela, même s'il ne s'est plongé dans *La Recherche* qu'à l'âge de 35 ans. Depuis le milieu des années 1990, Stéphane Heuet ne se consacre même quasiment plus qu'à cette tâche qui, par bien des aspects, semble être devenue sa névrose obsessionnelle. Le jeu en valait la madeleine. Alternant textes off et dialogues, il parvient à restituer parfaitement le texte de Proust qu'il préserve au maximum, sans ajouts ni transformations autres que le passage au style direct. Prévue en treize volumes, l'entreprise se situe aux antipodes de la liberté d'adaptation de Flaubert par Druillet (voir page 79). Ne cherchez donc pas ici un *La Recherche pour les nuls,* mais plutôt le viatique pour une relecture singulière de cette œuvre majuscule. **S. K.**

Saint-Ex dans le texte

Le Petit Prince, Joann Sfar,
éd. Gallimard, 110 p., 19 €.

Après plus de soixante ans de succès, il ne manquait plus qu'une seule ligne au palmarès de ce *best-seller* indémodable qu'est *Le Petit Prince :* une adaptation en bande dessinée. Sfar, grand admirateur de l'œuvre de « Saint-Ex », a décidé de s'en charger, comme un hommage à une lecture d'enfance qui a marqué à tout jamais son imaginaire au même titre que les histoires de Goscinny, de Fred ou de Hugo Pratt. Sfar ne réinvente pas *Le Petit Prince :* il a choisi de coller de très près à l'univers de son créateur. Il se contente de nous faire découvrir sa vision du texte. Il dévoile le visage du narrateur, qui ressemble étrangement à Saint-Exupéry. Il reprend les scènes du livre qu'il traite à l'aquarelle. Sous son pinceau, les échanges entre la grande personne et le petit garçon deviennent plus accessibles, car moins philosophiques et moins symboliques. Joann Sfar signe ainsi un bel hommage de la BD à la littérature. **S. K.**

Érotisme

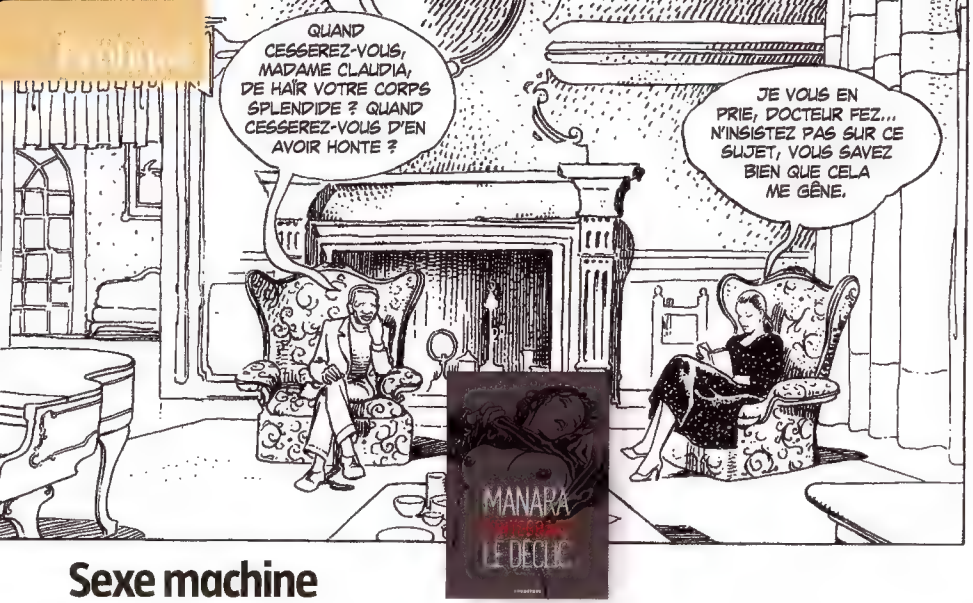
Bonnes nuits, les petites

Filles perdues,
Alan Moore et Melinda Gebbie,
éd. Delcourt, 318 p., 49,90 €.

À chaque fois qu'il s'attaque à un sujet, le Britannique Alan Moore réussit à en faire un livre totalement novateur. Comme avec *Watchmen* en 1987, interprétation quasi transcendantale de l'univers des superhéros, ou *From Hell* en 1998, relecture en cinq cents pages profondes et sauvages des crimes de Jack l'Éventreur à partir de sa seule lettre authentifiée. En 2004, celui que l'on considère désormais comme l'un des esprits les plus fins du 9e art a encore frappé fort en scénarisant *Filles perdues*, un récit érotique dessiné par son épouse Melinda Gebbie. Cette fois, l'originalité du livre tient dans le télescopage de la vie sexuelle de trois célèbres héroïnes de la littérature jeunesse : Alice, du *Pays des merveilles*, Wendy de *Peter Pan* et Dorothée du *Magicien d'Oz*. Traduit en France en 2008, l'album est une distorsion classique du conte de fées sur le mode érotique – on pense à *La Belle au bois dormant* d'Anne Rice –, mais aussi et surtout un manifeste féministe. Car les trois héroïnes assument pleinement leur vie sexuelle débridée et n'en sont jamais les victimes, contrairement à bien des variations sur le même thème. Devenues des femmes mûres, Alice, Wendy et Dorothée se rencontrent au début du XXe siècle dans une résidence autrichienne, mi-hôtel de luxe mi-résidence de repos. Pour les trois femmes, il s'agit, pour un temps, de se faire oublier d'une société qui jette un regard très négatif sur leur libertinage. Pendant leur séjour, elles se racontent leurs adolescences respectives. L'occasion de découvrir la face cachée de chaque conte et les relations épicées que chacune a entretenues avec Peter Pan, le capitaine Crochet, la reine de Cœur ou l'Épouvantail ! Non contentes de partager leurs souvenirs les plus intimes, nos trois grâces vont aussi transformer leur hôtel en terrain d'assouvissement de leurs ultimes fantasmes.

On l'aura compris, *Filles perdues* est une ode à la liberté du désir féminin, mais aussi à la liberté du créateur qui explose ici toutes les facettes de ces figures archétypales. Un propos appuyé par un graphisme luxuriant et raffiné dont le style change en fonction des narratrices et des époques : gravure victorienne pour Alice, dessin naïf pour la campagnarde Dorothée et illustration de livres pour enfants à l'ancienne pour Wendy. Des images peintes dans des pastels un peu flous, presque hamiltoniens, qui nimbent l'action d'une atmosphère onirique. Mieux, fantasmatique.

Virginie François


QUAND CESSEREZ-VOUS, MADAME CLAUDIA, DE HAÏR VOTRE CORPS SPLENDIDE ? QUAND CESSEREZ-VOUS D'EN AVOIR HONTE ?
JE VOUS EN PRIE, DOCTEUR FEZ... N'INSISTEZ PAS SUR CE SUJET, VOUS SAVEZ BIEN QUE CELA ME GÊNE.
MANARA
LE DÉCLIC

Sexe machine

Le Déclic, Milo Manara,
4 vol., éd. Albin Michel, 56 p., 13,90 €.

Quel homme n'a jamais rêvé de commander le désir d'une femme ? Le dessinateur italien Milo Manara a réussi à ce que cela ne reste pas pur fantasme. De ce fantasme, il a fait un scénario puis une bande dessinée peuplée de lolitas aux corps de rêve, de situations et inventions incroyables. On voit là toute la plasticité de la BD ! Ainsi, après la rencontre d'un journaliste pas séduisant pour un sou, sorte d'antihéros houellebecquien qui bénéficie d'un étrange magnétisme auprès de magnifiques créatures, Manara imagine la télécommande du plaisir. Voilà *Le Déclic* (*Il Gioco*, le jeu, en italien), dont le premier volume sort en 1983, époque où la télé peinait à jouir avec sa chaste série rose. Avant que cette BD ne soit adaptée en feuilleton sur le petit écran sans grand talent, on découvre la très belle madame Cristiani, Claudia de son prénom. Elle a beau appeler l'amour, cette bourgeoise mariée à un riche avocat n'en est pas moins frigide. Après qu'elle a repoussé les avances d'un ami de son mari, le docteur Fez, celui-ci veut se venger. Il enlève la belle effarouchée et lui implante dans le cerveau une puce reliée à un émetteur. Grâce à ce petit boîtier, le bon docteur peut libérer à tout moment l'énergie sexuelle de son épouse. Elle devient une « Hulke » de la chose, une enragée de l'amour charnel. Le Viagra n'est qu'une vague plaisanterie au regard de cette machination diabolique. Et peu importe le mâle, pourvu que madame Claudia atteigne l'orgasme. Le succès du *Déclic* est aussi immédiat que phénoménal. Le monde entier se l'arrache. En quelques mois, Milo Manara devient le nouveau maître de la bande dessinée érotique. Dans les trois volumes qui suivent, on retrouve son héroïne dans des situations de plus en plus rocambolesques, car le docteur Fez a cédé le boîtier à des gens pas toujours bien intentionnés. À commencer par un certain Faust. Puis, en Amazonie, elle doit servir de vecteur de communication avec des extraterrestres via son énergie sexuelle. L'amour cosmique, rien que ça ! En déclinant ces intrigues, l'auteur peut aborder la masturbation, les relations hétérosexuelles et homosexuelles. À croire que Manara s'ennuyait beaucoup lorsqu'il a ébauché le premier volume de son grand œuvre. C'était dans l'intimité et le calme d'une chambre d'hôtel de Karachi au Pakistan, où l'Italien attendait, seul, l'arrivée de son camping-car avec lequel il devait faire le tour du monde... Le camping-car est passé, les chiennes de garde ont aboyé devant cette femme totalement dépendante du bon vouloir masculin. On peut être choqué, en effet, par le propos, mais jamais par sa représentation. Le trait de Manara est net, sans à-coups, en noir et blanc. Reconnaissable entre tous, il esquisse des femmes archétypales, aux lignes simples et épurées. Cette représentation contraste d'ailleurs avec le foisonnement dont fait preuve l'ancien étudiant en architecture quand il s'agit de décor. D'une manière générale, Manara utilise souvent le ressort stylistique de l'opposition : il alterne des scènes de la vie quotidienne (shopping, repas au restaurant) avec des scènes de sexe effréné.

Même si *Le Déclic* reste son plus gros succès, Manara dit préférer sa série *Les Aventures de Giuseppe Bergman*, inspirée de ses voyages et par son ami Hugo Pratt. Ensemble, les compatriotes ont commis deux albums, *Le Gaucho* et *Un été indien*. Manara peut ainsi s'enorgueillir d'avoir été un des rares collaborateurs de Pratt le solitaire. C'est qu'ils partageaient l'amour du grand large, de la bande dessinée et... des belles femmes !

Juliette Salin

© MANARA ALBIN MICHEL. CASE EXTRAITE DU VOL. 1

Le couple au naturel

Happy sex, Zep,
éd. Delcourt, 64 p., 14,95 €.

Le sexe est loin d'être un sujet étranger à Zep. Il en est largement question dans *Titeuf*, traité sous l'angle de l'imaginaire et des appréhensions préadolescentes, ainsi que dans *Le Guide du zizi sexuel*, ouvrage à vocation pédagogique, paru en 2001. Avec *Happy sex*, Zep adopte la position de l'adulte couché. En une cinquantaine de sketchs, il aborde le sujet dans sa quotidienneté à la manière des conversations entre amis. Les planches les plus drôles sont celles qui traitent du sexe dans sa dimension la plus ordinaire et mettent en scène l'imperfection des corps, les obsessions et le langage de l'amour ou encore la gestion de la vie sexuelle quand on a des enfants. Bon, on passera sur la démocratisation des pratiques SM ou la mode des vibromasseurs. La force de Zep consiste, comme souvent, à aborder de front un sujet périlleux d'une façon habile et surtout très naturelle. D'abord grâce au graphisme. La rondeur du trait et les couleurs pastel permettent de tout montrer du corps humain sans que les images proposées soient jamais vulgaires ou indécentes. Ensuite, par le propos qui tente de renouveler le genre de la BD érotique en évitant le cul potache, la variation porno mal assumée, catégories essentiellement destinées à la gent masculine, mais aussi la vague contemporaine de l'autofiction sexuelle. ■

V. F.

Le désir des dieux

Epoxy, Paul Cuvelier et Jean Van Hamme,
éd. Le Lombard, 72 p., 20 €.

Ce Van Hamme, tout de même... On avait de lui l'image d'un scénariste respectable, auteur de séries tout public. Et là, que découvre-t-on ? Son tout premier scénario, peuplé de filles nues et dont l'héroïne est ballotée de dieu en dieu au gré de leurs envies plus ou moins avouables... À vrai dire, *Epoxy* ne sera une découverte que pour la jeune génération de lecteurs de Jean Van Hamme. Les autres n'ignoraient rien de cette histoire à caractère érotico-mythologique signée du futur auteur de *Largo Winch*. D'ailleurs, les lecteurs de *Largo* qui pousseront la curiosité jusqu'à ouvrir les romans écrits par Van Hamme, dont s'inspire la série, constateront qu'il n'avait pas lésiné sur les scènes lestes... Donc, Epoxy, jeune femme au physique agréable, vogue à bord d'un voilier au large de la Grèce quand, soudain, sans qu'on sache comment, la voilà qui se retrouve prise dans les filets de l'infâme Koltar. Lequel voue son existence, d'après une jeune femme à la poitrine dénudée qui sert de guide à la malheureuse héroïne, à la « perception totale du langage des sens ». À partir de là, Epoxy tombe de Charybde en Scylla. Ou, plutôt, de l'île des Amazones à toute une armada de dieux de la mythologie qui lui imposent leurs désirs, ce qui n'est d'ailleurs pas toujours pour lui déplaire... *Epoxy* fut publié chez Éric Losfeld, éditeur de *Barbarella* et très en avance sur son temps. Le dessinateur, Paul Cuvelier, pilier talentueux mais frustré de l'hebdomadaire *Tintin*, se rêvait en peintre. La bande dessinée ne le satisfaisait guère, surtout pratiquée dans un hebdo où la censure lui interdisait de dessiner des jeunes filles dénudées. Avec cet album, il se laisse aller à des courbes sensuelles et à des croupes rebondies, au fil d'un récit d'un érotisme plutôt sage. D'accord, *Epoxy* ne restera pas comme le meilleur scénario de Van Hamme, mais il montre l'amour du célèbre scénariste pour les personnages à la libido débordante et joyeuse – ce qui n'est déjà pas si mal ! ■

Christophe Quillien

Amour vache

Phantasmes, Reiser,
éd. Glénat, 110 p., 13,90 €.

C'est l'histoire d'un homme qui aimait les rousses, mais qui finissait toujours par les fuir car, les prenant pour des écureuils, il craignait qu'elles ne dévorent ses petites noisettes. Voilà pour l'humour de Reiser. Cet ancien de l'école *Hara-Kiri* symbolise aujourd'hui encore la figure du dessinateur-chroniqueur de la réalité sociale. Une réalité qu'il décrypte davantage en sceptique qu'en militant, avec sa plume « tremblée » et ses formules aussi noires que définitives. À ceux qui le trouvent vulgaire, trop cru, on objectera qu'il sait pointer nos frustrations contemporaines tout en offrant une relecture pas si grossière de la guerre des sexes. N'est-ce pas à lui que l'on doit cette formule si juste : « Les femmes qui veulent être les égales des hommes manquent sérieusement d'ambition. » ▼ **V. F.**

À l'index

L'Amour propre (ne le reste jamais très longtemps), Martin Veyron, éd. Albin Michel-L'Écho des savanes, 56 p., 12,50 €.

Combien de garçons, après la lecture de cet album, ont cherché, souvent désespérément, le point G de leur petite amie... Faut dire qu'elle n'est pas évidente à dénicher, cette clé du plaisir ! Avec ce scénario d'une efficacité redoutable servi par des dialogues d'une irrésistible drôlerie, Martin Veyron signera en 1983 un de ses plus gros succès. Vingt-six ans plus tard, Veyron revient sur le point G dans *Blessure d'amour-propre*, un album en forme de constat lucide, et toujours cocasse, sur la vieillesse et le temps qui passe même si l'on possède comme son héros un index magique !

Sarah Kallmann

Sadomaso chic

Valentina, Guido Crepax,
4 vol., éd. Futuropolis, 190 p., 10,70 €.

Fouets, cravaches, gants montants, dentelle fine et bottes de cuir qui brillent. Tel est l'attirail des rêves de Valentina, créée par l'Italien Guido Crepax en 1965 et dont les ébats allaient faire en France les chaudes heures de *Hara-Kiri* en 1968. Contrairement à l'œuvre postérieure de Milo Manara, rien de franchement hard dans *Valentina*, mais l'univers sadomaso chic et feutré d'une grande et belle jeune femme coiffée à la Louise Brooks. Photographe de profession, elle évolue dans un milieu d'artistes très libérés. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir une vie de couple et même un enfant. Dans ses fantasmes, elle se retrouve au centre de scénarios érotiques se déroulant à diverses périodes. Au-delà de l'histoire et du sujet en phase avec la libération des mœurs de l'époque, cette série confirmait l'émergence d'une école italienne de la BD initiée par Hugo Pratt et popularisée par Guido Crepax, mais aussi Sergio Toppi ou Dino Battaglia. Premier point commun de ces auteurs, le choix de récits puisés dans la littérature de genre ou inspirés par elle. Ainsi Guido Crepax, disparu en 2003, a-t-il également adapté en BD Pauline Réage et Sacher-Masoch, tandis que Battaglia revisitait Rabelais ou Edgar Poe. Mais surtout, ce mouvement italien se caractérise par l'utilisation de toutes les possibilités graphiques du noir et blanc. Dans *Valentina*, Crepax sert un dessin sophistiqué et baroque, travaillé comme une fine toile d'araignée posée sur les contours et les volumes dans des cases volontairement décadrées qui donnent des corps cette vision morcelée, typique de la représentation érotique. **V. F.**

Le fruit défendu

Fraise et Chocolat 1 et 2, Aurélia Aurita,
éd. Les Impressions nouvelles, 144 p., 15 €.

Où faut-il classer cet album, dans la catégorie autobiographies ou dans cette section érotique ? Sous la forme d'un journal intime, Aurélia Aurita raconte en effet l'idylle torride qu'elle a vécue avec Frédéric Boilet, auteur de bande dessinée. Après une correspondance assidue sur Internet, les deux auteurs se retrouvent au Japon où vit Frédéric, un dingue de mangas. Avec une sensualité exacerbée, les deux amants font et refont l'amour, sans que rien ne semble pouvoir les rassasier : partout, dans toutes les positions et plusieurs fois par jour si possible. Venue au Japon pour participer à un collectif de bande dessinée, elle est contrainte de rentrer à Paris après avoir bien profité de son voyage. Mais force est de constater qu'elle ne peut pas rester éloignée de son amant très longtemps... Dans *Fraise et Chocolat*, Aurélia décrit ses ébats avec une légèreté troublante, mais surtout avec une sincérité plus surprenante encore. Impudique et ludique, son trait rond et plein d'humour illustre parfaitement la vision excitante et tendre qu'elle nous propose du sexe. Une réalité crue qui l'a propulsée dans l'arène médiatique, donnant naissance à un malentendu : on veut qu'elle parle de sexe quand elle envisage ses albums comme des déclarations d'amour. De cette expérience malheureuse avec les journalistes, elle a tiré *Buzz-moi* (toujours aux Impressions nouvelles), qui est moins un règlement de comptes qu'une heureuse satire des médias. **S. K.**

L'empire des sens

L'Épinard de Yukiko, Frédéric Boilet,
éd. Ego comme X, 142 p., 14,95 €.

Quand un Français habite au Japon, il apprend la langue et se trompe parfois dans la prononciation. C'est ce qui arrive à l'amoureux de Yukiko qui, en oubliant de prononcer un « h », se retrouve à la complimenter pour son épinard au lieu de son nombril. Ce fâcheux incident n'aura pas de conséquence sur la suite des événements : les amants passeront un moment délicieux, révélé ici par une série de gros plans au cadrage pudique mais néanmoins sensuel. Cette promiscuité donne au lecteur l'impression d'être dans la « vraie vie ». Pour un peu, on a le sentiment d'être le narrateur et de voir à travers ses yeux, de s'attarder avec lui sur le corps de Yukiko... Malgré l'absence de pudeur, cet érotisme n'a rien de vulgaire ou de voyeuriste. Il est doux, sensuel et a quelque chose de féminin. Sans doute parce que Yukiko incarne la jeunesse, la tendresse et le jeu. Elle fonctionne à la fois comme un objet dont la représentation peut sembler traditionnelle et comme un sujet qui concentre l'intérêt et l'amour de l'artiste. Sa beauté simple et son omniprésence dans le livre font d'elle une héroïne courageuse et lucide. Quand elle plonge ses yeux dans ceux de son amant, c'est aussi dans les nôtres qu'elle se mire. La confusion narrateur/lecteur est alimentée par le fait que l'amoureux n'est jamais nommé (quand elle s'adresse à lui, Yukiko pourrait aussi bien interpeller celui qui lit). L'intrusion de pages entières d'agenda avec des annotations et des rendez-vous et le collage de vraies photos contribuent aussi à ce brouillage du narrateur et du lecteur. Mêler le réel à la fiction pour raconter sa vie amoureuse, Frédéric Boilet en raffole. Au point de ne rien entreprendre pour empêcher la publication de *Fraise et Chocolat (lire ci-contre)*, le livre d'Aurélia Aurita, où elle l'a pris à son propre jeu en dessinant les premières semaines de leur passion. L'arroseur arrosé de bon cœur, en quelque sorte. **J. S.**

Abonnez-vous

Le Magazine Littéraire

Découvrez la littérature ... comme vous ne l'avez jamais *lue !*

près de **20%** de réduction

+ **2 cadeaux**

13 €50 seulement tous les 3 mois !

Choisissez vos 2 cadeaux parmi ces quatre hors-séries

Littérature, théâtre, philosophie, éthique, politique... Sartre a occupé tous les domaines de la pensée. Il fut la conscience de son temps. Itinéraire d'un homme exceptionnel.

Boris Vian étonne par ses provocations et la multiplicité de ses dons. Sa vie, ancrée dans l'âge d'or de l'existentialisme, n'en finit pas de fasciner. Un superbe numéro pour découvrir ou redécouvrir l'un de nos auteurs préférés.

Autobiographie, journal intime, autofiction... Un numéro pour faire le point sur les écritures du moi, des *Confessions* de Saint Augustin aux *Carnets* d'Hervé Guibert.

Au-delà des polémiques, Heidegger s'impose comme un des penseurs essentiels à la compréhension de notre temps. Mais il fut aussi une figure controversée.

Bulletin à retourner sous enveloppe affranchie à LE MAGAZINE LITTÉRAIRE - Service Abonnements - 22 rue René Boulanger 75742 Paris cedex 10

❑ **OUI, je souhaite m'abonner 1 AN au Magazine Littéraire** (11 numéros) en profitant du paiement **« 4 fois sans frais », 13 € 50** tous les 3 mois.

HSMAR2P

Je règle dès aujourd'hui **13 € 50** par chèque ou carte bancaire, soit le quart du montant de l'abonnement.
Puis je recevrai par courrier l'autorisation de prélèvement qui me permettra de régler les 3 autres versements par prélèvement automatique trimestriel, sans aucuns frais supplémentaires.

❑ **Je préfère régler l'intégralité de mon abonnement :**
54 € au lieu de ~~66 €~~

Je règle par ❑ chèque joint à l'ordre du Magazine Littéraire
❑ carte bancaire (Visa, CB, Eurocard, Mastercard)

N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expire fin |_|_| |_|_| Merci de noter les 3 derniers chiffres du numéro inscrit dans la zone signature, au dos de votre carte bancaire |_|_|_|

Je choisis mes 2 cadeaux :
❑ Sartre ❑ Vian ❑ Les écritures du moi ❑ Heidegger

Voici mes coordonnées :

Nom

Prénom :

Adresse :

Code postal : |_|_|_|_|_| Ville :

Tél. E-mail

Signature

Offre valable jusqu'au 31/03/10 et réservée exclusivement aux nouveaux abonnés résidant en France métropolitaine. Pour les autres pays nous consulter. Vos 2 cadeaux vous parviendront 3 semaines après réception de votre règlement

Le Magazine Littéraire Sophia Publications 74 avenue du Maine 75014 Paris SAS au capital de 115 500 euros RC Paris 562 029 223

Une taxe conscience

La littérature au secours de la planète

De Thoreau à Le Clézio, les écrivains ont fait preuve d'une sensibilité pionnière en matière d'écologie. Leurs œuvres dialoguent aujourd'hui avec une philosophie de l'environnement en plein essor.

Par **Alexis Brocas**

C'est presque un pléonasme : toute littérature porte en elle une façon d'être au monde ; celle de son auteur, celle de son époque, les deux se confondant parfois. Aussi, à l'heure où la place et la responsabilité de l'homme dans le vivant se voient sans cesse renégociées, il apparaît logique que nombre de romanciers s'attachent à véhiculer, consciemment ou inconsciemment, une pensée aux tonalités écologiques.

Mais avant de se pencher sur les rapports entre littérature et pensée écologique, encore faut-il s'accorder sur une définition des principes de cette dernière. Or, paradoxalement, à l'heure où l'écologie envahit tous les champs de l'industrie et de la communication, rien n'est moins aisé. Car, comme l'a démontré, entre autres, Philippe Muray, nos sociétés civilisées usent, avec les idées qui les contestent, de la stratégie de l'amibe : en phagocytant ces idées et en intégrant des éléments de leur patrimoine génétique pour s'en prémunir à jamais. Tel fut le destin de l'écologie : hier, elle fut mouvement remettant en cause notre mode de vie dans ses fondements mêmes. Et aujourd'hui, chaque programme politique vante son petit volet vert, les consommateurs se revendiquent « responsables », les produits alimentaires font valoir quand ils le peuvent leur absence de colorant, la plupart des emballages se proclament fièrement biodégradables ou, faute de mieux, recyclables (litote déculpabilisante signifiant que ledit emballage a besoin d'un processus chimique complexe pour redevenir emballage). Est-ce cela, vraiment, l'écologie ? La poursuite de la consommation, avec la bonne conscience en plus ?

Évidemment, non – les exemples cités ne sont que les produits dégradés d'une pensée plus ambitieuse. Révolutionnaire, même si ses déclinaisons commerciales en ont opacifié les contours. Pour se dessiller, mieux vaut en revenir à l'essence de cette idée, par la science des idées, c'est-à-dire par la philosophie. Justement, le penseur et activiste norvégien Arne Næss a défriché la voie, établissant une séparation stricte entre ce qu'il appelle le mouvement de l'écologie superficielle et le mouvement de l'écologie profonde.

L'égalitarisme biosphérique

Selon Arne Næss, le mouvement de l'écologie superficielle est précisément celui qui lutte contre les effets pervers du développement des sociétés humaines – pollution, épuisement des ressources –, mais dans le but de poursuivre ce développement ! En somme, il s'agit d'une écologie anthropocentrique. Arne Næss définit un objectif central à ce mouvement : soigner la santé et entretenir la richesse des heureux habitants des pays développés. Omniprésente dans le discours dominant, cette écologie superficielle a mille illustrations en littérature – notamment l'essentiel des romans de science-fiction dystopiques ou apocalyptiques. Le mouvement de l'écologie profonde – qui nous intéresse ici particulièrement – est bien plus radical. Il prône un renversement total des perspectives selon lesquelles l'homme considère le monde. Voici son premier principe, tel qu'il est expliqué par Næss dans le texte *The Shallow and the Deep, Long-Range Ecology Movement. A Summary* : « Rejet de la vision de l'homme-dans-l'environnement au profit d'une vision relationnelle, une vision de champ total. Les organismes sont des nœuds au sein du réseau ou du champ de la biosphère, où chaque être soutient avec l'autre des relations intrinsèques. »

Autrement dit, chaque élément du vivant étant interdépendant, toute nuisance infligée à l'environnement par l'homme est une blessure que l'homme s'inflige à lui-même. D'ailleurs, le terme « environnement », impliquant qu'il y ait un « environné » et de « l'environnant », mériterait d'être discuté de par son anthropocentrisme implicite. Aussi, dans son deuxième principe, Arne Næss prône-t-il un « égalita-

JEAN NOËL DESAVE. RAPHO/EYEDEA PRESSE.

J.-M. G. Le Clézio sur la route de Los Lunas, Albuquerque, au Nouveau-Mexique, en 2006.

risme biosphérique de principe » et précise : « L'ajout de cette clause (de "principe") est indispensable, parce que toute pratique réaliste nécessite, dans une certaine mesure, que l'on tue, que l'on exploite ou que l'on réprime. La pratique de l'écologiste de terrain le conduit à éprouver un respect profond, voire une vénération, pour les différentes formes et modes de vie. Il acquiert une connaissance de l'intérieur, une sorte de connaissance que les autres hommes réservent d'ordinaire à leurs semblables, et qui est au reste fort limitée puisqu'elle n'embrasse généralement qu'un nombre restreint de formes et de modes de vie. L'écologiste de terrain tient que le droit égal pour tous de vivre et de s'épanouir est un axiome de valeur évident et intuitivement clair. »

L'homme cartésien, propriétaire de la nature

Ce total renversement de valeurs (« le droit égal pour tous de vivre et de s'épanouir ») ne se comprend que si l'on saisit ce à quoi elle s'oppose : la conception de l'homme comme maître et propriétaire de la nature, et, à ce titre, fondé à l'asservir à sa guise. Une conception très ancienne, remontant sans doute aux premières civilisations agraires, et présente dès les commencements du texte fondateur de notre civilisation judéo-chrétienne, la Genèse : « Dieu les bénit et leur dit : "Soyez féconds, multipliez, emplissez la Terre et soumettez-la ; dominez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, et tous les animaux qui rampent sur la Terre." » Ou encore : « Dieu dit : "Je vous donne toutes les herbes portant semence, qui sont sur la surface de la terre, et tous les arbres qui ont des fruits portant semence : ce sera votre nourriture." » Voilà comment apparaît la nature : un cadeau divin qu'il est de notre devoir de soumettre. Et cette pensée n'est pas propre à la religion. Platon, dans le *Timée*, assigne à l'homme une même prépondérance : les plantes sont créées par les dieux à sa seule attention. Quant aux animaux (et aux femmes), ils ne sont que des âmes humaines dégradées s'incarnant en formes inférieures.

Puis cette primauté de l'homme sur le reste de l'univers a été assise par Descartes. Le dualisme cartésien

divise le monde en substance étendue et substance pensante. La première comprend tout ce qui est matériel, l'ensemble des corps mais aussi les passions qu'ils suscitent – les animaux, le monde composent donc une pure substance étendue. La deuxième désigne l'âme immatérielle – toujours selon Descartes, Dieu est pure substance pensante. Et l'homme ? Soumis aux passions du corps, mais néanmoins doté d'une âme, fait de substance pensante et de substance étendue mêlées, il est le trait d'union entre Dieu et l'univers. Inférieur au créateur, mais supérieur au reste de la création, il est une créature métaphysique au sens littéral (*meta-physis* : au-delà de la nature). Et voilà l'exploitation du monde par l'homme durablement justifiée...

Robinson cartésien et Robinson lévi-straussien

Évidemment, de nombreux romans véhiculent la vision cartésienne de l'homme propriétaire du monde. Le plus emblématique est peut-être le *Robinson* de Daniel Defoe – si emblématique que son histoire est connue de tous, même de ceux qui ne l'ont pas lue. Citoyen britannique seul rescapé d'un naufrage, Crusoé se retrouve sur une île à l'embouchure de l'Orénoque. Un lieu sauvage qu'en bon civilisé il entreprend de modeler à son image, en le cultivant, en le fortifiant, en le découpant – bref, en le soumettant, comme le lui enjoint sa profonde religiosité. Il appliquera le même traitement au cannibale Vendredi, qu'il transformera en bon chrétien et qu'une fois sauvé il emmènera avec lui en Angleterre. Une magnifique parabole du primat de l'homme sur le monde. Une parabole légèrement orientée, si l'on songe que l'aventurier bien réel dont s'est inspiré Defoe – un certain Alexandre Selkirk – ne s'est jamais remis de ses années de solitude en pleine nature, à tel point que, rentré en Angleterre, il a tenté de se reconstituer un mode de vie de naufragé avant de reprendre le large et de mourir de fièvre. Or, ce n'est pas un hasard si l'un des livres qui, en France, prône, le plus clairement, un changement de perspective, une nouvelle alliance avec le monde, est une réécriture du mythe de Robinson. Il s'agit de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, de Michel Tournier. Ce dernier s'est toujours plu à faire passer, dans ses ouvrages, de la philosophie en contrebande. Ici, il s'agit carrément de l'opposition entre l'ancienne vision cartésienne d'un homme propriétaire du monde et la vision écologiste d'un homme part intégrante de la biosphère.

La première partie du *Robinson* de Tournier ressemble précisément au *Robinson* de Defoe : dans les deux ouvrages, les naufragés s'efforcent de plier l'île à leurs volontés et de sauvegarder ce qui fait leur humanité – au besoin, en parlant tout seul et en se livrant à des rites patriotiques tels que le lever des couleurs. De même, une fois cette solitude rompue, le Robinson de Tournier s'essaye à civiliser Vendredi, indécrottable sauvage... Mais alors même qu'il mène sa mission civilisatrice et s'érige en gouverneur général de l'île, le Robinson de Tournier ressent pour sa prison une attirance charnelle et spirituelle – au point de s'accoupler parfois à la Terre. Et lorsque Vendredi jette la pipe qu'il est allé fumer clandestinement dans la grotte où Robinson entrepose les réserves de poudre qu'il a pu sauver du naufrage, ce sont tous les efforts civilisateurs de notre malheureux Occidental qui s'envolent en fumée : récoltes, fortifications, élevage... Il faut cette apocalypse pour que la situation se renverse et que Robinson accepte de recevoir l'enseignement de Vendredi le sauvage. Celui-ci n'est pas fait de préceptes : c'est une vision du monde et de l'homme comme partie intégrante de celui-ci. Une nouvelle façon d'être au monde. Ainsi Robinson réapprend-il à vivre nu – donc à abandonner ce qui, à ses yeux civilisés, le distingue des bêtes. Puis à se dépouiller de ses dégoûts quant à la nourriture. « Vendredi est survenu et tout en se pliant apparemment à mon règne tellurique, il l'a miné de toutes ses forces. Sous son influence, sous les coups successifs qu'il m'a assenés, j'ai avancé sur le chemin d'une longue et douloureuse métamorphose », comprendra plus tard Robinson. L'apprentissage conduit par Vendredi est celui de la fusion avec le monde – au point de ne plus se considérer que comme un élément de celui-ci. Bref, l'apprentissage d'une pensée écologique profonde, telle que Næss la définit.

À une nuance près : il s'agit de la version sauvage, intuitive, de cette pensée, qui ne s'enseigne pas par les mots, mais par l'exemple, par l'expérience et la valeur métaphorique de celle-ci. Une version qui offre, de surcroît, une sublimation de la sexualité comme la civilisation occidentale – malgré les atours sophistiqués dont elle entoure l'amour – ne saurait en apporter : « Le coup de volupté brutale qui transperce les reins de l'amant s'est transformé pour moi en une jubilation douce qui m'enveloppe et me transporte des pieds à la tête, aussi longtemps que le soleil-Dieu me baigne de ses rayons. Et il ne s'agit plus d'une perte de substance qui laisse l'animal triste post coïtum. Mes amours ouraniennes me gonflent au contraire d'une énergie vitale. »

À noter que pour établir cette « pensée sauvage », cet écologisme naturel, Tournier s'est fondé sur les travaux de Lévi-Strauss, dont il suivit les cours au Collège de France. Et qu'importe si le père du structuralisme n'a pas eu sa révélation écologique parmi les Vendredi réels que lui ont fait côtoyer ses recherches, mais au contact du bouddhisme, « car aux yeux du Bouddha, toutes les espèces se valent dans la nature et il n'y a pas de privilège... », comme l'écrit Catherine Clément dans le dossier que *Le Magazine Littéraire* (n° 475) consacrait au grand ethnologue. Cependant, ainsi que l'explique Philippe Descola dans ce même numéro, « Lévi-Strauss insiste sur la continuité entre les propriétés de l'esprit et les propriétés du monde ». Or, c'est exactement ce qu'expérimente, dans un mouvement mystique, le Robinson de Tournier. Son esprit n'est plus « un monde à l'intérieur du monde », mais un lieu ouvert pénétrant le monde et pénétré par celui-ci, un peu comme une caverne sous-marine laisse entrer en elle l'océan. Et devenu une part de son île, ce Robinson-là refuse de regagner la civilisation.

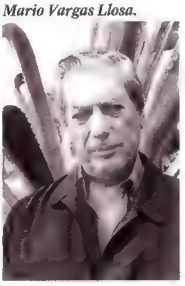
Cette opposition entre une écologie sauvage (mais qui correspond exactement aux principes de Næss), perçue comme épanouissante, et une civilisation décrite comme aliénante et destructrice, est si caractéristique qu'elle a servi de ressorts à des centaines de fictions populaires. Ainsi, le récent polar d'Adrian Hyland, *Le Dernier Rêve de la colombe diamant*, oppose-t-il des Blancs très désireux d'éventrer la Terre pour en extraire les richesses à des Aborigènes qui jugent l'intégrité de cette Terre plus importante que tout ce que l'on peut lui arracher. De même, le classique de la science-fiction des années 1970 *Les Hommes-Machines contre Gandahar*, de Jean-Pierre Andrevon, évoque un peuple extraterrestre ayant renoncé à la technologie pour une vie symbiotique qui doit affronter des inventions issues de son propre passé. Ajoutons *Le Seigneur des anneaux*, où des Hobbits qui ont su accorder leur habitat au monde – ils vivent dans des trous invisibles à flanc de colline – et qui n'aiment rien tant que les longues randonnées bucoliques doivent affronter deux incarnations du mal (Saroumane et Sauron), dont les gigantesques forges préindustrielles alimentent des armées d'êtres dénaturés. De même les elfes du Français Fetjaine,

« traits d'union entre humanité et animalité » – dont la plupart des lecteurs, de l'aveu même de l'auteur, se revendiquent écologistes. Citons encore, puisque nous sommes dans un numéro consacré à la bande dessinée, *Aquablue* ou le manga *Princesse Mononoké :* quand une enfant sauvage défendant un ancien monde symbiotique s'affronte à une armée issue d'un monde industrialisé. Ce schéma narratif est probablement aussi ancien que les combats que l'on suppose, dans la préhistoire, entre les derniers chasseurs-cueilleurs et les premiers agriculteurs...

Mystique de l'écologie

Une observation : dans presque tous les textes susmentionnés, la pensée écologique apparaît moins comme une pensée que comme une mystique. Le Robinson de Tournier emprunte d'ailleurs ses termes au paganisme (le soleil-Dieu...) Nous ne sommes pas là, pourtant, dans le cadre d'un retour au culte de Jupiter, mais dans celui de l'impossible traduction, en langage courant, d'une expérience transcendante. « S'il fallait nécessairement traduire en termes humains ce coït solaire, c'est sous les espèces féminines et comme épouse du ciel qu'il conviendrait de me définir. Mais cet anthropomorphisme est un contresens », écrit dans son journal le Robinson de Tournier. Faute de trouver du secours dans la langue, on invoque les anciens dieux ou on se réfère aux anciennes conceptions du divin, qui incarnent à eux seuls la relation totale que l'homme a pu connaître avec la nature avant d'entreprendre son assujettissement. Curieusement, alors que des mots – ceux de Næss – ont été mis sur cette pensée écologique profonde, les écrivains continuent toujours de la traduire en termes évoquant le mystique, l'ineffable. Ainsi Jean-Marie Le Clézio, dont l'Académie Nobel a loué l'engagement écologique. Ce dernier, dans *L'Express*, dénonçait récemment « la grande hypocrisie dans l'écologie très autoritaire telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui ». Et, dans *Télérama*, en 2007, le romancier expliquait sa vision d'une conception écologique : « Pour les cultures traditionnelles, les peuples du désert ou de l'eau, l'homme ne se situe pas au sommet de la pyramide de la création. L'homme est un moment, dans une sorte d'histoire cosmogonique. Il a été plante ou animal avant d'être homme, et sera plus tard identifié dans d'autres formes. Je pense que c'est une conviction instinctive quand on vit dans un milieu où la nature est très présente. Ce n'est pas un bien grand mystère que l'être humain n'est pas maître de tout, qu'il n'est pas propriétaire de la planète. Conscients ou pas de l'être, nous restons cependant très liés au monde naturel, dépendants de lui. » Consciemment ou pas, Le Clézio oppose dans cette citation l'homme de Descartes (maître et propriétaire de la planète) à la sagesse écologique sauvage. Cette sensibilité se retrouve dans ses œuvres, qu'il s'agisse de critiquer le mode de vie des Géants occidentaux ou de magnifier celui des hommes en bleu dans *Désert*. Ainsi dans *Villa Aurore*, qui n'est pas un des textes les plus connus de Le Clézio, mais un *best-seller* de la littérature scolaire. L'auteur y montre très simplement un petit morceau d'éden naturel, un jardin lumineux qui fut le paradis d'enfance du narrateur. Lorsqu'il y revient, le jardin est menacé par une ville tentaculaire, une pieuvre de béton à la Verhaeren. Sa propriétaire, une vieille dame lumineuse elle aussi, tente de résister aux assauts des promoteurs et aux voyous qu'ils lui envoient. Or, que trouvet-on en ce jardin d'harmonie ? Un temple grec élevé jadis par un fou, et dédié à Ouranos. Comme tous les poètes, Le Clézio perçoit le lien mystique entre l'homme et la nature.

Mario Vargas Llosa.



© FRANS LANTING/CORBIS - BOX PATRICK/RAPHO EYEDEA PRESSE

Quand la nature se venge...

Bien entendu, la littérature ne s'est pas limitée à produire des variations sur le thème d'un éveil – ou dans le cas de *Villa Aurore*, d'un réveil – à l'écologie profonde. Certains auteurs ont en effet procédé *a contrario*, en arguant des dangers de dédaigner une telle pensée pour rester dans la voie cartésienne. Non pas en se contentant de dénoncer les dégâts causés par l'homme – ce qui relève de l'écologie superficielle dénoncée par Næss – mais en intégrant ces arguments dans un autre point de vue, celui de la nature.

La littérature indigéniste d'Amérique du Sud fourmille d'exemples de ce genre. Ainsi, *Anaconda*, de l'Uruguayen Horacio Quiroga, montre la guerre menée par des serpents contre un institut de sérologie établi sur leur domaine. Et quand les humains restent anonymes, les serpents sont d'authentiques personnages caractérisés. Et si, dans *Anaconda*, les humains remportent la bataille, il en va parfois autrement. Ainsi, dans *L'Oreiller de plumes*, Quiroga démontre combien il peut être dangereux de se munir d'un tel accessoire – symbole du confort de la civilisation – quand, dans la nature alentour, vivent des parasites habitant précisément les plumes des oiseaux : la malheureuse propriétaire de l'oreiller mourra vidée de son sang avant que sa famille ne découvre le vampire responsable – un sort que n'aurait pas connu un Indien entretenant un rapport différent avec son milieu. Rapport que Quiroga nous engage donc à adopter.

***Pérou. Des Machiguenga** descendent des produits au marché sur la Tombopata River.*

Mais peut-on se plier à cette forme de pensée écologique primale lorsqu'on porte déjà en soi l'anthropomorphisme occidental ? Dans *L'Homme qui parle*, Mario Vargas Llosa conte l'histoire de Saul Zuratas, fasciné par la tribu amazonienne des Machiguengas au point non seulement d'adopter leur mode de vie, mais aussi leur ■■■

Repères

Quatre penseurs cardinaux pour un monde déboussolé

Hans Jonas

Heuristique de la peur

Hans Jonas (1903-1993) peut être tenu pour le premier grand penseur occidental à avoir élaboré une éthique de la nature – une éthique qui se soucie expressément de la place de l'homme au sein de la nature et du type de relations qu'il est appelé à entretenir avec elle afin de garantir la survie de l'humanité. Prenant son point de départ dans une réflexion sur les risques que fait courir à l'humanité tout entière le péril du nucléaire, il estime qu'il existe entre la bombe atomique et la crise environnementale la différence qu'il y a entre une apocalypse brusque et brutale et une apocalypse rampante, et il va s'employer à élaborer une méthode d'analyse philosophique (l'heuristique de la peur) consistant à envisager comme possible, et donc, par hyperbole, comme probable, l'avènement d'une catastrophe écologique, dans la mesure où ce passage à la limite est la seule voie par laquelle ce qui est vraisemblable aujourd'hui pourrait demain devenir invraisemblable et même impossible en contraignant les hommes à entreprendre tout ce qui est nécessaire pour écarter la catastrophe. Ainsi qu'il le dit dans *Le Principe responsabilité* (1979), tant que le péril est inconnu, on ignore ce qui doit être protégé et pourquoi il doit l'être. Mais cela ne nous dit pas comment il convient de s'y prendre, et le problème est rendu d'autant plus complexe que le propre de la crise environnementale est qu'elle résulte de dommages irréversibles se produisant sans avoir été voulus de personne, en prenant même l'exact contre-pied des meilleures intentions, selon une logique qui échappe à toute prévision rationnelle. ■

Bruno Latour

Les entités hybrides

Bruno Latour (né en 1947) soutient dans *Politiques de la nature* (1999) qu'il n'est désormais plus possible de distinguer entre l'ordre des actions humaines et celui des forces naturelles, parce que les forces naturelles démesurées qui nous font face aujourd'hui ne sont rien d'autre que nos propres produits. Les manifestations les plus visibles des perturbations environnementales (la fonte de la calotte polaire, le réchauffement climatique, le trou dans la couche d'ozone, etc.) ne sont à proprement parler ni des choses naturelles ni des constructions sociales, mais d'une certaine manière les deux à la fois, puisque leur mode d'existence ressort simultanément à l'ontologie de l'agir humain et à celle des processus naturels qui échappent à tout contrôle humain. Non seulement les effets induits des interventions humaines dans la nature échappent à toute prévision, mais la détermination même de ce qui agit par le truchement de leurs interventions est devenue problématique : des entités hybrides, ainsi qu'il les appelle, sont venues peupler la vie collective des humains, dont le mode d'existence et le répertoire d'action demeurent indéterminés. En ce sens, la crise écologique est d'abord et avant tout à ses yeux une crise de la représentation politique, car au lieu de constater que ces assemblages sont partie intégrante depuis quelque temps déjà du collectif, l'écologie politique s'est employée à rendre invisible et impensable le travail de médiation qui assemble les hybrides, en les exonérant du même coup de tout examen public, de toute évaluation et de toute régulation délibératives. ■

■■■ cosmogonie où les esprits hantent la nature entière, et où l'homme, élément du monde, est aussi garant de sa cohésion : dans cette tribu nomade, les hommes marchent pour que le soleil poursuive ses cycles. Mais la tentative s'avérera un semi-échec : malgré ses efforts, jamais Zuratas ne parviendra à s'arracher à ses racines occidentales. Pis, devenu « homme qui parle » – c'est-à-dire conteur itinérant –, il livrera aux Indiens des récits parfois inspirés de la Bible ou de Kafka ! On comprend pourquoi l'apprentissage de la vie sauvage, pour le Robinson de Tournier, se construit par phases. Cependant, la littérature a également mis en scène des exemples plus accessibles d'une vie en harmonie avec son milieu – et consciente des impacts de la dégradation de son milieu sur elle-même.

Thoreau et le *nature writing*

L'une des illustrations les plus célèbres d'une vie symbiotique qui ne découlerait pas de l'apprentissage d'une vie sauvage, mais d'un raisonnement rationnel, est donnée par l'Américain Henry David Thoreau, dans *Walden ou la vie dans les bois*. Le récit d'une expérience réelle de rupture avec la civilisation : Thoreau s'est exilé deux ans, deux mois et deux jours dans une cabane forestière construite de ses mains, retrouvant la vie des premiers pionniers. Ce contact prolongé avec la nature le dote d'une lucidité nouvelle, qui lui permet d'abord de jouir des bienfaits d'une interdépendance « biosphérique » comme la définira plus tard Arnold Naess. Thoreau cultive, outre le respect de la nature, celui du travail, et accepte les échanges monétaires, quoique réduits au minimum. Aussi ne s'accorde-t-il pas avec une pensée écologique sauvage bien plus radicale, que peut traduire cette célèbre adresse du chef sioux Crazy Horse aux Américains blancs : « Le grand Esprit nous a donné une vaste terre pour y vivre, et des bisons, des daims, des antilopes et autres gibiers. Mais vous êtes venus et vous m'avez volé ma terre. Vous tuez mon gibier. Il devient alors dur pour nous de vivre. Maintenant vous nous dites que pour vivre il nous faut travailler ; or le grand Esprit ne nous a pas faits pour travailler, mais pour vivre de la chasse. » Si Thoreau ne va pas jusqu'à prôner le retour à un mode de vie tribal, sa pensée rejoint la pensée sauvage par la relation mystique qu'elle entretient avec la nature : « Je rêve de jouir d'un vaste paysage, été comme hiver, depuis le flanc d'une haute montagne et d'embrasser d'un seul regard une grande

Par **Hicham-Stéphane Afeissa**
Professeur agrégé de philosophie rattaché à l'université de Dijon, il a publié une *Éthique de l'environnement : nature, valeur, respect* chez Vrin en 2007. Chez le même éditeur, il est l'auteur, dans la collection « Chemins philosophiques », de *Qu'est-ce que l'écologie ?* Il vient de diriger un ouvrage collectif intitulé *Écosophies. La Philosophie à l'épreuve de l'écologie* (éd. MF, 290 p., 18 €).

Arne Næss

Écologie profonde

Arne Næss (1912-2009) est le fondateur d'un mouvement philosophique d'envergure mondiale connu sous le nom de *deep ecology*. L'écologie dont il fait le projet est dite profonde par opposition à une approche plus superficielle consistant à se préoccuper des problèmes de pollution et d'épuisement des ressources non renouvelables, où seuls les symptômes de la dégradation environnementale sont perçus au détriment des causes sous-jacentes que la *deep ecology*, elle, s'emploie à isoler. Les problèmes que soulève la crise écologique, estime-t-il, sont tels qu'ils appellent à une refondation nécessaire autant qu'inévitable des rapports de l'homme à la nature, et c'est pourquoi une remise en cause de la société libérale, et de ses modes de gestion économique et politique, lui paraît insuffisante. L'originalité de Næss tient à ce qu'il considère que la crise écologique a la signification d'une crise des systèmes de moralité, tout en jugeant que la reformulation des principes fondamentaux de la vie morale est par elle-même incapable de fournir une solution directe. Il convient plutôt, selon lui, de travailler à modifier le système d'idées proprement métaphysiques qui détermine la place que les hommes sont censés occuper dans la nature, de façon à modifier, comme par la bande, la façon dont ils s'y comportent. Le projet de Næss (développé dans *Écologie, communauté et style de vie*, 1989) est de parvenir à lier la protection de la nature à l'accomplissement de soi – les êtres humains étant d'autant plus tout ce qu'ils peuvent être que la nature s'épanouit dans la richesse inépuisable de ses composantes. ■

Bryan G. Norton

Vers un anthropocentrisme éclairé

Bryan G. Norton (né en 1944) est le principal théoricien de ce que l'on appelle outre-Atlantique le pragmatisme environnemental. Les penseurs qui se rattachent à ce courant estiment qu'il n'est ni nécessaire ni souhaitable de fonder à nouveaux frais une éthique de la nature ou une métaphysique de l'homme en rupture avec l'anthropocentrisme supposé de la tradition intellectuelle occidentale, sauf à renoncer à exercer une quelconque influence sur la façon dont les divers projets de politique environnementale sont évalués. En matière d'environnement, les prises de position de principe comptent moins que l'élaboration de schémas rationnels d'aide à la décision qui permettent aux différents acteurs de s'entendre sur ce qui doit être fait, en déterminant les mesures politiques qu'il convient de mettre en œuvre. Norton considère par conséquent qu'il est bien plus utile d'élaborer un anthropocentrisme éclairé, élargi, qui proposerait une vision plus large des intérêts que les hommes peuvent avoir à préserver la nature (économiques, esthétiques, culturels, moraux, spirituels, etc.). De là, le principe de convergence qu'il s'est efforcé de promouvoir dans *Toward Unity Among Environmentalists* (1991), en demandant aux uns et aux autres de se régler, quelles que puissent être par ailleurs leurs oppositions théoriques, sur la recherche d'un consensus d'ordre pratique quant aux mesures préconisées et aux stratégies d'action, en tentant de définir un programme de politique environnementale qui permette la meilleure intégration harmonieuse de la gamme entière des valeurs naturelles. ■

plaine limoneuse comme celle d'Égypte – d'être la nature qui contemple son propre reflet avec les mêmes doux élans du cœur que l'herbe au regard bleu quand elle se mire sur la face du ciel. »

Influencée par ce défricheur de l'écologie que fut au XVIIIe siècle le vicaire et naturaliste britannique Gilbert White, la pensée de Thoreau peut apparaître comme la traduction mi-théorique, mi-poétique d'un courant qui traverse alors la littérature américaine. Ce mouvement reste bien vivace aux États-Unis, sous le nom de *nature writing* (« écriture de la nature »), dont Thoreau est souvent présenté comme l'initiateur. Désignant à l'origine les œuvres se rapportant strictement à une description de l'environnement naturel, ce terme s'est peu à peu étendu aux fictions – telles les *Légendes d'automne* de Jim Harrison – où la nature tient une place prépondérante. Or, on ne peut décrire la nature sans penser la place que l'homme occupe en son sein. C'est ainsi que plusieurs *nature writers* en viennent à discuter les fondements cartésiens de notre vision du monde – et à rejoindre ainsi les thèses écologiques d'Arne Næss.

Loin d'être une littérature dévolue aux seuls lecteurs écologistes, le *nature writing* occupe une place primordiale dans la production américaine. À tel point qu'une école critique a été créée pour lui. Son nom ? « Écocritique ». Inventé en 1978 par l'universitaire américain William Rueckert, ce mouvement entend considérer la littérature à travers la façon dont l'auteur perçoit la nature qu'il décrit, et analyser les évolutions historiques de cette perception. Que l'écocritique soit ignorée sous nos latitudes semble révélateur. De fait, la nature revêt une telle importance dans la littérature américaine que la France, où il est de bon ton de railler le romantisme naïf du mythe du bon sauvage de Rousseau, apparaît comme le pays des écrivains dénaturés. Malgré Lévi-Strauss hier, malgré Tournier et Le Clézio aujourd'hui. ■

À lire

Le Principe responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique, Hans Jonas, traduit de l'allemand par Jean Greisch, éd. Flammarion, « Champs essais », 470 p., 13 €.
Politiques de la nature, Bruno Latour, éd. La Découverte, 392 p., 12 €.
Écologie, communauté et style de vie, Arne Næss, traduit du norvégien par Charles Ruelle, éd. MF, 372 p., 22 €.
Toward Unity Among Environmentalists, Bryan G. Norton (en anglais), éd. Oxford University Press, 304 p., 28,21 €.

Michel Tournier « Il ne faut pas détruire Speranza »

Vendredi ou les limbes du Pacifique, paru en 1967, continue de questionner notre façon d'être au monde. Michel Tournier revient sur les enjeux de la raison dominante et de son pendant, la pensée sauvage.

Propos recueillis par **Alexis Brocas**

Grand Prix de l'Académie française en 1967, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, de Michel Tournier, est un roman écologique unique, qui met en scène, dans le milieu idéal – au sens expérimental du terme – d'une île déserte, la rencontre entre deux êtres humains porteurs de cadres de pensée radicalement différents. L'un, Robinson, est l'héritier de trois mille ans de culture occidentale. L'autre, Vendredi, véhicule une pensée sauvage plus ancienne encore. Face à eux, le monde, résumé par l'île de Speranza et ses abords, dans lequel ils s'instruiront tour à tour... Une brillante réécriture de *Robinson Crusoé*, qui prend le contrepied exact des idées véhiculées par Daniel Defoe. Un livre dont la version pour enfant – *Vendredi ou la vie sauvage*, que Tournier en est venu à préférer à la version originale – s'est vendue à 7,5 millions d'exemplaires et ne cesse de se vendre. Nous sommes allés rencontrer Michel Tournier – juré Goncourt – dans son presbytère de Choisel (Yvelines), où il prépare son prochain livre, *Mirabilia*.

Vendredi ou les limbes... *a été publié voilà quarante-deux ans. Quel regard jetez-vous sur ce roman aujourd'hui ?*

Michel Tournier. C'est avant tout le premier roman d'un homme qui fait tout plus tard que les autres ! Je le dis d'autant plus facilement que j'étais dans la même classe que Roger Nimier, au lycée Pasteur. C'était le plus brillant d'entre nous, un monstre de précocité : il a publié à 23 ans, bien avant que je ne songe à écrire. À ses yeux, j'apparaissais comme un débile mental. Il est mort précocement à 36 ans, j'en ai aujourd'hui 84... C'est ensuite, comme tous mes romans, un livre portant sur un grand mythe, celui de Robinson. Un livre sur la solitude : en perdant l'usage du langage, voit-on sa pensée – faite de mots – s'amoindrir ? Un livre sur autrui, quand arrive Vendredi. Et c'est un roman écologique : il ne faut pas détruire Speranza.

Justement, remontons le parcours de Robinson sur son île, après le naufrage qui l'envoie sur ses rivages...

D'abord, Robinson refuse de regarder cette terre inconnue. Il ne pense qu'à s'en évader. Puis, quand il comprend que son séjour va se prolonger, il tâche de maîtriser l'île. Ce faisant, il quitte le stade de chasseur-cueilleur pour devenir agriculteur et éleveur. Pour cela, il va dominer l'espace, défricher des champs, semer le blé qu'il trouve dans l'épave du *Virginie*. Il va dominer la nature en enclosant les chèvres sauvages qui abondent sur l'île. Il va dominer le temps en se fabriquant une clepsydre. Et, surtout, il va imposer une morale, en édictant une charte et un code pénal de Speranza. Autrement dit, Robinson recommence, en quelques années, le chemin accompli par les civilisations occidentales. Cela, je l'avais pensé bien avant de l'écrire – je vous l'ai dit, je n'étais pas un écrivain précoce, et je n'ai pas non plus le talent de la spontanéité qui se rattache à la précocité. Ainsi, j'ai introduit une différence essentielle entre le Robinson de Defoe et le mien : le Robinson de Defoe exploite l'île, mais pour produire ce qui est nécessaire à sa subsistance, rien de plus. Mon Robinson, lui, cherche à produire le plus possible pour thésauriser, sans se soucier des conséquences pour l'île. Une image de la civilisation...

Robinson cherche aussi à modeler l'île pour ne pas devenir fou. Comme s'il percevait déjà le lien entre l'état de ce monde en miniature et celui de sa propre psyché...

C'est même parfois la nature qui l'aide à rester humain. Ainsi, dans *Vendredi ou la vie sauvage* [la version pour enfants que Tournier écrivit en 1971], Robinson s'aperçoit que la solitude l'a amputé d'une capacité humaine : il ne sait plus sourire. Et c'est en regardant l'expression de son chien, Tenn, qu'il va réapprendre.

À peine Robinson a-t-il parachevé l'organisation de Speranza en édictant des lois que l'île subit un premier séisme : l'arrivée des Araucans, parmi lesquels Vendredi, que Robinson sauvera par erreur. Robinson voit en lui la compagnie qui lui permettra de sauvegarder son humanité. Mais n'est-il pas au contraire un danger pour la Speranza civilisée de Robinson ?

Vendredi porte sur la Speranza de Robinson, donc sur notre civilisation, un regard venu de très loin. Un regard proche, sans doute, de celui que jettent sur la France les

CRÉDIT : STÉPHAN GLADIEU/FIGAROPHOTO

Michel Tournier en 2006.

immigrés qui y débarquent pour la première fois. Un regard qui peut être terrifiant. Au début, Robinson, sous prétexte de l'éduquer, va en faire son homme à tout faire, sa bonniche. Mais Robinson soupçonne en même temps combien Vendredi juge absurdes les conventions et les rites auxquels il le soumet. Pour le vérifier, il lui confie une tâche absurde: creuser des trous et reboucher le trou précédent avec les remblais du suivant. Or Vendredi s'exécute avec la même docilité que lorsqu'il travaille aux champs...

Robinson se prend aussi à soupçonner l'existence d'un autre Vendredi sous le domestique à peine civilisé qu'il a formé. Notamment à cause du rire de Vendredi que ce dernier ne parvient pas toujours à réprimer quand le comportement de son maître lui semble saugrenu. Ce rire irréductible n'est-il pas philosophique ?

Ah, le rire destructeur ! Est-il philosophique ? Sans doute. Je ne m'imagine pas Socrate autrement que riant de ses contemporains et des illusions qu'il s'emploie à disperser.

Après les explosions de rire qui agitent Vendredi, c'est une autre explosion, bien réelle, qui secoue l'île et met à bas tout le travail de Robinson... Mais ce dernier, au fond, ne souhaitait-il pas ce cataclysme ?

Il ne pouvait arriver pire à Robinson que cette catastrophe. Mais elle est aussi salvatrice : elle permet à Vendredi de se faire à son tour professeur, et d'apprendre à Robinson comment vivre sur une île déserte. Robinson s'y plie car sous la Speranza organisée qu'il avait fabriquée, il soupçonnait déjà l'existence d'une autre Speranza prête à accueillir un autre Robinson. L'autre Speranza lui était apparue d'abord sous des atours féminins. L'île – le monde – devient la femme de Robinson, avec laquelle il couche, et leurs enfants sont ces fleurs dont la racine mime une forme humaine – les mandragores. L'île devient aussi sa mère, quand il y découvre la grotte matricielle. Mais il faut la médiation d'un Vendredi libéré pour que Robinson comprenne qu'il est une part de Speranza – une part du monde – et qu'il accède à cette épiphanie mystique, solaire, cette union avec le cosmos. À ce stade, les désirs, l'attention du Robinson transformé ne concernent plus que le présent, quand la civilisation le poussait sans cesse à envisager l'avenir ou à revenir sur son passé ; le travail est remplacé par le jeu, la résolution des conflits passe par le jeu...

Un lecteur moderne pourrait vous imaginer en écologiste radical souhaitant une catastrophe salvatrice et un retour à un mode de vie sauvage...

Pas du tout. Vous savez, ici, à Choisel, il y a cinquante ans, c'était la France profonde. J'y ai vécu trois révolutions : l'abandon du cheval au profit de la voiture, la disparition de la ferme comme unité biologique rassemblant plusieurs générations, et l'apparition de la télévision. Et je ne regrette aucune de ces révolutions : la télévision, quoi qu'on en dise, a apporté le langage correct. Quant à la vie dans les fermes autrefois, on oublie souvent qu'elle était marquée par la crasse, la maladie... Cela n'empêche pas que *Vendredi ou les limbes du Pacifique* est un roman écologique en ce sens qu'il interroge notre façon d'être au monde.

Vous avez suivi les cours de Claude Lévi-Strauss, et il semble évident que ses travaux sur la pensée sauvage ont influencé* Vendredi ou les limbes. *Comment a-t-il reçu votre livre ?

J'adorais Lévi-Strauss. C'était mon maître et, effectivement, on retrouve nombre de ses idées dans mon roman. Mais quand je lui ai présenté le livre, il y a eu un petit pépin. En effet, à cette époque, Lévi-Strauss voulait asseoir sa pensée comme scientifique, et souhaitait que tout ce qui y avait trait soit rédigé dans le langage le plus sobre, le moins littéraire possible – alors que lui-même écrivait une prose merveilleuse. De là cette petite gêne quand il a découvert *Vendredi*. ■

À LIRE

Vendredi ou les limbes du Pacifique, MICHEL TOURNIER, commentaires de Marianne Jaeglé, éd. Gallimard, « Folioplus classiques », 314 p., 7,10 €.

Vendredi ou la vie sauvage, MICHEL TOURNIER, illustrations de Georges Lemoine, éd. Gallimard, « Folio junior », 167 p., 5,60 €.

Sélection

Bibliothèque verte

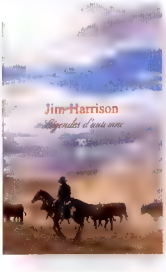
Cinq romans qui replacent l'homme au centre – et non au-dessus – de la nature. De la fable maritime de Sepúlveda au chant minéral de *La Route*, ils constituent un bréviaire de colère et de sagesse.

Par **Alexis Brocas**

À l'écoute du monde

Légendes d'automne, Jim Harrison, **traduit de l'anglais par Serge Lentz, éd. 10-18, 318 p., 10 €.**

Il est deux façons de lire ce recueil en forme de triptyque emblématique de l'art et des thèmes de Jim Harrison. L'une consiste à se concentrer sur les histoires qui forment *Légendes d'automne*, lesquelles se révèlent suffisamment riches, tragiques et inattendues pour mériter toute notre attention. L'autre demande de détourner une part de cette attention vers le décor – et elle paraît la plus appropriée, Harrison s'intéressant autant aux grandes passions humaines qu'aux paysages où elles se déploient, et aux animaux, témoins stoïques des crimes qu'elles déclenchent. Ou leurs bénéficiaires involontaires : la première page montre coyotes et vautours guettant la mort d'un homme torturé et abandonné dans le désert mexicain par le mari jaloux de son infortunée maîtresse. Grâce à un brave pasteur mennonite adepte de la bonne chère et des médicaments psychotropes, l'homme, un pilote vétéran nommé Cochran, vivra assez pour accomplir sa vengeance. Pas très écologique ? Pourtant, c'est la nature qui fournit les images révélatrices : ces *corallos* ou serpents corail – qui ne mordent que s'ils sont provoqués – représentent le dangereux nabab mexicain dont la femme a été volée par Cochran. Et ce vieux coyote que l'on renonce à achever « pour ne pas interrompre le cours de la nature » apparaît comme une métaphore de la façon dont Cochran dépassera ses sombres projets. Comme les lacs du Wisconsin dans la deuxième nouvelle transforment le nageur en danseur aquatique, la contemplation de la nature élève les pensées humaines et les change en sagesse. ■



Les damnés de la mer

Le Monde du bout du monde, Luis Sepúlveda, **traduit de l'espagnol par François Maspero, éd. Métaillé Suites, 131 p., 8 €.**

Parce qu'il a su passionner un équipage avec l'histoire de *Moby Dick*, le narrateur de ce roman de Luis Sepúlveda embarque à 17 ans sur un baleinier, *L'Évangéliste*, commandé par un capitaine charismatique, qui, conscient de la désertification des mers, aimerait voir la pêche aux cétacés disparaître avec lui. Vœu pieux que le narrateur, devenu adulte, tâchera de réaliser au sein d'une agence écologiste. Les témoignages qu'il recueille lui permettent de conter aux terriens que nous sommes les facéties des dauphins, « anarchistes de la mer », mais aussi les bateaux-usines qui aspirent l'océan et la vie qui s'y trouve, sans distinction, pour les recracher sous forme de bouillie noirâtre... Autant de scènes qui disposent idéalement le lecteur à recevoir l'histoire centrale du livre, en forme de parabole : celle du *Nishin Maru*, baleinier japonais fantôme ayant perdu dix-huit de ses matelots dans des circonstances fantastiques. Roman engagé pour la « défense du plus fondamental des droits : le droit à la vie » et contre « le pillage de l'avenir », *Le Monde du bout du monde* est porté par le souffle d'une légitime colère envers les nouveaux écumeurs des mers, mais aussi par la parole de ces marins qui, à vivre sur l'océan, ont gagné un surcroît d'humanité. ■

Le Magazine Littéraire

Complétez votre collection

Numéros mensuels
- 1 numéro 6 €
- 4 numéros 20,80 €
- 10 numéros 48 €

Frais de port inclus pour la France
Étranger 0,60 € par exemplaire

Numéros hors-séries
- 1 numéro 7,50 €
- 4 numéros ou plus 6,50 € l'exemplaire
- Index annuel 4 €

(Index annuels disponibles : 1986 à 2002)

Reliure
- France : 9,50 € (port inclus)
- Étranger : 12,50 € (port inclus)

Dans chaque reliure, vous rangez une année du Magazine littéraire.

Nombre de reliures choisies :

Entourez ou recopiez les numéros choisis

274 Italo Calvino
277 Barcelone
280 Jean Starobinski
285 Retour aux Latins
287 Witold Gombrowicz
288 Les Énervés de la Belle Époque
294 Roger Vailland
295 George Sand
296 1492, l'invention d'une culture
297 Joseph Conrad
299 Tchekhov
301 Chagrins d'amour
302 Michel Leiris
304 Althusser
305 La droite, idéologies et littérature
307 La nouvelle histoire de France
308 Rilke
311 Lévi-Strauss
312 La fin des certitudes
313 Jean Genet
318 Hermann Hesse
319 Rabelais
321 Paul Verlaine
322 Aragon
323 La haine
324 Marx
326 Ernst Jünger
327 Cioran
328 Schopenhauer
329 Jean Giono
330 Espagne, une nouvelle littérature
331 Les Éducations sentimentales
333 Vladimir Jankélévitch
334 Les Exclus, littérature, histoire, sociologie
336 Dino Buzzati
338 Paul Auster
339 Philosophie, nouvelle passion
340 René Char
341 F. Scott Fitzgerald
342 Descartes
343 Oscar Wilde
344 La planète Polar
345 Le souci, éthique de l'individualisme
346 Thomas Mann et les siens
348 Guillaume Apollinaire
349 L'univers des bibliothèques
350 Les vies de Proust
351 Stefan Zweig
352 Ludwig Wittgenstein
353 L'errance
354 Les écrivains cinéastes
355 Jacques Prévert
356 L'enfer
357 Rousseau
359 France-Allemagne
360 Giraudoux
361 Les nouvelles morales
362 J.M.G. Le Clézio
363 Les enjeux de la tolérance
364 Michaux
365 Éloge de la révolte
366 Chateaubriand
367 La faute
368 Mallarmé
369 Pierre Bourdieu
371 Les libertins
372 Beckett
373 Balzac
374 Darwin
375 Goethe
376 Borges
377 Hemingway
378 Écrire la guerre
379 Nabokov
380 La philosophie politique
381 Günter Grass
382 Modernité du Moyen Âge
383 Nietzsche
384 Sartre
385 Écrivains du Portugal
386 Bergson
387 L'utopie
388 La Pataphysique
389 Le bonheur
390 Paul Ricœur
391 Diderot
392 La relève des avant-gardes
393 Shakespeare
394 Le retour des sceptiques
395 Bernard-Marie Koltès
396 La nouvelle poésie française
397 Machiavel
398 L'Oulipo
399 Guy Debord
400 Éloge de l'ennui
401 Flaubert
402 Alain Robbe-Grillet
404 Les écrivains rock
405 Victor Hugo
407 L'Italie aujourd'hui
408 Walter Benjamin
409 Les écritures du moi
410 Raymond Roussel et les écrivains excentriques
412 Alexandre Dumas
413 Émile Zola
414 Art et philo
415 Kafka
416 Leibniz
417 Simenon
418 Baudelaire
420 Écrivains de Saint-Pétersbourg
421 Yves Bonnefoy
422 L'angoisse
423 Jean Cocteau
424 Maurice Blanchot
425 Les épicuriens
426 Littérature et homosexualité
427 Homère
428 La psychanalyse
429 La Chine
430 Derrida
431 George Sand
432 Les écrivains voyageurs
433 Éloge de la paresse
434 Artaud
435 Michel Foucault
436 La pensée libertaire
437 Virginia Woolf
438 La littérature et les camps
439 Saint Augustin
440 La littérature russe
441 Stendhal
442 Les correspondances d'écrivains
443 New York et ses écrivains
444 La paranoïa
445 Hannah Arendt
446 Dada, l'esprit de la révolte
447 Platon
448 La Bible
449 Histoire de la psychanalyse
450 Le siècle des Lumières
451 La francophonie
452 Marguerite Duras
453 Albert Camus
454 George Steiner
455 Le désir
456 Herman Melville
457 Les nouveaux enjeux de la philosophie
458 Les vies de Madame Bovary
459 40 ans de littérature
460 Truman Capote
461 Les stoïciens
462 L'inde
463 Kierkegaard
464 Montaigne
465 Julien Gracq
466 La bêtise
467 60 ans de romans sur le nazisme
468 Les grandes querelles entre philosophes
469 Pascal, miroir de notre vie
470 Les enfers du sexe
471 Simone de Beauvoir
472 Aristote, le désir de savoir
473 Les écrivains et la psychanalyse
474 Les juifs et la littérature
475 Claude Lévi-Strauss
476 Les romancières anglaises
477 L'humour, cet insoutenable légèreté des lettres
478 Voltaire
479 Marx
480 Littérature et gastronomie
481 Ce que nous disent les mystiques
482 Barthes refait signe
483 Le Roman de la nouvelle Amérique
484 Gide
485 L'esprit des bêtes.
486 Zweig
487 Socrate
488 La méchanceté
489 Rimbaud

HORS-SÉRIE

00 La passion des idées
01 Freud
02 Proust
03 Nietzsche
04 Céline
05 Lévi-Strauss
06 Boris Vian
07 Jean-Paul Sartre
08 Les écrivains et la mélancolie
09 Martin Heidegger
10 Le nihilisme
11 Les écritures du Moi
12 La solitude
13 Mai 68
14 La passion
15 Sade
16 La Beauté

VPCHSMAR2

Nom

Prénom

Adresse

Code postal Tél.

Ville

e-mail

Règlement joint par :

❑ chèque bancaire ou postal à l'ordre du Magazine Littéraire ou

❑ carte bancaire N° | | | | | | | | | | | | | | | | |

Expire fin | | | |

Merci de noter les 3 derniers chiffres du numéro inscrit dans la zone signature, au dos de votre carte bancaire | | |

Signature obligatoire

Page à découper ou à photocopier. À retourner à : **Le Magazine Littéraire**, service vente au numéro, 24, chemin latéral, BP 65, 45390 Puiseaux. Tél. 02 38 33 42 89. Fax 02 38 34 32 23

Apocalypse now

La Route, Cormac McCarthy, **traduit de l'anglais par François Hirsch, éd. Points Seuil, 252 p., 6,80 €.**

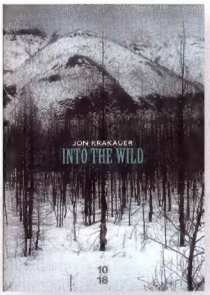
S'il ne faut en garder qu'un, ce sera celui-là. Certes, la littérature postapocalyptique fut une branche essentielle de la science-fiction dans les années 1950-1970. Certes, du *Niourk* de Stefan Wul aux nouvelles de Fritz Leiber, *Demain les loups*, elle a abondamment fourni en *memento mori* la science-fiction populaire illustrant les malheurs d'un monde ravagé par un développement humain irraisonné ou par un cataclysme nucléaire. Autant de textes censés avertir l'homme de ce qui l'attend s'il persiste dans ses excès.

Alors, pourquoi *La Route* ? D'abord pour ses magnifiques peintures de paysages désolés – ses natures mortes, pourrait-on dire – qui le rattachent d'emblée à la grande littérature. Le don de Cormac McCarthy pour épouser, par la plume, les contours de panoramas minéraux – patent dès son premier livre, *Méridien de sang* – révèle toute sa fécondité dans le monde stérile et sans végétation où évoluent ses héros. Ensuite, parce qu'il s'attache à une question que ses prédécesseurs n'ont souvent qu'effleurée dans leurs apocalypses : l'étroite corrélation entre l'intégrité du monde et l'intégrité de l'homme. Protéger la nature, c'est protéger ce qui nous rend humains, nous souffle Cormac McCarthy à travers une ébauche de démonstration par récurrence, montrant, coincés entre un ciel de cendres et une terre sans végétation sillonnée de hordes cannibales, une humanité réduite à un père et son fils ne pouvant plus compter que l'un sur l'autre. ■

Pôle magnétique

Into the Wild, Jon Krakauer, **traduit de l'anglais par Christian Molinier, éd. 10-18, 284 p., 10 €.**

En avril 1992, Chris McCandless, jeune Américain de bonne famille en quête de transcendance, part vivre la grande aventure en solitaire en Alaska. Armé de 5 kg de riz, d'une paire de chaussures imperméables et d'une carabine insuffisante pour le gros gibier, il s'engage sur la piste Stampede, recouverte de neige. Cela pour fuir la société des hommes et se nourrir sur la nature, à l'image des trappeurs des romans de Jack London. On le retrouve le 6 septembre 1992, à l'état de cadavre putréfié, à l'arrière d'un bus abandonné servant de relais aux chasseurs. Dans un récit qui prolonge une enquête célèbre de la presse américaine, Jon Krakauer remonte le parcours de ce très sympathique jeune homme de bonne famille qui s'était réinventé en Alex Supertramp (« Supervagabond »), et qui, après de brillantes études universitaires, a préféré au droit l'école de la rue avant d'affronter les épreuves du grand Nord. Ses erreurs : avoir pris au sérieux Jack London (qui n'avait vécu qu'un seul hiver dans le 49e État) et mal compris Thoreau (qui avait minutieusement organisé sa survie à Walden Pond). Les citations desdits auteurs, qui entrecoupent l'enquête, lui donnent la dimension d'une leçon de pragmatisme écologique. « Le Bédouin n'est pas amoureux du paysage. Sa vie est si profondément en relation avec la nature qu'il n'y a guère de place pour une abstraction ou une philosophie de la nature », assène ainsi l'écologiste Paul Shepard. Plein d'abstraction et médiocrement renseigné, ce malheureux McCandless, venu de Washington, fut, autant que celle du climat, la victime de ses illusions. ■



Sables émouvants

Désert, Jean-Marie Gustave Le Clézio, **éd. Gallimard, « Folio », 438 p., 7,70 €.**

Chez Le Clézio comme chez Tournier, l'attention à autrui va de pair avec l'attention au monde. Et le monde, ici, commence par le désert éponyme, et par les nomades qui le traversent, fuyant les soldats chrétiens. Dans cette première partie, qui entrecoupe et fournit la toile de fond du roman, Le Clézio montre la parfaite adéquation entre ces hommes dignes, nobles dans leurs moindres gestes, et le désert qui les a modelés ainsi. « C'était au fond de leur corps, dans leurs viscères, ce grand silence qui passait continuellement sur les dunes. » La symbiose avec l'environnement constitue l'un des thèmes essentiels du Le Clézio écologiste. Tout comme les affinités particulières des enfants avec la nature, qui ouvre la deuxième partie. Lointaine descendante des nomades du début, la petite Lalla vit dans un bidonville en bord de Méditerranée.

Heureuse, parce qu'elle a pour elle la nature environnante, et son ami puis amoureux, un jeune berger muet, dit « le Hartani ». Et parce qu'un étrange homme bleu, un saint déjà légendaire au temps de ses ancêtres, lui parle parfois avec les voix du vent. Ces deux premières parties, qui illustrent la propension de Le Clézio aux descriptions célestes et paysagères, donneront des arguments à ceux qui ne goûtent guère sa poésie éthérée. La troisième, marseillaise, leur rappellera cependant que Le Clézio est aussi un auteur urbain, qui dépeignait avant tout le monde l'horreur des cités dans le recueil *La Ronde*. Une des forces de ce *Désert* tient à la façon dont le roman rassemble les deux manières de l'auteur. Une autre, de laisser triompher la plus lumineuse. ■

Entre le chômage, la grippe A, les suicidés de France Telecom, les folies du PS..., il y aurait de quoi se désespérer. « Marianne » a pris le parti d'en rire. C'est meilleur pour la santé !

UN HORS-SÉRIE SATIRIQUE DE « MARIANNE » CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX, DÈS LE 12 DÉCEMBRE.

En kiosque dès le 4 février

Les dossiers de

LA Recherche

La lumière

Des découvertes d'Einstein aux lasers du XXIe siècle